BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B. 18. 11°

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

K

62485 CON

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

ROMANS du Seizieme siecle. SECT. III.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Le Livre de Ponthus, fils du Roi de Galice, & de la belle Sidoine, fille du Roi de Bretaigne. (Nouvellement imprimé à Paris, ſans date, *in*-4°. gothique.

ON ne connoît que cette ſeule Edition de ce Roman, &, ſelon toute apparence, elle n'eſt pas plus ancienne que le commencement du ſeizieme ſiecle; mais nous en avons des manuſcrits en papier, qui ſont ſûrement du quinzieme : l'impoſſi-

bilité d'en déchiffrer deux, dont un m'appartient, m'a empêché d'en rendre compte dans mes précédens Volumes : cependant, après être parvenu à lire les titres des Chapitres, je me ſuis aſſuré que l'imprimé leur eſt conforme. Je peux répondre de même que les noms des Seigneurs François & Bretons que l'on lira dans cet extrait, figurent déjà dans les plus anciens manuſcrits de Ponthus; ainſi ceux qui les portent peuvent être certains que, dès le commencement du quinzieme ſiecle, leurs Maiſons étoient miſes au rang des plus illuſtres. Ce ſont des preuves de Nobleſſe fondées ſur un Roman : mais ne ſait-on pas que les Romans, toujours faux dans l'expoſé des faits qu'ils renferment, ſont des monumens utiles & même précieux pour les mœurs, les uſages, la façon de penſer, & les opinions des temps où ils ont été écrits ; ainſi Meſſieurs de Rohan, de Montmorenci, de Laval, de Luſignan, & le Sénéchal, peuvent placer le Roman de Ponthus dans leurs archives, parmi tant de titres brillans qui s'y trouvent.

Quant au fond du Roman, le ſujet en eſt fort ſimple, mais aſſez intéreſſant.

Le caractere de Ponthus eſt très-beau & très-noble; il ne commet aucune faute dont un Prince & un brave Militaire doivent rougir, & ne fait pas la moindre infidélité à ſa Dame.

On ne trouve dans le Roman de Ponthus ni féerie, ni magie, ni enchantement : il eſt chargé d'un grand nombre de récits de combats & d'actes de Chevalerie, dont nous nous permettrons de retrancher tout ce qui ne nous ſemblera pas néceſſaire, pour ſuivre le fil de l'Hiſtoire ; mais nous ne pouvons pas ſuppléer à la magie qui y manque, & qui eſt cependant ſi utile pour ranimer & rendre piquans les anciens Romans, ſur-tout ceux auſſi mal écrits que l'eſt Ponthus, dont nous n'avons pu détacher que quelques phraſes dignes d'être citées.

Dans les manuſcrits, ce Roman eſt intitulé *le Royaume* (c'eſt-à-dire la Royauté, ou l'Hiſtoire du Regne) *de noble Roi Ponthus.*

Anciennement régnoit dans la Galice un Roi, nommé Tibour, dont la juſtice & la bienfaiſance lui avoient mérité l'amour de ſes Sujets. De ſon mariage

avec la fille du Roi d'Aragon, il étoit né un fils, auquel il avoit donné le nom de Ponthus, & qu'il deſtinoit à être ſon ſucceſſeur. L'éducation de ce jeune Prince fut proportionnée au rang qu'il devoit tenir un jour; & comme l'émulation eſt ce qui contribue le plus aux progrès de la jeuneſſe dans les Sciences & les Arts, le Roi ſon pere avoit raſſemblé auprès de lui les enfans des principaux Seigneurs de ſon Royaume. De ce nombre étoient particuliérement treize jeunes Barons, entre leſquels on diſtinguoit Polidès, fils du Comte Deſture, frere de Tibour, & par conſéquent couſin-germain de Ponthus. Ces deux Princes, moins liés par le ſang que par la conformité des caracteres, contracterent enſemble une amitié qui ne finit qu'avec leur vie. Egalement pleins d'adreſſe, de franchiſe & de courtoiſie, les louanges que s'attiroit un des deux, par ſes ſuccès dans les exercices qui faiſoient alors partie de l'éducation de la jeune Nobleſſe, n'étoient jamais un ſujet de jalouſie pour ſon compagnon. La Cour de Galice voyoit augmenter avec joie cette union, qui aſſuroit la tranquillité de l'Etat, & préparoit aux

Peuples des jours heureux. Les Dames, de leur côté, eſſayoient ce que pourroient un jour leurs charmes ſur ces jeunes cœurs, nés pour la gloire & l'amour. Elles les animoient en leur propoſant pour prix de leurs joûtes, des nœuds de rubans, des plumes, des aigrettes, qui flattoient leur amour propre, & auxquels la main qui les donnoit, ajoutoit une grande valeur. Tibour ſe voyoit renaître dans ſon cher Ponthus, & n'attendoit que le moment marqué pour l'élever au glorieux rang de Chevalier, afin de partager avec lui le Gouvernement de ſon Royaume: mais il ſe flattoit en vain de jouir de ce bonheur; un orage qui ſe formoit ſur ſa tête devoit bientôt détruire tous ſes eſpérances, & terminer ſes jours.

Un Soudan qui régnoit alors à Babylone avoit quatre fils déjà grands, & dont la valeur s'étoit ſignalée en plus d'une occaſion contre les Nations voiſines. Il les affectionnoit également; mais il avoit remarqué avec douleur que la jalouſie que les trois cadets avoient conçue contre l'aîné, qui, de droit, devoit lui ſuccéder, n'attendoit que ſa mort pour éclater: il en voulut prévenir

les funeſtes ſuites, & dans cette intention, il les manda tous quatre en ſa préſence, & leur tint à peu près ce diſcours: » Mes fils, leur dit-il en s'adreſ-
» ſant au trois cadets, ma mort qui
» approche va bientôt placer votre frere
» ſur le trône de cet Empire, & comme
» ſes premiers Sujets, vous devez aux
» Peuples qui vont être ſous ſa domi-
» nation l'exemple de la ſoumiſſion &
» de l'obéiſſance: mais ſans que vous
» ſortiez du reſpect qu'exigent le droit
» d'aîneſſe & le ſuprême rang auquel
» il va monter, il eſt un moyen de
» vous égaler à lui. Mettez-vous à la
» tête de mes braves Saraſins, montez
» ſur mes vaiſſeaux, allez conquérir des
» Couronnes ſur les infideles Chrétiens,
» & faites recevoir par-tout la Loi de
» Mahomet. Cette entrepriſe, digne de
» votre courage & du ſang dont vous
» ſortez, ne peut manquer de réuſſir,
» ſi vous joignez la prudence à l'au-
» dace «.

Les jeunes Princes Saraſins firent de grands remercîmens au Soudan leur pere, & ſe diſpoſerent à partir. Chaque flotte fut compoſée de ſoixante gros navires & d'un plus grand nombre de

différentes grandeurs. Trente mille ſoldats y furent embarqués avec une prodigieuſe quantité de proviſions de toute eſpece, & une ſomme d'argent conſidérable.

Nous laiſſerons deux de ces trois freres chercher chacun de leur côté des aventures, pour ne nous occuper dans ce moment que du cadet, nommé Broadas, qui vint aborder ſur la côte d'Eſpagne, dans un Port appelé par l'Auteur, *Coulogne*, & qui eſt peut-être la *Corogne*.

Comme les Habitans de la Galice étoient en paix avec leurs voiſins, & vivoient dans une parfaite ſécurité, Broadas ne trouva aucun obſtacle à ſon débarquement. Son armée étoit déjà en marche vers la Capitale du Royaume, que Tibour ignoroit encore le danger qui le menaçoit. Il en fut informé par les gens du plat-pays, qui vinrent porter l'alarme dans la Ville, & s'y réfugier. Le Roi raſſembla ce qu'il avoit de Soldats pour ſa garde, fit armer ſes Bourgeois, & ſe prépara, autant que le temps put le permettre, à faire une vigoureuſe réſiſtance : mais Broadas lui donna à peine l'eſpace d'une journée

pour faire ſes diſpoſitions. Dès la nuit même qui ſuivit ſon débarquement, il ſe logea au pied des murailles, &, plantant de tous côtés ſes échelles, il parvint à les eſcalader, comme le jour commençoit à paroître. Alors les Saraſins ſe répandirent dans la Ville, & firent un maſſacre affreux de tous ceux qu'ils rencontrerent les armes à la main. Le malheureux Tibour fut tué par Broadas même, qui, ayant ordonné à ſes troupes de ceſſer le carnage, ſe fit couronner Roi de Galice.

Le nouveau Souverain envoya des corps de troupes, qui s'emparerent des autres Villes du Royaume, & qui déclarerent, au nom de leur Maître, que ceux qui, dans l'eſpace de trois mois, n'auroient pas abjuré la Religion Chrétienne, pour adorer Mahon (Mahomet), Apollon, Jupiter, & Tervagant, ſeroient impitoyablement mis à mort. (Cet ordre caractériſe bien l'ignorance du ſiecle où ce Roman à été compoſé, pendant lequel on regardoit les Sectateurs de Mahomet comme des idolâtres : telle étoit l'idée que l'on avoit alors de tous les Saraſins.)

Cette Ordonnance inhumaine & peu

politique détermina un grand nombre de Galiciens à fuir leur patrie ; & ſans les ſages remontrances du Comte Deſture, & du Chevalier Patrice, ancien Connétable du Royaume, ce riche pays auroit été bientôt déſert. Ces bons & vertueux citoyens, pour ſauver le peuple de ſa ruine entiere, s'inſinuerent dans les bonnes graces de Broadas, en feignant d'abjurer leur Religion & de révérer Mahomet (1) ; mais en même temps ils lui firent comprendre combien il étoit de ſon intérêt de révoquer un Arrêt auſſi cruel. Il le fit à leurs prieres, & ſe contenta d'impoſer aux Galiciens de forts tributs.

Cependant le Comte Deſture & Patrice étoient dans des inquiétudes mortelles ſur le ſort du jeune Ponthus, de Polidès, & de leurs Compagnons, qui n'avoient point été reconnus dans le nombre des morts, & dont on n'avoit aucunes nouvelles depuis le ſac de la Ville. Patrice pleuroit le Prince de Galice ; mais le Comte Deſture, indépen-

(1) Ici l'on doit s'appercevoir que le Romancier eſt mauvais Théologien : en prêtant à ſes perſonnages de bonnes intentions, il compte les ſauver du blâme que mérite leur fauſſe apoſtaſie.

damment de l'amitié qu'il portoit à ſon neveu, avoit encore à regretter ſon cher fils Polidès : ils furent bientôt éclaircis de ce qui étoit arrivé à l'un & l'autre. Au milieu du tumulte, un ſage Hermite, que le Roi Tibour avoit tiré de ſa ſolitude pour *leur enſeigner les Lettres*, s'étoit haſardé à les conduire dans une caverne ſituée dans le fond d'une forêt voiſine. Ils y auroient été long-temps en ſûreté, s'il leur eût été poſſible de ſe procurer les vivres néceſſaires à leur ſubſiſtance ; mais ils éprouverent bientôt les horreurs de la diſette. Alors, malgré les remontrances du bon Hermite, Ponthus perſuada à ſes Compagnons qu'il leur ſeroit plus glorieux d'expirer tous ſous le fer de l'Uſurpateur, que de mourir de faim *ainſi que des couards.* Ils en convinrent, & ayant à leur tête le fils de Tibour, ils marcherent vers la Ville, & ſe préſenterent devant le Tyran. Patrice & le Comte Deſture étoient auprès de lui lorſqu'ils parurent ; mais la joie qu'ils eurent de les voir vivans, fut bien traverſée par la crainte du danger auquel ils s'expoſoient.

Broadas admira la bonne mine de ces quatorze infortunés, & leur offrit de

prendre ſoin d'eux, s'ils vouloient renoncer à leur Religion. Ponthus, au nom de ſes amis, rejeta cette offre, & s'emporta même de telle ſorte, que ſi Patrice n'eût pris dans ce moment la parole, Broadas alloit les immoler tous à ſa rage. Il repréſenta au Tyran, que ces enfans, élevés à la Cour du feu Roi en qualité de Pages & dans les principes de la Religion Chrétienne, ne pouvoient qu'avec le temps & au moyen de douces inſinuations, ſe prêter à ſes deſſeins. Il offrit de ſe charger de leur conduite, & promit à Broadas de s'en défaire, ſi, après quelques inſtructions, il ne parvenoit pas à les rendre Païens.

Broadas confia donc ces enfans au bon Patrice, qui, les ayant fait conduire dans ſon Palais, ſongea à réparer leurs forces par une bonne nourriture. Il les garda ainſi deux mois, & chaque jour il rendoit compte au Tyran de l'opiniâtreté de ſes éleves, & du peu d'eſpoir qu'il avoit de les obliger à ſuivre ſes volontés. Enfin, il aſſura qu'en punition de leur obſtination, il alloit les faire périr. Il avoit ſecretement fait préparer une barque, qu'il avoit remplie des proviſions néceſſaires pour un long

voyage, & s'étoit aſſuré d'un bon nombre de Matelots Chrétiens. Lorſque tout fut prêt, il fit embarquer les quatorze Damoiſels pendant la nuit, & le Comte Deiture & lui, après avoir tendrement embraſſé Ponthus, Polidès & leurs Compagnons, ordonnerent qu'on mît à la voile, & les recommanderent à la Providence divine. La barque étoit déjà éloignée des côtes d'Eſpagne lorſque le jour parut.

Patrice, pour lors ſans inquiétude ſur le ſort de ſon Prince, fut trouver le Tyran, & l'aſſura qu'ayant mis les quatorze enfans dans une barque qui faiſoit eau de tous côtés, il ne pouvoit douter qu'au moment où il parloit, ils ne fuſſent tous engloutis dans la mer.

Les jeunes Voyageurs avoient déjà vogué trois jours ſans voir aucune terre, lorſqu'ils furent aſſaillis par une tempête furieuſe qui les jeta ſur les côtes de la petite Bretagne. La barque ſe briſa ſur des rochers, & le Prince de Galice & ſes Compagnons eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils tirerent quelque ſubſiſtance de la barque naufragée, & entrerent dans une forêt que l'Auteur nomme *Sulino*, dans le deſſein

de s'y repoſer. Herlant, Sénéchal du Roi de Bretagne, y chaſſoit alors avec une ſuite nombreuſe. Surpris de voir tant de jeunes infortunés dans l'état déplorable où la tempête les avoit réduits, il s'informe d'où ils viennent, qui ils ſont, & où ils ſe propoſent d'aller. Polidès lui apprend que leur Chef eſt le malheureux Ponthus, Prince de Galice, & lui explique comment ils ont échappé au cruel Saraſin Broadas. A ce récit, Herlant ne put retenir ſes larmes : les infortunes, la beauté, la noble courtoiſie de Ponthus, lui inſpirent le plus tendre intérêt; il le ſerre dans ſes bras, & l'engage à le ſuivre avec ſes Compagnons juſqu'à Rennes, où le Roi ſon Maître tenoit ſa Cour.

Cette jeune & noble troupe, préſentée par le Sénéchal, fut reçue avec bonté & diſtinction par le Souverain de la petite Bretagne. Il combla ſur-tout de careſſes Ponthus & ſon couſin Polidès. Ayant remarqué en eux cette noble audace qui eſt le préſage heureux des talens militaires, & cette douceur intéreſſante qui annonce les vertus ſociales, il chargea le Sénéchal de préſider à l'éducation de Ponthus, juſqu'au mo-

ment où il recevroit l'ordre de Chevalerie, & remit Polidès entre les mains du Sire de Laval, l'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Les douze autres Compagnons du Prince de Galice eurent pour Inſtiteurs des Seigneurs qui ne le cédoient en naiſſance ni en courage à ces deux Chevaliers.

Nos jeunes *Varlets* touchoient à leur ſeizieme année lorſque le Roi de Bretagne tint ſa Cour pléniere à Rennes. Ce Roi avoit une fille d'une rare beauté & d'une modeſtie d'autant plus étonnante, qu'elle ſe rencontre difficilement dans une perſonne auſſi parfaite que l'étoit la Princeſſe Sidoine. Elle devoit faire les honneurs de la fête. Les Hauts Barons, tous les grands Seigneurs de la Bretagne ſe rendirent à Rennes avec leurs épouſes ou leurs *Myes*. Les Chevaliers, chargés de l'éducation des jeunes Galiciens, y vinrent avec eux. Ponthus & Polidès firent honneur aux ſoins du Sénéchal & du Seigneur de Laval : Ponthus ſur-tout réunit tous les ſuffrages. Jamais Damoiſel ne parut ſi beau, de ſi noble maintien, & ne ſe montra plus courtois envers les Dames. La belle Sidoine ne put le voir avec indifférence, & le Prince

de Galice s'enflamma pour elle de l'amour le plus violent, mais en même temps le plus reſpectueux.

La liberté que les Chevaliers & les Dames avoient de s'entretenir pendant les Fêtes, procura à nos diſcrets Amans le bonheur de s'avouer leur mutuelle tendreſſe. Un jour la Princeſſe de Bretagne fit prier Ponthus de paſſer dans ſon appartement. Il s'y rendit avec un air timide & embarraſſé. Sidoine, pour l'enhardir, » le print par la main, & le cuida » faire ſeoir emprès elle ſur un carreau. » Ma Dame, dit le Jouvenceau, ne eſt » pas raiſon de me ſeoir emprès* voſtre » ſiege. Pourquoy, reprint la pucelle ? » n'eſtes-vous pas fils de Roi comme » je ſuis. Adoncques, grand' différence » ci-giſt, car êtes-vous iſſue d'un Roi » puiſſant & ſéant ſur ſon trône, & moi » d'ung Roi deshérité, & ſi n'ai riens » fors que les bienfaits de Monſeigneur » voſtre pere. Que fait., diſt la pucelle ? » ores veye-je pas ce que vallez & que au- » rez autant de biens & d'honneurs, » qu'oncques voſtre pere en eut, & priez » Dieu qu'il vous les octroye «. Ces douces paroles raſſurerent le Prince de Galice ; il oſa ſupplier Sidoine d'agréer ſes ſervices, & de permettre qu'il lui con-

ſacrât ſa vie auſſitôt qu'il ſeroit parvenu au glorieux grade de Chevalier. Sidoine y conſentit ; la converſation s'anima : les yeux, plus éloquens que le diſcours, furent les interpretes des ſentimens de leurs cœurs, & lorſqu'ils penſoient ſe cacher du moins une partie de ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre, ils prononcerent à l'uniſſon involontairement, *je vous aime.* Ponthus fut au comble de la joie, & Sidoine, raſſurée par le reſpect que lui témoignoit Ponthus, lui permit de porter le titre deſon Chevalier ; & pour ſceller les promeſſes qu'ils ſe firent de s'aimer juſqu'à la mort, la Princeſſe donna à ſon amant une bague, qu'il promit de ne ſe laiſſer enlever qu'avec la vie.

On ſe perſuade bien que Ponthus brilla dans tous les exercices permis aux jeunes Ecuyers : pouvoit-il manquer d'y réuſſir? Sidoine y préſidoit, elle étoit la Dame de ſes penſées, & le déſir de lui plaire ajoutoit encore à ſon adreſſe & à ſa légéreté. Mais ce fut particuliérement dans les Bals qui ſe donnerent à la fin de chaque journée, qu'il eut occaſion de développer ſes graces naturelles, en danſant avec Sidoine. En les voyant figurer enſemble, on s'écrioit que » oncques dans

» aucune

» dans aucune Cour ne ſe trouvoit ſi beau » couple «. Ce n'étoit pas ſans embarras que Sidoine cachoit la ſatisfaction qu'elle reſſentoit d'entendre dire à toutes les Dames & gentes pucelles, » que bien-» heureuſe ſeroit la Dame, qui ſi bel » ami auroit que Ponthus ; & Sidoine » ne oſoit rien répondre, ſinon, beau » eſt ſans doute, mais vertu, couraige » & fidélité ſe connoiſſent avec le temp «. Elle parloit ainſi pour mieux cacher la tendreſſe qu'elle avoit pour le Prince de Galice.

Lorſque la Cour plénière fut finie, toute la Nobleſſe de Bretagne retourna dans ſes châteaux, & heureuſement pour Ponthus, que le Sénéchal ayant encore beaucoup d'affaires à régler, reſta à Rennes, & permit à ſon éleve de demeurer auprès de lui juſqu'à ſon départ.

Nous avons dit précédemment que des trois fils du Soudan de Babylone, partis pour conquérir des Royaumes, Broadas, l'un des trois, s'étoit déjà emparé de celui de Galice. La Petite-Bretagne tenta la cupidité de Carados, le plus jeune des trois : il vint jeter l'ancre dans le port de Breſt ; & ayant débarqué ſes trente mille ſoldats, il poſa ſon camp devant cette

Ville. Ce Sarazin, avant de commettre aucune hoſtilité, crut faire un acte généreux, en envoyant un de ſes Chevaliers Géans annoncer ſon arrivée au Roi de Bretagne. » L'invincible Carados » lui dit-il avec inſolence, Souverain des » mers, & Seigneur des Seigneurs, me » députe vers vous, pour vous ordonner » de ſuivre déſormais la Loi du grand » Prophet Mahomet, & de dépoſer à ſes » pieds votre Couronne. Satisfait de vo» tre ſoumiſſion, à ce prix il vous la » rendra, vous recevra en grace auprès » de lui, & promet de vous défendre » contre tous vos ennemis : ſi vous re» fuſez ſes offres gracieuſes, craignez ſa » vengeance, & attendez-vous à voir » bientôt cette terre rougie du ſang de » vos Concitoyens & du vôtre «.

Le Roi de Bretagne frémit d'indignation à ce diſcours ; il auroit puni ſur le champ l'audacieux Ambaſſadeur, ſi ſes forces euſſent été égales à ſon courage ; mais il étoit déjà accablé de toutes les infirmités de la vieilleſſe. Ses Hauts Barons, comme nous venons de le dire, étoient retournés dans leurs Domaines, & la crainte avoit glacé les ſens du peu de Courtiſans qui ſe trouvoient auprès de

lui. Ponthus, qui étoit préſent à cette Audience, ſe leve avec fureur, & quoique ſimple *Varlet*, ſans proférer une ſeule parole, jette ſon gant devant l'inſolent Député, qui le ramaſſe avec dédain, ſe perſuadant qu'il y avoit peu de riſque à ſe meſurer contre un ſi jeune combattant. Le Monarque fut dans l'étonnement, ſes Officiers baiſſerent la vue, quelques larmes s'échapperent des beaux yeux de Sidoine: mais l'affaire étoit engagée, il fallut en attendre l'iſſue.

Le brave Prince de Galiçe, qui n'aſpiroit qu'au moment de faire repentir de ſon inſolence le téméraire Saraſin, ſupplia le Roi de Bretagne de lui donner l'accollée, & de permettre que la Princeſſe Sidoine lui ceignît l'épée. Cette cérémonie achevée, les deux adverſaires ſe rendirent ſur la grande place du Palais, &, étant montés ſur leurs courſiers, ils commencerent un furieux combat. Le Saraſin paroiſſoit plus fort, plus nerveux; mais Ponthus ſembloit plus vif & plus adroit. Ils ſe porterent à pluſieurs repriſes de terribles coups de lance, qui chaque fois firent frémir la Cour de Bretagne, & particuliérement la tendre Sidoine. Enfin les lances des combattans s'étant

briſées, ils ſauterent ſur l'arene, & commencerent un nouveau combat à l'épée, où l'adreſſe de Ponthus l'emporta ſur la force du Saraſin. Un coup juſtement dirigé au défaut de la cuiraſſe, le jeta à terre baigné dans ſon ſang. Auſſi-tôt le Prince de Galice lui coupe la tête, & l'ayant miſe ſur la pointe de l'épée du vaincu, il la préſente aux gens de ſa ſuite, & leur ordonne de la remettre à leur Roi Carados.

La victoire de Ponthus combla de joie le Roi, Sidoine, & toute la Cour; elle ranima l'eſpérance des Bretons, & leur fut d'un favorable augure. Des ordres furent donnés pour raſſembler tout ce qu'il y avoit de troupes dans la Bretagne. Les grands Vaſſaux du Royaume accoururent avec les leurs, & l'on eut ſoin d'inſtruire les Princes voiſins du danger qu'ils couroient, ſi l'on ne parvenoit à forcer les Saraſins de regagner leurs vaiſſeaux. En peu de jours on vit ſous les murs de Rennes, ſe raſſembler une armée bien moins formidable par le nombre des ſoldats, que par le courage des preux Chevaliers qui accoururent de toutes parts. Entre les noms que cite notre Auteur, on doit ſur-tout remarquer

Guillaume des Rochess, Landri de la Tour, Geoffroi de Luſignan, Henri de la Marche, le Sire de Laval, Herlant le Sénéchal, dont la dignité, devenue héréditaire dans ſa famille, y fut regardée comme un nom propre; le Comte de Mortaigne, Léoncel de Mauleon, Royart de Roucy, le Vicomte de Rohan, Gauthier de Pays, Geoffroi d'Antins, le Sire de Craon, Bernard de Creſſy, Quitellet de Montfort, le Sire de Cliſſon & Henri de Montmorency.

Cependant Carados ayant appris la mort de ſon Ambaſſadeur, avoit juré d'en tirer vengeance ſur tous les Chrétiens en général, & particuliérement ſur les Bretons qui tomberoient en ſa puiſſance. Il donna ſes ordres pour faire avancer ſon armée du côté de Rennes: mais ſes fiers adverſaires ne lui laiſſerent pas le temps de faire beaucoup de chemin; ils parurent en ſa préſence, lorſque lui-même ſe perſuadoit qu'il alloit les ſurprendre.

L'avant-garde des Chrétiens étoit commandée par le brave Sénéchal Herlant; Ponthus, Polidès, & leurs douze compagnons avoient demandé en grace de ne le pas quitter, & de combattre au-

près de lui. L'animosité qui régnoit entre les deux partis eut bientôt engagé le combat ; il fut à l'avantage des Chrétiens, par-tout où se trouverent les jeunes Galiciens : mais la bataille étoit perdue, si Ponthus n'eût couru au secours du vieux Roi de Bretagne, que Carados, avec une troupe d'élite, venoit de faire prisonnier. Notre jeune Héros fond comme un lion sur les Païens, il tue tout ce qui s'oppose à son passage, parvient jusqu'au centre de leur colonne, délivre le Roi Breton ; & poussant son cheval vers Carados, qu'il apperçoit au milieu de ses soldats, il lui porte un coup de lance dans la poitrine, & l'étend mort à ses pieds. Les Sarasins, privés de leur Chef, chercherent vainement un asile dans leur camp ; ils y furent suivis par les Bretons, qui ne firent grace qu'à ceux qui mirent bas les armes, & qui promirent d'abjurer leurs erreurs & de se faire Chrétiens. On trouva des richesses immenses dans les tentes des Sarasins ; leurs vaisseaux furent livrés au pillage, & le soldat victorieux partagea ce riche butin. Mais le Roi de Bretagne voulut que les effets les plus précieux qui se trouverent dans les tentes appartinssent à Ponthus, à qui il

étoit redevable de la liberté & de la vie.

Ce mémorable succès couta aux Chrétiens un grand nombre de braves Chevaliers, dont les corps furent trouvés sur le champ de bataille & enterrés avec beaucoup de pompe. Notre Auteur nomme le Vicomte d'Avranches & Jean Prevel, du côté des Normands ; Hongre de Beaumont & Henri Mangeron, de celui des Manceaux ; ainsi que le Sire de Doncelles. Les Poitevins eurent à regretter Gaultier de Chateauneuf, Andry de Montagu, & Urbain de la Foreſt ; & les Bretons pleurerent amerement Pierre de Doul, Raoul de Rais, Jean Davanchens, Hardy de Léon, Hubert de Dinant, Geoffroi de Rohan, & Aubery de Rais. Geoffroi de Luſignan, Landry de la Tour & Bernard de la Roche furent griévement bleſſés.

Comme les vainqueurs s'approchoient de Rennes, la belle Sidoine, à la tête de toutes les Dames & Damoiſelles Bretonnes, vint audevant d'eux. La nature & l'amour dicterent à cette Princeſſe les tendres expreſſions qu'elle employa pour féliciter ſon pere ſur ſa victoire, & pour remercier ſon Amant de lui avoir conſervé ce qu'elle avoit de plus cher.

On célébra leur heureux retour par des tournois & des fêtes brillantes ; & lorſque la Nobleſſe Bretonne fut ſur le point de ſe ſéparer, le Roi lui ayant repréſenté ſon grand âge, qui ne lui permettoit plus de paroître à ſa tête dans les combats, il lui propoſa de ſe choiſir un Connétable digne de les conduire à la guerre, & d'en partager les périls avec eux. Tous les Barons ſe leverent, & dirent : » Nous » ne ſavons pas qu'on peuſt mieulx trou» ver s'il lui plaiſoit à l'eſtre que Pon» thus, car il eſt digne de gouverner » un Empire, étant pourvu de beaulté, » de bonté, de ſens, de gentilleſſe & de » vaillance, eſt filz de Roi, & le meil» leur Chevalier qui aujourd'hui ſoit » vivant «. Ce fut ainſi que le Prince de Galice fut nommé Connétable de la Petite-Bretagne, au grand contentement du Roi & de Sidoine.

Nul bonheur dans le monde, dit le Romancier, qui n'excite l'envie. Entre les jeunes compagnons de Ponthus & de Polidès, étoit un nommé Guenneleт, » moult ſubtil parleur, & plein d'envie » & de flatterie «. Celui-ci, jaloux des louanges & des honneurs qu'on accordoit à ſon Prince, & peut-être lui même

amoureux de la belle Sidoine, entreprit de le brouiller avec cette Princeſſe. Pour y parvenir, ſans être ſoupçonné, il fit connoiſſance avec une Demoiſelle de la Cour. Dans la converſation, il vanta les charmes de la Princeſſe, & la plaignit d'avoir accordé ſa tendreſſe à Ponthus, dont l'humeur volage ne lui permettoit pas de ſe fixer à un ſeul objet. On le preſſa de s'expliquer, &, ſous le ſecret, il confia à ſa nouvelle amie, que le Prince de Galice recherchoit les faveurs d'une jeune beauté qu'il nomma, & forgea mille circonſtances qui firent croire cette intrigue véritable.

Demander le ſecret en pareil cas, c'eſt inviter à le trahir. Auſſi-tot que Guennelet ſe fut retiré, la Demoiſelle n'eut rien de plus preſſé que d'aller faire part à Sidoine de ce qu'elle venoit d'apprendre. La Princeſſe, trop fiere & trop courroucée pour s'abaiſſer à une explication avec Ponthus, lorſqu'il parut, ne voulut pas l'entendre, & le traita avec le mépris le plus outrageant. Ponthus, ne pouvant rien comprendre au courroux de ſa Dame, ni parvenir à la voir, s'abandonna au déſeſpoir, & partit de la Cour de Bretagne, accompagné de deux ſeuls Ecuyers,

après avoir confié ſes richeſſes au bon Sénéchal Herlant, & lui avoir recommandé ſes compagnons, même le traître Guennelet, qu'il affectionnoit beaucoup.

Notre Chevalier ſe rendit à la forêt de Bethelien, aſſez voiſine de Rennes. Là, s'étant arrêté auprès de la Fontaine des Merveilles, endroit fameux par quantité de beaux faits d'armes des Seigneurs Bretons, il ſe propoſa d'annoncer une joûte dont il ſeroit l'unique tenant. Un Hermite, ancien habitant de cette Forêt, & qui lui promit de ne découvrir ſon nom à perſonne, lui fut d'un grand ſecours, ainſi qu'un Nain qu'il rencontra, & une vieille Dame, dont ce Nain paſſa pour l'Ecuyer. Il fit venir de Rennes ſecrétement toutes les choſes propres à la réuſſite de ſon projet, & le bon Herlant, qu'il mit ſeul dans la confidence, lui envoya les riches prix promis aux vainqueurs, qui furent tirés du tréſor de Carados. Lorſque tout fut prêt, Ponthus fit diſtribuer par le Nain, à la Cour de Bretagne & aux autres Cours de la France, le Cartel ſuivant :

» Le Chevalier Noir, aux armes blan-
» ches, ſemées de Marguerites, fait ſa-

» voir aux Chevaliers de toutes les Con-
» trées, qu'ils le trouveront à la Fontaine
» des Merveilles, dans la Forêt de Bé-
» thelien, tous les Mardis pendant un
» an. Ils y verront ſon Ecu pendu à un
» arbre, & y aura à l'entrée d'ung pavil-
» lon, ung cor que ung Nain ſonnera,
» & du pavillon ſauldra une Damoiſelle
» ancienne, portant cercle d'or ſur
» ſon chief, & ſera accompagnée d'ung
» Hermite, leſquels diront aux Cheva-
» valiers ce qu'ils devront faire : le Che-
» valier Noir joûtera trois coups de
» lance : cela fait, il combattra à outrance
» avec l'épée ſans pointe, & les Cheva-
» liers qu'il conquerra, iront à la plus
» belle & noble Pucelle des Marches de
» Bretaigne, & à elle ſe rendront de la
» part du Chevalier Noir aux armes blan-
» ches, ſemées de Marguerites : de même
» ſi le tenant eſt vaincu, il ſera tenu
» de faire la volonté de celui qui le con-
» querra. Le prix des joûtes pour les
» mieux faiſant, ſera d'une lance & le
» Gonfanon, & de ung cercle d'or à
» Marguerites. Celui qui aura le plus feru
» à l'épée, aura une riche épée, au pom-
» meau d'or & le ceinturon à franges
» de ſoie ouvrées à riches pierres, & une

» couronne d'or à groſſes Marguerites,
» faictes de perles & de pierres précieuſes.

» Le Chevalier Noir fait à ſavoir que
» à tous ceux qui auront joûté à lui il
» donnera un ſuperbe convive (repas),
» & que après les prix ſeront délivrés,
» ſelon le jugement du Roi de la Petite-
» Bretaigne, de la belle Pucelle Sidoine,
» & des nobles Dames & gentes Damoi-
» ſelles «.

Le cartel ayant été publié dans toute la France, perſonne ne devina quel pouvoit être le Chevalier Noir, & autant par curioſité, que pour le déſir de ſe ſignaler, on vit arriver de toutes parts un grand nombre de preux Chevaliers. Suivant les regles du cartel, chacun s'adreſſoit au Nain : celui-ci ſonnoit du cor, & peu après, la vieille Dame, richement habillée, ſe préſentoit, accompagnée de Ponthus déguiſé en Hermite, portant une longue barbe blanche, & ayant le viſage couvert d'un maſque. (Voici la premiere fois qu'il eſt parlé de maſque dans les anciens Romans ; l'Auteur de celui-ci les nomme de faux viſages.) Après que Ponthus & ſa vieille eurent reçu de la ſorte les Chevaliers, ils les inviterent à accrocher leurs écus aux ar-

bres qui faiſoient face à la porte du pavillon ; enſuite la vieille s'étant fait couvrir les yeux, tira huit fleches contre les Ecus, & l'ordre dans lequel ils furent frappés, déſigna celui que devoient tenir les Chevaliers combattans. Le ſort tomba ſucceſſivement ſur Bernard des Roches, Geoffroi de Luſignan, Landri de la Tour, le Comte de Mortaigne, Guillaume des Barres, le Comte de Dampmartin, Henri de Montmorency, & Robert de Rouſſillon. Il leur fut ſignifié de ſe trouver à la Fontaine des Merveilles, ſelon leur rang ; les huit premiers Mardi de l'année que devoit durer la joûte. Cette cérémonie préliminaire étant achevée, la vieille & l'Hermite rentrerent dans leur pavillon, & les Chevaliers furent ſe préparer.

Le Roi de la Petite-Bretaigne, la belle Sidoine & toutes les Dames de la Cour de Rennes voulurent aſſiſter à ces brillantes joûtes, où les plus renommés Chevaliers François devoient montrer leur courage & leur adreſſe. Ils ſe placerent ſur un échafaud magnifiquement orné ; & la carriere fut ouverte. Ponthus s'y préſenta de bonne grace, la viſiere baiſſée ; il ſalua le Roi, Sidoine, & les Dames qui l'accompagnoient. Enſuite ayant couru

ſur ſon adverſaire, après pluſieurs paſſes; il le vainquit, & l'envoya, ſuivant la loi du cartel, aux pieds de Sidoine, dont il devenoit le priſonnier. Le Roi approuva beaucoup cette galanterie; & Sidoine eut quelque ſoupçon qu'elle la devoit au Prince de Galice.

Les autres joûtes furent auſſi favorables à Ponthus, & tous les Mardis de l'année qu'elles devoient durer, la Princeſſe de Bretagne vit à ſes pieds un nouveau priſonnier : enfin à la derniere, où le tenant fut encore vainqueur, il s'approcha de l'échafaud, ôta ſon heaume, & toute l'aſſemblée reconnut dans le Chevalier Noir, le vaillant Connétable Ponthus.

On doit juger quelle fut la joie de la Princeſſe, en voyant ſes ſoupçons réaliſés, & la conduite de ſon Amant détruire les fauſſes impreſſions qui lui avoient été données ſur ſa fidélité. Le jaloux Guennelet fut le ſeul qui s'apperçut de la ſatisfaction qu'elle éprouvoit. Le Roi combla de careſſes ſon cher Ponthus; les Chevaliers vaincus donnerent les plus grands éloges à ſa valeur, & l'alégreſſe fut générale. Ce brillant tournoi, ſuivant l'annonce, devoit être terminé par un

ſuperbe feſtin. Des tables ſe trouverent ſplendidement ſervies autour de la Fontaine des Merveilles ; & lorſque le repas fut fini, le Prince de Galice conduiſit ſa noble compagnie dans le pavillon dont nous avons parlé, où il ouvrit le bal avec la Princeſſe de Bretagne. Il fut enſuite queſtion d'adjuger les prix propoſés ; & comme Ponthus les avoit gagnés tous, il conſentit qu'ils devinſſent la récompenſe des Chevaliers qui dans les joûtes avoient montré plus de valeur, & qui s'étoient le mieux défendus. Sidoine, de l'avis de toutes les Dames Bretonnes, les déférerent à Geoffroi de Luſignan & à Henri de Montmorency. Ce dernier eut la belle épée, & ſa tête fut ceinte de la riche couronne. Luſignan reçut la lance & le cercle d'or.

Entre les Chevaliers vaincus dans ce tournoi, nous trouvons, outre ceux déjà nommés, Thibault de Blois, un Duc d'Autriche, un Duc de Lorraine, un Duc de Bar, un Comte de Montbelliard, un Duc de Savoie, Hernault de Hainaut, & pluſieurs autres grands Seigneurs.

Cependant Ponthus ſuivit le Roi à Rennes, & reprit les fonctions de ſa charge de Connétable. Ce qu'il venoit

d'entreprendre pour prouver l'excès de ſon amour à Sidoine, ayant redonné une nouvelle vivacité à leur tendreſſe mutuelle, ces deux Amans auroient été longtemps heureux, ſi le traître Guennelet n'avoit mis tout en uſage pour traverſer cette belle union. Certain que le Roi, qui ignoroit abſolument & l'amour de Ponthus pour Sidoine, & les tendres ſentimens de cette Princeſſe pour le Prince de Galice, avoit deſſein de l'unir au Duc de Bourgogne, il l'avertit méchamment de l'union qui étoit entre eux. Le Roi l'envoya chercher ſur le champ, & lui fit les reproches les plus amers ſur ſon audace, qu'il traita d'ingratitude. » Un » Prince ſans Etats, dit-il, à qui j'ai bien » voulu accorder un aſile, ne ſera ja» mais l'époux de ma fille, & je vous » défends de la voir «.

Ponthus tenta vainement de l'appaiſer, le Roi ne lui en donna pas le temps. Cet affront lui fut d'autant plus ſenſible, qu'il n'oſoit tirer vengeance par les armes, d'une offenſe qui lui étoit faite par un Souverain, à qui il avoit tant d'obligations, & qui étoit pere de ſa Dame. Il prit le parti de quitter la Bretagne: mais avant de s'embarquer, il obtint un entretien

entretien ſecret avec ſa chere Sidoine. Ce fut en lui faiſant ſes adieux, qu'il la conjura de ne diſpoſer de ſon cœur ni de ſa main, qu'après ſept années révolues depuis ſon départ. Elle le lui promit avec ſerment.

La réſolution du Prince de Galice affligea ſenſiblement le Sénéchal Herlant, le jeune Polidès, tous les Chevaliers & les Hauts-Barons, & ſur-tout les Dames & Demoiſelles qui pleuroient hautement ſa perte, & le nommoient *la fleur de Chevalerie & de courtoiſie*. Le ſeul Guennélet ſe réjouiſſoit en ſecret du ſuccès de ſa trahiſon; mais ſa triſteſſe apparente fit que les victimes de ſa noirceur ne purent de long temps le ſoupçonner. Ponthus confia encore ſes tréſors au brave Sénéchal, & lui recommanda de ne les pas épargner pour ſecourir *les bons Chevaliers, les Dames vertueuſes, & les Demoiſelles déshéritées.*

Tous les Chevaliers Bretons accompagnerent leur Connétable juſqu'à Saint Malo, où il s'embarqua ſur un navire deſtiné pour le Portugal, & que les vents contraires jeterent ſur les côtes d'Anthonne en Angleterre. Comme dans la ſituation où ſe trouvoit Ponthus, il lui

importoit peu en quel lieu du monde le haſard guidât ſes pas, il deſcendit à terre, & prit une route qu'un homme du pays l'aſſura être celle de la cité de Londres. Comme il traverſoit une grande forêt, des cris aigus ſe firent entendre : il preſſe ſon cheval, & arrivé à l'endroit d'où ils partent, il voit un énorme ſanglier qui attaquoit un Cavalier, & qui l'ayant déjà renverſé, alloit le déchirer. Ponthus lui porte un ſi terrible coup de ſon épée, » qu'il » le fend en deux moitiés «. L'animal tombe mort, & le Cavalier, » émerveillé » de cette grande proueſſe «, ne ſe releve que pour rendre grace à ſon libérateur. C'étoit Henri, fils du Roi d'Angleterre; il ſe nomma, & engagea le Prince de Galice à le ſuivre à la Cour de ſon pere, où il n'épargneroit rien pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Ponthus accepta cette offre ; mais il ſe garda d'inſtruire Henri de ſon nom & de ſa naiſſance : il lui dit ſeulement qu'il étoit un Chevalier François, appelé *le Sourdiſt de la droicte voye*, & qu'il avoit fait quelque ſéjour à la Cour du Roi de la baſſe Bretagne.

Le ſervice que Ponthus avoit rendu au Prince Henri, lui attira beaucoup de

remercîmens de la part du Roi, de la Reine, & des Princeſſes leurs filles. On apporta le ſanglier, & les Chevaliers Anglois eurent peine à concevoir comment le bras d'un homme avoit eu aſſez de force pour partager ainſi un animal auſſi monſtrueux. Les Dames & les Demoiſelles en furent d'autant plus étonnées, qu'elles n'appercevoient dans le Prince de Galice que ces graces qui caractériſent un Chevalier aimable & fait pour plaire, plutôt qu'*un dompteur de monſtres, un pourfendeur de Géans.* Elles lui prodiguerent les louanges au point de le faire rougir, & de l'obliger à cacher ſes talens & ſon eſprit ſous le voile d'une ſimplicité ingénue. Il eut lieu de s'applaudir de cette ſupercherie.

Un jour le Prince Henri s'étant amuſé à jeter le palet avec Roland fils du Comte de Gloceſtre, celui-ci, plus robuſte, le jeta quelques pas plus loin que le Prince, & pour mortifier le fils de ſon Souverain, ſe vanta de cette exploit devant toutes les Dames de la Cour. Henri, outré de dépit, appela Ponthus, & lui dit: » Sourdiſt, mon ami, je vous » prie, allez moy revancher, & gagnez » au palet ce forfant de Gloceſtre «.

» Sire, répondit le Sourdiſt, puiſqu'il » vous plaiſt que je y voiſe, je iray, mais » ne ſçay rien du jeu «.

Ponthus prit le palet & le jeta environ deux doigts plus loin que celui de Roland, qui ayant rejeté le ſien, paſſa de bien peu celui de ſon adverſaire. Alors Henri dit à Ponthus : » Ha, ha, mon » amy, par la foy que vous devez à la » Dame de vos penſées que vous aimez » le plus, jetez le palet le plus loing » que vous pourrez «. A ces mots, Ponthus ſe rappela Sidoine, ſa mie, mais, continuant à faire l'ingénu : » Sire, dit-» il à Henri, je ſuis ſi ſot, ſi lourd, que » nulle Dame ne me daigneroit aymer «. La Princeſſe Genevre, ſœur d'Henri, qui étoit préſente, dit à voix aſſez baſſe, mais de façon que Ponthus pût ſeul l'entendre : » Ah, ah, Chevalier, » pleuſt à Dieu qu'aymaſſiés autant comme » on voudroit vous aymer «!

Cependant Ponthus ramaſſa le palet, & le jeta cinq pieds plus loin que celui de Roland ; ce qui parut merveilleux à toute l'aſſemblée. Henri lui fit quelques reproches de n'avoir pas commencé par ce beau coup ; mais Ponthus lui répondit, que le deſir de lui plaire avoit redoublé

ſes forces. On retourna au Palais, où Genevre fit préſenter du vin & des épices aux Joueurs, & la collation étant finie, elle propoſa de s'amuſer à des danſes & à des chanſons.

Ponthus s'excuſa de participer à ces divertiſſemens, n'ayant jamais ſu, dit-il, ni danſer ni chanter. » Voire, reprit le » Prince Henri, ſi avez lointement pouſſé » le palet pour l'amour de votre Mye, » habilement porrez danſer, ayant d'elle » ſouvenance. Mon chier Seigneur, ré- » pondit Ponthus, très-fort me conju- » rés, ores eſt-il vray que je dois grand » foy à Madame ma mere. Ah! Sour- » diſt, dit Genevre, êtes ſi grand » que devez bien ſonger à pourchaſſer » autre que votre mere «. Le Prince de Galice rougit, ſoupira, penſa à la belle Sidoine, &, ſe voyant preſſé par Genevre & par Henri, ſe mit à danſer avec tant de légereté, de nobleſſe & de grace, que tout le monde en fut dans l'admiration. Après la danſe, les Dames s'amuſerent à chanter, & inviterent le Sourdiſt à les imiter. » Pas ne puis, » nobles Pucelles, dit Ponthus; quand » fredonnent fauvettes, geai doit ſe » taire «. Cette réponſe donna plus d'en-

vie à Genevre de l'entendre. Henri inſiſta de ſon côté, & repréſenta aſſez plaiſamment à ſon ami, que puiſque la Dame de ſes penſées lui avoit communiqué la force de jeter le palet, qu'en un moment elle l'avoit inſtruit dans l'art de la danſe, elle pourroit bien produire un dernier miracle en ſa faveur, & lui faire trouver une voix capable de plaire aux Dames, s'il l'invoquoit bien ardemment. Ah! Sidoine, dit Ponthus en lui-même! puis il chanta un lai qu'il avoit fait pour la Princeſſe de Bretagne, & le rendit avec une expreſſion ſi touchante, que Genevre & ſes Damoiſelles *ſe trouverent moult émerveillées & attendries.* La ſœur d'Henri prit une harpe, en tira quelques ſons, & voulut que le Sourdiſt pinçât cet inſtrument; il le fit encore par obéiſſance, toujours en invoquant ſa Dame, s'accompagnant *ſi doulcement qu'il faiſoit beau l'entendre.* On préſenta un luth à la Princeſſe; elle en joua, & commanda au Sourdiſt d'en jouer. Après s'être fait prier, il obéit, & réuſſit à charmer les Spectateurs, qui lui donnerent de nouvelles louanges lorſqu'il s'exerça ſur la vielle, la *guiterne* & le violon.

On avoit peine à concevoir à la Cour de Londres, comment un Chevalier qui paroiſſoit ſi ſimple, ou plutôt qui étoit ſi modeſte, poſſédoit tous les talens à un degré ſupérieur, auſſi-tôt qu'il invoquoit ſécrétement le nom d'une Dame : toutes les belles Angloiſes & ſur-tout la tendre Genevre cherchoient à deviner quel étoit ce merveilleux objet. Toutes envioient le ſort de cette inconnue, & la Princeſſe d'Angleterre & quelques autres des plus jolies ne déſeſpéroient pas de la faire oublier au Sourdiſt.

Tandis que les Dames de la Cour d'Angleterre méditoient ainſi la conquête du Prince de Galice, on apprit à Londres que le Roi d'Irlande venoit de déclarer la guerre à l'Angleterre, & qu'en même temps il s'étoit emparé de pluſieurs Villes. Auſſi-tôt on aſſembla une armée, & l'on marcha au devant des ennemis qui s'avançoient vers Londres. Ponthus demanda au Roi de ne ſervir qu'en qualité de Volontaire, mais qu'il lui fût permis de ſe porter par-tout où le péril l'exigeroit. Lorſque la bataille eut commencé, il remarqua l'endroit où le Roi d'Irlande combattoit ; il écarte, à coups de lance tous ceux qui lui

ferment le paſſage juſqu'à ce Prince, &, mettant alors l'épée à la main, il lui porte » un tel coup & ſi grand ſur le » heaulme, que il le fiſt player ſur l'ar- » çon de la ſelle, tant qu'il fuſt eſtourdy; » ſi ne vouluſt le frapper, mais le prinſt » par les eſpaules & le tira à ſoy, & » le miſt devant lui, & l'emporta comme » un loup fait ſa proye «.

Les Irlandois, voyant leur Roi priſonnier, perdirent courage, & prirent la fuite; le champ de bataille demeura aux Anglois, qui, ayant pourſuivi les ennemis juſqu'à leurs vaiſſeaux, revinrent triomphans à Londres. Le Roi d'Angleterre reconnut publiquement que le ſuccès de cette journée étoit dû au brave Ponthus, & lui demanda quelle récompenſe il exigeoit. Le Prince de Galice ſupplia le Roi d'accorder la paix à celui d'Irlande, & pour l'aſſurer d'autant plus, de lui donner une de ſes filles en mariage: » par-là, dit-il, plus ne ſera guerroye- » ment, ni embuſches entre vos gens, » & ſerez forts contre les autres «. L'avis parut ſage, & fut ſuivi. Le Roi propoſa cette alliance à Genevre; mais ſoit qu'elle eût réellement de l'averſion pour un Prince qui venoit de faire la

guerre à ſon pere, ſoit plutôt que ſon cœur penchât pour Ponthus, elle céda à ſa ſœur cadette l'honneur de s'aſſeoir ſur le trône d'Irlande.

On célébra par de ſuperbes fêtes le retour de la paix, & le mariage de la ſœur de Genevre avec le Roi d'Irlande. Celui-ci, qui s'attendoit à des conditions plus dures, & auxquelles ſa priſon l'auroit fait ſouſcrire, ſentit tout le prix du ſervice que Ponthus venoit de lui rendre, & il lui voua une amitié à toute épreuve.

Le Lecteur ſe ſouvient ſans doute que le Soudan de Babylone avoit trois fils qu'il avoit envoyé chercher des aventures & des établiſſemens : le premier, nommé Broadas, s'étoit établi par la force & la tyrannie ſur le trône de Galice, comme nous l'avons dit; le ſecond, appelé Carados, avoit terminé ſa vie en Bretagne, dans la bataille que lui livra le brave Ponthus; le troiſieme, qui portoit le nom de Corboran, après avoir fait long-temps le métier de Pirate, vint faire une deſcente ſur les côtes d'Angleterre pendant les divertiſſemens qui accompagnerent les noces du Roi d'Irlande. Certainement il ne pouvoit pas

saiſir une circonſtance plus fatale pour lui. Tous les Chevaliers d'Angleterre, d'Irlande & d'Ecoſſe, étoient alors raſſemblés dans Londres. L'armée victorieuſe ne s'étoit pas encore ſéparée ; celle d'Irlande s'y étoit réunie ; & les troupes d'Ecoſſe, qui s'étoient avancées pour ſecourir le Roi d'Angleterre, ſe trouvoient ſur les frontieres du Royaume. Auſſi-tôt qu'on eut des nouvelles certaines que les Saraſins venoient de débarquer, on envoya des ordres pour faire approcher ces trois corps, & bientôt ils ſe joignirent dans une plaine qui eſt au deſſus de Douvres. Sans donner le temps à l'ennemi de faire de grands progrès, on tomba ſur lui ; les Rois d'Ecoſſe & d'Irlande, & le Prince Henri d'Angleterre firent des prodiges de valeur ; mais Ponthus ſur-tout, après avoir long-temps combattu, fixa la victoire ſous les drapeaux des Chrétiens, en tuant Corboran de ſa main. Malheureuſement ce grand ſuccès coûta cher aux Anglois ; ils perdirent le Prince Henri, contre qui le Saraſin avoit combattu d'abord, & qu'il avoit immolé à ſa rage. Les richeſſes du vaincu, accrues par le pillage de vingt Nations Chrétiennes, de-

vinrent en partie la proie du ſoldat, & ce qui ſe trouva de plus précieux dans les vaiſſeaux, fut adjugé à Ponthus, à qui l'on devoit tout l'éclat de cette journée. Alors le Roi d'Angleterre, qui n'avoit plus d'héritier mâle, pour témoigner ſa reconnoiſſance au Prince de Galice, lui propoſa la main de Genevre : mais le Prince, qui, au milieu de ſa gloire, avoit toujours conſervé le faux nom *du Sourdiſt de droicte voye*, ſe diſpenſa avec modeſtie d'accepter un ſi grand honneur, alléguant pour cauſe de ſon refus, l'*obſcurité de ſon lignage*; car depuis qu'il étoit à la Cour d'Angleterre, perſonne encore n'avoit été inſtruit de ſon vrai nom & de ſon rang.

Tandis qu'il ſe couvroit de gloire dans la Grande-Bretagne, la tendre Sidoine gémiſſoit en ſecret de ſon abſence. Sept années étoient preſque écoulées depuis ſon départ de Rennes, & elle ignoroit abſolument le lieu de ſa retraite. On n'a pas oublié les intrigues du traître Guennelet pour perdre le Prince de Galice, qui l'avoit toujours moins traité en ſujet, que comme ſon ami. Il étoit devenu le Favori du vieux Roi de la Petite-Bretagne; & lorſqu'on lui parloit

de Ponthus, il ſuppoſoit que des Chevaliers l'avoient rencontré dans le Portugal, prêt à tenter des aventures ſi périlleuſes, qu'il ne pouvoit qu'y ſuccomber. Ces propos perçoient l'ame de Sidoine : mais quelle fut ſa douleur, quand on lui annonça que le Duc de Bourgogne arrivoit, & venoit la demander en mariage ! Le vieux Roi ſouhaitoit cette alliance ; Guennelet le preſſoit de la conclure. Pour détourner ce coup, Sidoine ne trouva d'autre moyen que de ſupplier ſon pere de lui accorder encore un an, afin de ſe réſoudre à cette union. Ayant obtenu ce délai, Sidoine confia au bon Sénéchal Herlant ſa haine pour le Duc de Bourgogne, dont la figure étoit très-déſagréable, & qui paſſoit pour être cruel & lâche ; elle lui avoua qu'elle aimoit tendrement Ponthus, & l'engagea à le faire chercher & à l'avertir que ſa Dame alloit lui être enlevée. Le Sénéchal obéit. Il avoit entendu parler du valeureux Sourdiſt d'Angleterre ; & aux exploits qu'on racontoit de ce Chevalier, il ſoupçonnoit que ce pouvoit bien être le Prince de Galice : il envoya ſon fils Olivier à Londres, pour s'aſſurer du fait.

Olivier ſe jeta dans le premier bâtiment qui fit voile de Saint-Malo pour la côte d'Angleterre. Sa traverſée fut malheureuſe : après avoir été long-tems balotté par la tempête, il fut pouſſé ſur un rocher, où le navire ſe briſa, & ſa vie étoit en danger, ſans un brave Matelot qui riſqua la ſienne pour le ſauver. Arrivé à Londres, il s'informa de Ponthus : perſonne ne le connoiſſoit ; mais tout le monde lui parla avec éloge des hauts-faits de l'invincible *Sourdiſt de la voye droicte*. Il voulut le voir, & on lui dit qu'il le trouveroit auprès du Roi, qui le chériſſoit comme ſon fils. En effet, Olivier ſe rendit à la Cour, & Ponthus fut le premier Courtiſan qui frappa ſes yeux. Il étoit alors auprès du Roi. Olivier perce la foule, & ſe précipite aux pieds du Prince de Galice. » Seigneur, » lui dit-il en le nommant, que de cha» grin votre longue abſence à cauſé à » la Princeſſe de la Petite-Bretagne ? » elle m'envoye «..... Au nom du Prince de Galice, toute la Cour reſta dans l'étonnement. Le Roi d'Angleterre ſe jeta à ſon cou, & lui fit les plus tendres reproches de ne lui avoir pas confié le ſecret de ſa naiſſance. Il ordonna auſſi-

tôt à tous ſes Hauts Barons & à ſes grands Officiers de lui rendre les honneurs qui lui étoit dus. Ponthus reçut avec modeſtie ces marques de reſpect & de conſidération. Si-tôt qu'il lui fût poſſible de s'y dérober, il appela Olivier dans ſon appartement, & apprit de lui avec douleur toutes les perſécutions qu'éprouvoit la belle Sidoine pour lui conſerver ſa tendreſſe & ſa main. Dès ce moment, il jura de punir le Duc de Bourgogne des chagrins qu'il cauſoit à ſa Princeſſe, & ſe diſpoſa à paſſer promtement la mer pour voler à ſon ſecours. Son deſſein étant de reparoître à la Cour de Rennes, non plus en Prince fugitif qui demande un aſile, mais en Monarque courageux, prêt à chaſſer l'uſurpateur de ſes Etats, il obtint des Rois d'Angleterre, d'Ecoſſe, & d'Irlande, la liberté de prendre à ſa ſolde un corps de douze mille ſoldats des trois Royaumes. Il en auroit pu lever trente mille; tant les Guerriers qui avoient déjà combattu ſous ſes ordres, marquerent d'empreſſement à le ſuivre en Eſpagne, & à l'aider à reprendre ſon trône ſur le Saraſin Broadas! Les Ducs de Gloceſtre, de Lancaſtre, de Richemont & de

Warwick, ſincérement attachés à Ponthus, ainſi que pluſieurs autres grands Seigneurs, voulurent être de cette expédition. Cinquante navires, chargés de munitions de guerre & de proviſions de toute eſpece, reçurent cette petite armée, & la débarquerent ſur la côte de Bretagne, ſans aucun danger, & ſans avoir été apperçus par les habitans du pays.

Ponthus ayant fait camper ſes troupes derriere une chaîne de rochers, prit le chemin de Rennes, accompagné des quatre Ducs Anglois & de quarante Chevaliers, tous couverts d'armes ſemblables, & dont les ſiennes ne différoient, qu'en ce que ſur ſon écu on voyoit repréſenté une Dame qui tenoit un lion enchaîné. Cette brillante troupe s'arrêta dans la forêt de Bethelien, & le Prince de Galice partit ſeul pour Rennes. Le déguiſement qu'il avoit pris le rendoit abſolument méconnoiſſable, & lui facilita les moyens de s'introduire juſque dans l'appartement de Sidoine. Cette belle Princeſſe ne reconnut ſon Amant qu'à l'anneau qu'il avoit reçu de ſa main lorſqu'elle l'avoit accepté pour ſon Chevalier, & qu'il lui préſenta en mettant un genou en terre.

Leurs transports furent vifs ; ils renouvelerent leurs sermens de s'aimer toujours, & Ponthus protesta à sa charmante Maîtresse, qu'il perdroit la vie avant qu'elle devînt l'épouse de l'odieux Duc de Bourgogne. Ils ne se quitterent pas sans verser quelques larmes ; mais l'intérêt de leur amour exigeoit qu'ils sacrifiassent le plaisir qu'ils goûtoient à se revoir, aux soins de s'assurer une félicité durable.

La Cour de Bretagne étoit alors occupée des préparatifs d'un brillant tournoi, où le Duc de Bourgogne, le plus maladroit des Chevaliers, prétendoit donner des preuves de sa légéreté, de son adresse & de son courage. Cependant vingt fois il avoit tenté de pareils essais, & presque toujours il étoit sorti de ces combats simulés, meurtri, blessé & couvert de honte. Mais rien n'avoit pu jusqu'alors le corriger de son imprudente présomption. La leçon que Ponthus lui préparoit pouvoit seule opérer ce miracle. Il eut soin d'avertir de son arrivée & de son dessein le bon Sénéchal Herlant, & lui ordonna de rassembler auprès de Sidoine le brave Polidès, Guennelet, & les onze autres Chevaliers Galiciens, sans les informer que leur Prince étoit si près d'eux.

Ces

Ces précautions priſes, Ponthus rejoignit ſes quarante Chevaliers dans la forêt, & n'en ſortit que le jour même du tournoi, qu'il parut à leur tête dans la ville de Rennes. Les joûtes étoient déjà commencées. Il ſalua noblement le Roi & la belle Sidoine; & ayant fait ranger ſa brillante troupe, il entra dans la lice, & combattit avec courage, mais ſans un ſuccès bien décidé, contre quelques Chevaliers Bretons. Ces premiers coups de lance firent croire au préſomptueux Duc de Bourgogne, qu'il pouvoit ſe meſurer ſans danger avec un tel adverſaire. Il écarte les combattans, pouſſe ſon cheval, & veut lui porter un coup de ſa lance; mais celle de Ponthus l'atteint au milieu de la poitrine, le renverſe ſur la croupe de ſon cheval, qui ſe cabre, l'emporte au loin, & revient tomber à l'extrémité de l'arene ſur le corps de ſon cavalier, qu'il étouffe par ſon énorme poids. Cet accident délivra Sidoine du Tyran qu'on lui deſtinoit pour époux, & termina le tournoi. Les Bourguignons, peu touchés de la mort de leur Maître, enleverent ſon corps, qu'ils tranſporterent ſans beaucoup de cérémonie dans le tombeau de ſes ancêtres.

Après cet exploit, Ponthus s'étant

approché de l'échafaud royal, mit pied à terre, leva la viſiere de ſon caſque, & adreſſa un compliment au Roi & à la charmante Sidoine. Toute la Cour ayant reconnu le Prince de Galice, donna des marques de la plus vive joie, & preſque tous les Hauts Barons s'écrierent: » Vive » le courageux Prince de Galice, le Ciel » le chérit, qu'il ſoit l'époux de la belle » Sidoine « ! Le vieux Roi de Bretagne avoit eu de l'affection pour Ponthus, & ſans les mauvais offices que le traître Guennelet lui avoit rendus, ce Prince auroit peut-être, avant ſon voyage en Angleterre, conſenti à l'unir à ſa fille. Il le revit avec plaiſir; & lorſqu'on lui raconta par combien d'exploits il s'étoit illuſtré depuis ſon départ de la Bretagne, & le deſſein qu'il avoit de reconquérir ſon Royaume ſur l'uſurpateur Broadas, le bon Duc ſouhaita cette alliance avec autant d'ardeur que précédemment il avoit mis de mépris en la rejetant. Ces diſpoſitions comblerent de joie nos deux Amans, & forcerent Guennelet à diſſimuler ſa haine pour Ponthus, qui étoit bien éloigné de ſoupçonner de trahiſon les témoignages qu'il recevoit de ſon amitié.

Jamais noces ne furent plus magnifiques & accompagnées de plus de bénédictions, que celles de Sidoine & du Prince de Galice. Les Dames & les Chevaliers Bretons, Anglois, Ecoſſois & Irlandois, reçurent des préſens conſidérables de la part de ces heureux époux. Il y eut des fêtes brillantes, où la Cour ſeule participa : il y en eut dautres, ſimples, gaies, champêtres, deſtinées pour le peuple.

Cependant, quelque tendreſſe qu'eût Ponthus pour ſa chere Sidoine, il avoit impatience d'aller chaſſer Broadas du trône dont il s'étoit emparé avec tant d'injuſtice. Dix-huit mille Bretons ſe joignirent aux Anglois, & porterent ſon armée à trente mille ſoldats, qui tous brûloient du déſir de ſe ſignaler ſous un Chef qu'ils regardoient comme invincible. La fleur de la Nobleſſe Bretonne voulut auſſi combattre ſous ſes drapeaux, & partager la gloire qu'il alloit acquérir.

Comme le Roi de la Petite-Bretagne étoit vieux & infirme, Ponthus l'engagea à donner l'épée de Connétable à Guennelet, qui promit de maintenir l'ordre dans le Royaume, de le défendre contre les ennemis du dehors, & ſur-tout de veiller à la conſervation de Sidoine.

Croyant avoir remis ce qu'il avoit de plus cher ſous la garde de ſes plus fideles amis, le Prince de Galice s'embarqua, & après une heureuſe navigation, vint jeter l'ancre ſur les côtes de Galice. Comme aucunes troupes ne s'oppoſerent à ſa deſcente, il l'eut bientôt effectuée, & toutes les villes devant leſquelles il ſe préſenta, voyant dans ſes bataillons flotter les étandards de leurs anciens Princes, lui ouvrirent leurs portes avec joie. Voluptueuſement endormi dans le fond de ſon ſérail, Broadas n'avoit pas prévu l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ſe réveilla au premier avis qui lui fut apporté de l'approche de l'ennemi; mais, quelque diligence qu'il fît, il ne put raſſembler auprès de lui qu'un petit nombre de combattans.

Au premier bruit de l'arrivée des Chrétiens, commandés par le Prince de Galice, le Comte Deſture, oncle de Ponthus, & le fidele Connétable Patrice, dont nous avons fait une mention honorable dans le commencement de cette Hiſtoire, s'étoient échappés de la Cour du Tyran, & étoient venu joindre le légitime héritier du malheureux Roi Tibour, ſi cruellement maſſacré par Broadas. Ils lui conſeillerent de

s'attacher au ſiége de la forte ville de Coulongne, où les Saraſins avoient leur principal arſenal, & qui, tombant en ſon pouvoir, entraîneroit la réduction des autres villes du Royaume, que la crainte ſeule d'être pillées & ſaccagées empêchoit de ſe déclarer.

Cet avis fut promptement ſuivi, & précipita la chute de l'uſurpateur. Voyant cette place aſſiégée, il ſe hâta de voler à ſon ſecours; mais Ponthus, ayant appris que les Saraſins n'étoient plus qu'à une journée de lui, fut les attendre au paſſage d'un défilé, &, fondant ſur eux à l'improviſte, en fit un carnage affreux, & tua de ſa main Broadas. Ce fut ainſi qu'il vengea ſur cet aſſaſſin la mort de ſon pere.

Les Saraſins défaits ou ſoumis dans cette ſeule bataille, le Prince de Galice entra triomphant dans Coulongne, accompagné de ſon oncle le Comte Deſture, du Connétable Patrice, & de tous les Chevaliers de ſon armée, aux acclamations du peuple, qui le reconnut pour ſon Roi légitime, & le conduiſit en triomphe à la principale Egliſe, où, ayant fait ſes prieres, il conſacra ſes armes & ſon étendard. Peu de jours après, on fit la cérémonie de ſon

couronnement, & il s'occupa enſuite à détruire les Moſquées des Saraſins, à rétablir le culte du vrai Dieu, & à rétablir la juſtice & le bon ordre dans ſes Etats.

Tandis que le nouveau Roi s'occupoit en Eſpagne de ces grands objets, Guennelet, au fond de la Petite-Bretagne, méditoit l'odieux deſſein de lui ravir à la fois ſon épouſe, & la Couronne de ce Royaume. Connétable & premier Miniſtre d'un Roi accablé des infirmités qu'amene la vieilleſſe, cachant depuis long-temps l'ame d'un perfide ſous les dehors ſéduiſans de l'honneur & de la probité, qui dans la Bretagne auroit oſé ſoupçonner ſa bonne foi? Un jour, pendant qu'il tenoit le Conſeil en préſence du vieux Roi & de quelques Chevaliers Bretons, à qui leur âge n'avoit pas permis de ſuivre Ponthus dans ſon expédition, un Courrier ſuppoſé s'annonce comme venant de Galice, & remet une lettre du Prince : on croit reconnoître ſon ſceau, ſon écriture, & ſon ſeing. Guennelet la lit, & compoſe ſon viſage de telle ſorte, que l'effroi dont il paroît ſaiſi s'empare de tous les aſſiſtans. Cette lettre, écrite ſur le champ de bataille par Ponthus lui-même, porte, que

ſon armée vient d'être taillée en pieces par les Saraſins, & que, bleſſé à mort, il eſt leur priſonnier. Il s'y plaint de la rigueur de ſon ſort, & ſur-tout, dans ſes derniers momens, d'être ſéparé de ſa chere Sidoine; il lui fait ſes tendres adieux, & ſi, au delà du tombeau elle lui conſerve quelque amitié, il la conjure de donner la main au vertueux Guennelet, le ſeul digne de la défendre contre ſes ennemis, & de porter avec honneur la Couronne de la Petite-Bretagne.

Cette affreuſe nouvelle remplit de déſeſpoir le cœur de la Princeſſe; & lorſqu'on la répandit dans la ville de Rennes, la déſolation y fut générale. Guennelet ſeul s'applaudiſſoit de ſa trahiſon; &, certain de l'aveu du vieux Roi, qui ne voyoit que par ſes yeux, il oſa adreſſer ſes vœux à Sidoine. La Princeſſe, qui ſe croyoit veuve de Ponthus, fut indignée qu'un ſujet de ſon époux, à qui il devoit tout, oſât prétendre à le remplacer dans ſon cœur & dans ſon lit, & elle lui déclara qu'il n'y auroit point d'extrémités auxquelles elle ne ſe portât, plutôt que de s'abaiſſer à lui donner la main. Le furieux Guennelet, perdant toute retenue, la quitta, en la menaçant qu'il ſauroit bien

l'y contraindre. Cette menace, loin d'intimider Sidoine, ranima ſon courage : ſachant qu'elle n'a rien à eſpérer du côté du Roi ſon pere, elle ſe confie à quelques Chevaliers à qui la mémoire de Ponthus étoit chere ; ils la conduiſent dans une fortereſſe, où un petit nombre d'entre eux s'enferme avec elle, tandis que les autres ſe répandent dans le Royaume, pour exciter les amis de la Princeſſe à la défendre contre la tyrannie de Guennelet.

Cette réſolution déſeſpérée dérangea tout le projet du Miniſtre. La Bretagne n'avoit point de troupes conſtamment ſous le drapeau, & quand Guennelet en auroit pu raſſembler, de quel front auroit-il oſé les employer à aſſiéger la fille de ſon Maître ? Il tenta vainement la voie des négociations ; & voyant que rien ne lui réuſſiſſoit, il ſe borna à bloquer la fortereſſe de façon qu'il fût impoſſible d'y introduire des vivres, dont elle étoit peu fournie. Ce dernier moyen étoit odieux & bien digne du caractere atroce de Guennelet ; mais il en employa un autre qui mit le comble à ſa ſcélérateſſe.

Le Connétable fait entendre au vieux Roi, que lui ſeul peut déterminer la veuve de Ponthus à lui donner la main ;

il lui repréſente que ce mariage eſt l'unique digue qu'on peut oppoſer aux ravages de la guerre civile, prête à éclater. Il le convainc qu'en aſſurant le bonheur où tendent ſes vœux, il affermit le ſceptre dans ſes mains, & le conſerve à ſa fille. Le Roi, ſéduit par ce diſcours, ſe fait conduire auprès de la Princeſſe : mais à peine a-t-il mis le pied dans la groſſe tour de la forteresſe, que Guennelet, profitant d'un large foſſé qui la circonſcrit exactement, y fait poſer des gardes de diſtance en diſtance, & déclare que le Roi, la Princeſſe, ni aucun Chevalier ne ſortiront de cette priſon, que Sidoine ne lui ait donné ſa foi.

Cependant, dans l'eſpérance de quelque prompt ſecours, ces illuſtres priſonniers braverent d'abord les menaces de Guennelet, car cette derniere trahiſon avoit ouvert les yeux du vieux Roi. Mais bientôt les vivres manquerent : une ſortie que l'on tenta pour s'en procurer, fut inutile, & pluſieurs Chevaliers y périrent. Leurs infortunés compagnons voyoient leurs forces s'épuiſer par la diſette de toutes choſes ; le Roi lui-même étoit prêt d'expirer : quel ſpectacle pour la vertueuſe Sidoine ! elle auroit pu mourir, mais elle

ne peut ſoutenir la vue de ſon pere expirant. Elle ouvre la porte de la tour, & s'avançant vers les barbares ſatellites du Connétable : » Allez dire, s'écrie-t elle, » à votre Chef, que je conſens à le ſui» vre à l'Autel, pourvu qu'on porte à » mon pere les prompts ſecours dont il » a beſoin ; le Ciel ſaura ſans doute un » jour ſauver l'innocent, & punir le cou» pable : je m'en remets à ſa juſtice «.

Guennelet, averti de ce qui ſe paſſe, arrive à la tête d'une partie des habitans de Rennes, qu'il avoit gagnés en leur diſtribuant les tréſors de Ponthus, dont la garde lui avoit été confiée. Il conduit en triomphe ſa victime dans le Palais, & dès le lendemain fait célébrer ſon mariage ; & reçoit du vieux Roi lui-même la couronne de la Petite-Bretagne, que ce Prince abdique en ſa faveur. Cette cérémonie fut ſuivie d'un banquet royal, où nous laiſſerons les nouveaux époux, pour nous informer de ce que fait le Prince de Galice.

Ponthus ayant rétabli la tranquillité dans ſes Etats, congédia les troupes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, après leur avoir diſtribué de riches préſens, & fit aſſurer le Roi d'Angleterre, que bientôt

il ſe rendroit à Londres, pour lui préſenter un époux digne de la belle Génevre ; c'étoit ſon cher Polidès qu'il deſtinoit à cet honneur. Ayant fait ſes remercîmens aux Ducs de Lancaſtre, de Warwick & de Richemont, & n'ayant conſenti à garder auprès de lui que le Duc de Gloceſtre, il nomma Régent de ſes Etats ſon oncle le Comte Deſture, & s'embarqua avec les troupes Bretonnes, pour voler dans les bras de la tendre Sidoine.

On arriva bientôt au port de Saint Malo ; & l'impatient Ponthus, ſans attendre le débarquement de toutes les troupes, prit avec lui cinquante Chevaliers, compagnons de ſes victoires, & s'achemina vers Rennes, en obſervant que perſonne ne pût annoncer ſon arrivée à Sidoine & au Roi ſon beau-pere, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de ſurprendre. Il appercevoit déjà les murailles de la ville, lorſqu'en traverſant un village, il entendit prononcer triſtement les noms de Sidoine & de Ponthus. Il s'arrête, & demande ce qui peut leur être arrivé de ſiniſtre. » Hélas ! lui répond un vieillard » fondant en larmes, ignorez-vous que » le brave Ponthus a perdu la vie dans

» une bataille en Eſpagne? Ne ſavez-vous
» pas que ſa veuve infortunée vient d'être
» forcée de donner la main au Connéta-
» ble Guennelet, qu'elle déteſte? Ils ſor-
» tent dans le moment de l'Autel, où ils
» ont été mariés & couronnés. Nous les
» avons vus..... Sidoine l'épouſe de
» Guennelet, s'écria Ponthus! Suivez-
» moi, mes amis «.

Ils partent comme un éclair; la garde qui entoure le Palais & qui oſe en défendre l'entrée, eſt la premiere victime de la rage du Roi de Galice; il s'élance avec ſes compagnons au milieu de la ſalle du feſtin. La vue de Guennelet redouble ſa fureur; il s'avance ſur lui, &, d'un revers de ſon épée, lui ſépare la tête du corps. Alors Ponthus ſe nomme. La joie ſuccede à la frayeur. Sidoine ne revient de l'évanouiſſement que lui a cauſé cette ſcene ſanglante, que pour ſe trouver dans les bras de ſon époux, qui n'apprit pas ſans frémir toutes les trahiſons de Guennelet, qu'il avoit tant aimé.

On célébra par des actions de graces & enſuite par de ſuperbes tournois, le retour de Ponthus & la délivrance de la belle Sidoine. Le vieux Roi leur remit entiérement tous les ſoins du Gouverne-

ment, & les peuples bénirent leur adminiſtration.

Après avoir rétabli la tranquillité dans la Petite-Bretagne, le Roi de Galice paſſa, comme il l'avoit promis, en Angleterre avec Polidès, que la belle Princeſſe Genevre accepta volontiers pour époux. Leurs noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence & d'éclat, en préſence des Rois d'Ecoſſe & d'Irlande.

Ponthus, dont les déſirs étoient ſatisfaits par le mariage de ſon couſin, prit congé de la Cour de Londres, & retourna en Bretagne, où il demeura avec ſa chere Sidoine juſqu'à la mort du vieux Roi. Les Royaumes de Galice & de Bretagne ſe trouvant alors réunis, ces illuſtres époux s'occuperent à les gouverner avec juſtice & bonté. Ils parvinrent à une extrême vieilleſſe; leur mémoire a été long-temps chere aux peuples de ces pays. Ils eurent deux fils, dont l'aîné porta avec gloire la premiere de ces deux Couronnes, & le ſecond, nommé *Conam Meriadec*, eſt la tige des Rois & Ducs de Bretagne, dont tant de puiſſans Souverains & de Princes ſe font honneur de deſcendre.

La premiere édition de la Traduction d'Euriale & de Lucrece, Roman écrit en Latin par Æneas Sylvius Picolomini, qui fut enſuite Pape ſous le nom de Pie II, a une date certaine, étant préciſément de l'an 1500; elle eſt intitulée :

HISTOIRE d'Euriale & de Lucrece, compoſée en Latin par Æneas Sylvius, & tranſlatée en rimes Françoiſes par Me. Antitus, Chapelain de la ſainte Chapelle aux Ducs de Bourgogne. (*in*-4°. Lyon, 1500.)

Cette Traduction en vers a été depuis remiſe en proſe Françoiſe : on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume d'Août 1777 : nous n'avons rien à y ajouter.

HISTOIRE de la Fleur des batailles, Doolin de Mayence. (Imprimée à Paris Par Antoine Vérard, *in-folio*, gothique, de la même date.)

On en trouvera l'extrait à la tête du Volume de Fevrier 1778.

HISTOIRE des merveilleux faits du vaillant Chevalier Artus de Bretagne, (Paris, *in* 4°. gothique, 1502.

L'extrait qui s'en trouve dans le Volume de Novembre 1776, eſt de M. le Comte de Treſſan.

HISTOIRE de Gui de Warwik, Chevalier d'Angleterre, qui en ſon temps fit pluſieurs proueſſes, combats & conquêtes, tant en Allemagne, Italie & Danemarck; & auſſi ſur les Infideles, ennemis de la Chrétienté: & de la belle fille nommée Felize, ſa mie, ſurmontant la beauté de toutes les Dames & Damoiſelles, & les plus grandes aventures où ils ſe trouverent, & des grandes trahiſons où il ſe trouva. (Paris, ſans date, gothique.)

CE Roman a paru dans le commencement du ſeizieme ſiecle, & il ne ſemble pas douteux qu'il ait été compoſé dans le quinzieme : on en connoît une ſeconde édition, datée de 1525. Ce Livre eſt rare.

Quoique les hauts faits entrepris par Guy de Warwick aient eu pour motif l'amour qu'il avoit pour la belle Felize, nous ne croyons pas que ce Roman puiſſe être placé dans la claſſe des Romans d'amour. Il tient beaucoup plus à la Chevalerie, ſans pourtant avoir aucune affinité avec les Hiſtoires de la Table Ronde, les Paladins de Charlemagne, ni avec les Amadis: mais il reſſemble à tous les Romans de la Chevalerie errante.

La marche en eſt lente, le ſtyle diffus & ſans aucune élégance; on n'y rencontre même que très-rarement de ces anciennes expreſſions dont la juſteſſe & la naïveté ſont quelquefois ſi précieuſes, qu'on ſe plaît à les rapporter telles qu'elles ſont dans le texte. Les images que le Roman préſente, ſe nuiſent par leur reſſemblance. Les récits ſon longs & fatigans, & quelquefois tiennent peu à la marche de l'Ouvrage. Ces défauts doivent s'attribuer au temps où il a été écrit, & où le goût, qui commençoit à peine à ſe former, n'avoit pas encore développé l'art d'élaguer les détails faſtidieux, pour ne s'arrêter que ſur les ſituations qui font naître l'intérêt. Mais ils n'ôtent rien au plan & à l'imagination vive du Romancier. On y trouve

des

des ſituations heureuſes, des incidens bien amenés, & les caracteres en général y ſont aſſez bien préſentés.

La réſolution que prend le Héros de ce Roman, de faire pénitence auſſi-tôt après être parvenu au comble de ſes vœux, tient encore au temps où l'Ouvrage fut compoſé; il falloit flatter le goût de dévotion, bien ou mal entendu, qui régnoit alors. Mais comme le but principal de ces extraits eſt de faire connoître ſucceſſivement les différens progrès de même goût, qui fut de tout temps la regle des Ecrivains, nous ne devons pas omettre ce qui même aujourd'hui paroîtroit un défaut eſſentiel dans l'Ouvrage.

Dans l'extrait qu'on va lire de l'Hiſtoire de Guy de Warwick (1), nous ſuivrons fidelement le Romancier. Cependant nous avons cru devoir paſſer rapidement ſur des détails qui n'ont rien de flatteur, & éviter des répétitions qui ne peuvent être que fatigantes, pour nous arrêter davantage ſur ces momens précieux qui ſeuls excitent l'intérêt, & peuvent rendre un Ouvrage agréable.

(1) Cet extrait eſt de M. M***. C. D. G.

Sous le regne d'Athelſtan (1), Roi d'Angleterre, le Comte Roalt, preux & loyal Chevalier, poſſédoit pluſieurs Domaines très-conſidérables, & entre autres, les Seigneuries de Warwick, Exesfordi, & de Vringchimen (2). L'étendue de ſes terres, ſes richeſſes, & le nombre multiplié de ſes vaſſaux, en avoient fait un Seigneur très-reſpecté. Nombre de Chevaliers de haut lignage lui devoient foi & hommage, & compoſoient ſa Cour, qui paſſoit pour une des plus brillantes de l'Angleterre.

Roalt avoit une fille; c'étoit la beauté la plus accomplie : elle joignoit à l'éclat de ſes charmes, l'eſprit le plus orné & tous les talens qu'il étoit poſſible de raſſembler à ſon âge; elle ſe nommoit Félize. Tant de qualités & de perfections l'avoient rendue célebre dans toute l'Angleterre, » & pour ſa beauté & douce » maniere étoit moult déſirée de pluſieurs » grands Seigneurs, & moult en avoit » ſon pere de prieres & requêtes «.

Le Comte Roalt avoit un Sénéchal,

(1) Athelſtan commença de régner en 924. Il eſt le premier des Rois d'Angleterre qui ait ſoumis l'Ecoſſe.

(2) On a écrit ces noms tels qu'ils ſont dans le Texte; mais il eſt aiſé de voir que ce ſont des noms Anglois défigurés.

nommé Séquart, qui gouvernoit toutes ſes terres avec une ſageſſe & une équité qui faiſoient la gloire de ſon Maître ; il poſſédoit lui-même le fief de Varlingfort ; & pendant que ſon devoir le retenoit à la Cour de Roalt, ſa femme, de la famille des Lancaſtre, élevoit, avec autant de ſoin que de tendreſſe, un fils qu'elle lui avoit donné. Ce jeune Damoiſel recevoit les leçons d'un vieux & ſage Chevalier, nommé Hérolt, qui, plus par inclination & par attachement que par devoir, s'étoit fait un plaiſir de former ſon cœur & ſon eſprit. Les progrès du jeune Guyonet (c'eſt le nom du fils de Séquart) étoient auſſi rapides que brillans ; il commençoit à s'attirer des éloges ſi multipliés & ſi peu ordinaires à ſon âge, que le Comte Roalt voulut le voir, & réſolut de le fixer à ſa Cour. Guyonet n'avoit que dix-huit ans quand il lui fut préſenté par ſon pere. Le Comte le reçut avec bonté, les femmes le virent avec intérêt, les Barons & les Chevaliers le regardèrent comme un enfant qui promettoit beaucoup. Mais Félize fut pendant quelque temps ſans ſavoir à peine qu'il étoit arrivé à la Cour de ſon pere.

Le premier ſoin de Roalt fut de concourir à l'avancement de Guyonet, & de

chercher à récompenſer en lui les ſervices qu'il recevoit journellement de ſon pere. En très-peu de temps il le combla de tant de préférences, d'amitiés & de bienfaits, que le jeune Damoiſel fixa bientôt les regards envieux de toute la Cour. Hérolt avoit jugé combien ſes conſeils lui ſeroient utiles dans un ſéjour ſi tumultueux. Il ne l'avoit pas quitté, régloit toutes ſes démarches, guidoit toutes ſes penſées, & s'occupoit principalement du ſoin d'élever ſon ame & de la perfectionner. Le Comte Roalt ſe plaiſoit à le voir & à l'admirer, dans tous ſes exercices ; ſon amitié croiſſoit ſenſiblement, & chaque jour il prenoit pour Guyonet une affection nouvelle.

Il y avoit environ deux mois que Guyonet étoit à la Cour de Warwick, lorſque l'on célébra l'anniverſaire du jour de la naiſſance de Félize. Roalt tint une Cour pléniere ; on y accourut de toutes parts ; elle fut embellie des fêtes les plus brillantes : Guyonet y déploya tous les talens qu'il avoit acquis dans ſon enfance. Il joua de pluſieurs inſtrumens, & ſéduiſit par ſes accords. Sa voix douce & flexible alloit juſqu'au cœur, & y laiſſoit cette douce mélancolie, ſœur & compagne de la Volupté. Sa danſe offroit tant de graces &

de légéreté, que toutes les Dames de la Cour voulurent danſer avec lui : mais, embarraſſées à démêler la cauſe du trouble qu'elles éprouvoient, aucune d'elles, en penſant à Guyonet, n'oſoit interroger ſon cœur. Cependant, au milieu de tous les éloges qui lui étoient donnés, Guyonet ne diſtinguoit que ceux de Félize, qui l'avoit enfin remarqué.

Le Comte Roalt, tranſporté de joie, & preſſé par le plus vif intérêt, ne put ſe refuſer à lui en donner des preuves éclatantes. Il le fit venir, &, en préſence de Félize & de toute la Cour aſſemblée, il lui dit qu'il l'aimoit comme ſon fils, que, n'ayant point d'héritier mâle qui pût un jour porter ſon nom & ſes armes, & hériter de ſes Seigneuries, il lui ordonnoit de prendre dès le moment le nom de Guy de Warwick, & d'en ſoutenir l'éclat avec honneur. Guyonet, interdit, étonné, promene ſes regards ſur toute l'aſſemblée, les porte ſur Félize, les fixe quelques inſtans ſur elle, baiſſe les yeux, & ne ſait que répondre.

On juge aiſément toutefois de la reconnoiſſance de Séquart, & de la ſatisfaction de ſon fils; il n'eſt pas moins facile de ſe peindre l'étonnement & les mur-

mures de la Cour. Mais Roalt étoit craint autant qu'il étoit aimé, auſſi ferme dans ſes réſolutions que juſte dans ſes décrets; ainſi perſonne n'oſa ſe plaindre. Félize elle-même ne ſavoit à quoi attribuer cet excès de bonté de ſon pere pour un jeune homme en faveur de qui elle ne s'étoit point encore expliquée; elle ſe retira dans ſon appartement, autant pour y rêver ſur un événement ſi imprévu, que pour laiſſer éclater toute ſa ſurpriſe devant les perſonnes de ſa ſuite, qui avoient le plus de droit à ſa confiance: quelques-unes chercherent à l'indiſpoſer contre cette déciſion de ſon pere; on vouloit l'engager à lui faire à cet égard des repréſentations qui paroiſſoient fondées. Ces opinions s'agitoient encore dans le cercle de Félize, quand le Comte Roalt s'y rendit, &, pour mettre le comble à ſes bienfaits, préſenta lui-même Warwick à Félize, en lui diſant qu'il le nommoit ſon Echanſon, c'eſt-à-dire le premier Officier de ſa maiſon. Warwick, auſſi charmé de cette ſeconde faveur, qu'il l'avoit été de la premiere, ſe proſterne aux pieds de Félize, veut lui prêter ſerment, oublie ce qu'il doit dire, cherche à y ſuppléer, prononce quelques mots, ſe releve, & ſort auſſi interdit qu'il eſt poſſible de l'être.

Tous les bruits ſe renouvelerent ; mais ils eurent le ſort de tous les mouvemens intérieurs des Cours. D'autres événemens firent oublier ce qui s'étoit paſſé au ſujet de Warwick, & lui ne s'occupa que de ſes devoirs. Félize remarqua ſes ſoins & ſon exactitude avec complaiſance ; ſouvent elle lui parloit avec bonté. Le Damoiſel la voyoit tous les jours, il l'admiroit ; mais ſon cœur étoit muet encore. Cependant, quand il détailloit toutes les graces que réuniſſoit Félize ; ce n'eſt pas ſans objet (ſe diſoit-il à lui-même) que le Ciel a formé tant de beautés. Son zele, ſon attachement au ſervice de ſon Prince, lui avoient peu à peu donné de l'aſſurance ; bientôt cette même aſſiduité la lui fit perdre. Dès que Félize portoit ſur lui ſes regards, au premier mot qui ſortoit de ſa bouche, l'émotion ſe gliſſoit dans le cœur du jeune homme ; une timidité, dont la cauſe lui étoit inconnue, l'empêchoit de répondre ; ſa main tremblante ſe refuſoit au ſervice qu'il devoit en attendre. Quel eſt donc ce ſentiment qui s'éleve tout à coup dans mon cœur, diſoit-il en lui-même ? A qui dois-je ce changement que j'éprouve ?.... Félize s'amuſoit de ſon embarras, elle avoit la malice d'en rire.... Ah ! Félize....

auriez-vous agi ainſi, ſi vous en euſſiez connu la cauſe?

Entraîné par ſes devoirs, qui bientôt ne furent plus que des prétextes, Warwick fut plus aſſidu près de Félize, & ſa préſence, qu'il déſiroit ſans ceſſe, continua de l'agiter & de le troubler. Peu à peu Warwick voit clair dans ſon cœur. C'eſt de l'amour, il n'en doute plus; il le ſent à la ſenſibilité dont ſon ame eſt remplie: en s'éclairant ſur ce qu'il éprouve, ſon trouble s'évanouit, & la joie la plus vive prend ſa place. Mais quand il ſonge que c'eſt à la fille de ſon Maître, à ſa Souveraine que s'adreſſent ſes vœux, il frémit de ſa témérité. Comme le Comte, en lui ordonnant de prendre ſon nom, ne lui avoit pourtant point dit qu'il voulût lui faire épouſer ſa fille, l'eſpoir lui en paroiſſoit inſenſé. Sa flamme, à ſes yeux même, étoit une offenſe qu'il faiſoit à Félize.... Mais pour guérir du mal qui le poſſédoit, la bleſſure étoit déjà trop profonde.

Effrayé de l'état dans lequel il ſe trouve, il s'impoſe la loi rigoureuſe de ne plus voir Félize, dût-il même négliger ſon ſervice auprès d'elle. L'abſence a ſouvent été le tombeau de l'amour. Inquiet, égaré, fatigué des combats qu'il ſe livre lui-même,

Warwick va chercher dans la ſolitude un repos qu'il croit y rencontrer. Mais Félize qu'il fuit, Félize qu'il ne veut plus voir, eſt inceſſamment préſente à ſa penſée; ſon nom eſt le ſeul qu'il prononce; & lorſqu'il s'obſtine à s'éloigner de la Dame de ſes penſées, ſes yeux la cherchent par-tout & la demandent encore.

Pendant qu'il gémit dans le ſilence, & qu'il ſe dérobe à tous les regards, Hérolt, le fidele Hérolt s'étonne de ſon abſence, le cherche & le demande à tout le monde. Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'on l'eût vu paroître à la Cour. Félize a remarqué ſon abſence, elle en a même montré quelque inquiétude.

Hérolt a parcouru vingt fois le Château de Roalt, ſans rencontrer Warwick; ſes craintes augmentent à meſure que ſon eſpoir eſt trompé. Il retourne encore à l'appartement de Warwick, entend un murmure confus, prête une oreille plus attentive.... Ce ſont des ſoupirs, des gémiſſemens, c'eſt l'expreſſion de la plus vive douleur. Il avance .... écoute.... C'eſt la voix de Warwick. Il entre, ſe précipe dans ſes bras, le voit, le reconnoît à peine, lui parle, l'interroge. Mais Warwick, abattu, conſterné, évite de lui répondre.

Cependant les ſoins qu'Hérolt a pris de ſon enfance, l'amitié tendre qu'il a pour lui, lui donnent encore le droit de lire dans ſa penſée.... Mais qu'y verroit-il?.... Warwick craint les reproches d'un ami qui fut ſon Maître; il renferme ſubitement ſa douleur, veut diſſimuler.... Hérolt ne s'y méprend pas; il preſſe.... Son jeune éleve veut éluder encore. Hérolt inſiſte, prie, s'offenſe, s'attendrit.... & Warwick enfin découvre à l'amitié le ſecret de l'amour.

» Oui, (dit-il à Hérolt) je ſuis ardante-
» ment & très-parfaitement eſprins en
» l'amour de Madame Félize, & j'en at-
» tends ci ou la vie ou la mort. Si n'eſt-ce
» pas que je connoiſſe bien & voye que
» je ſuis trop outrageux d'avoir cettui
» penſer, & qu'elle eſt ma Dame &
» Maîtreſſe, & fille de mon droit Sei-
» gneur, à qui je dois foy & loyauté, &
» que je meffais en telle déloyauté penſer.
» Mais las! force d'amour le me fait
» faire «.

L'étonnement du ſage Hérolt eſt extrême; &, ne conſultant d'abord que ſa ſévérité ordinaire, il alloit faire à Warwick des reproches cruels.... Mais ſon jeune éleve ſe jette dans ſes bras, y dépoſe des larmes ameres, qu'il n'interrompt que pour

faire de ſes feux une peinture ſi touchante, que le bon Hérolt fut forcé de le conſoler & de le plaindre.

Warwick cependant n'a pas perdu tout eſpoir ; il ſe flatte que ſi Félize ſavoit dans quel état de ſouffrance il eſt réduit par elle, ſon cœur ne ſeroit point inſenſible. Hérolt aimoit trop Warwick pour ne pas céder lui-même à cette frêle eſpérance. Dailleurs il ne le regarde point comme indigne de Félize : elle eſt ſa Dame & ſa Maîtreſſe, il eſt vrai ; mais Warwick eſt auſſi de haut lignage, il eſt déjà comblé des bienfaits de Roalt, il porte le nom & les armes de la plus belle de ſes Seigneuries; qui ſait ſi ce bon Seigneur n'approuveroit point cette alliance? & pourquoi Warwick ne ſeroit-il pas à ſon tour agréé par la belle Félize ? L'amour a fait des choſes plus extraordinaires. Mais avant tout, ce ſont les ſentimens de Félize qu'il faut connoître ; & comment y parvenir ?

Tandis qu'Hérolt flotte au milieu de tant d'incertitudes, le malheureux Warwick retombe dans ſa langueur; une pâleur mortelle ſe répand ſur ſon teint, ſes yeux s'appeſantiſſent & ſe ferment, tout fait craindre pour ſa vie. Hérolt ne trouve qu'un moyen de le ſauver de ce danger,

c'eſt de lui promettre de ſe rendre à l'inſtant près de Félize, & de lui faire connoître tous les maux dont elle eſt la cauſe. Il embraſſe Warwick, le raſſure, lui recommande la plus grande prudence, & lui dit:

» Sire, je recorde en mon cœur les » paroles que dites avez, qui moult vous » meuvent de grande hauteſſe de cœur. » De ſi hautement oſer votre amour aſſeoir, » ne vous oſe blâmer; mais pour un tel » fait d'entreprendre, eſt bon d'ouvrer par » bons amis & ſages conſeils «.

A ces mots, Warwirck revient à lui, prend Hérolt, le ſerre dans ſes bras, ſe recommande à ſes ſoins, ne doute plus de la réuſſite du meſſage, le preſſe d'aller trouver Félize, voudroit déjà qu'il fût de retour: le déſir, la crainte, l'eſpoir, l'impatience, agitent ſon ame & ſe la partagent. Hérolt part, & lui promet une prompte réponſe.

Pluſieurs bruits avoient couru ſur l'abſence de Warwick; Félize elle-même n'avoit ceſſé d'en demander la cauſe, mais perſonne n'avoit pu l'en inſtruire. Hérolt ſe préſente chez elle dans un moment où preſque toute la Cour y étoit aſſemblée. Félize l'apperçoit à peine, qu'elle l'inter-

roge à ſon tour ; » & de ſi loing qu'elle » le vit, ainſi comme elle avoit coutume, » l'appela gracieuſement, & lui dit : Hé- » rolt, beaux doux ami, comment fait » votre Maître « ? Hérolt s'approche reſ-pectueuſement de Félize, & lui répond tout bas : » Noble Pucelle, ſi ne vous » devois ennuyer, je voudrois voulontiers » parler avec vous à part d'aucune choſe » que je ne voudrois pas que tous ces gens » oüiſſent ; je me tiens à l'écart, & revien- » drai quand me ferez rappeler «.

Il n'en falloit pas davantage pour piquer la curioſité de Félize ; un plus doux intérêt lui faiſoit même déſirer d'apprendre ce qu'Hérolt ne vouloit lui confier que ſous le voile du myſtere. Sous divers prétextes, elle congédie toutes les Dames, Damoiſelles & autres qui compoſoient l'aſſemblée. Chacun s'éloigne, non ſans former bien des conjectures ; mais enfin elle eſt ſeule, Hérolt eſt rappelé & ſe rend auprès d'elle. Il l'aborde avec un air ſombre & triſte, qui l'étonne moins encore qu'il ne l'effraie.

Qu'avez-vous, lui dit-elle, vous paroiſſez en proie à de vives douleurs ? qu'eſt-il donc arrivé ? que fait Warwick ? où eſt-il ? Hérolt la regarde, ſe tait, & ne répond

que par des ſoupirs. Vous me donnez de l'inquiétude, dit Félize; vous vouliez me parler; nous ſommes ſeuls, & vous gardez le ſilence.... Eh ! je n'oſerai jamais le rompre, dit Hérolt, ſi vous ne m'aſſurez que, de quelque importance que ſoit le ſecret que je dois vous confier, vous ne vous offenſerez point, & que vous ne l'imputerez qu'à mon zele & à mon attachement pour un infortuné qui gémit en ce moment ſous le poids des plus cruelles ſouffrances. --- Qui, Warwick? --- Lui-même. -- Ciel ! parlez, diſſipez mes craintes, & calmez les vôtres : oui, je le promets, Hérolt, quelque choſe que votre amitié pour lui me confie, je ne m'en offenſerai point; mais de grace, achevez, je brûle de ſavoir. --- Noble Dame, que vais-je vous dire ? le malheureux Warwick touche peut-être à ſon heure derniere. Eſt-il un ſort plus cruel? Jeune, charmant, doué de toutes les bonnes qualités qui conduiſent à plaire, de toutes les vertus qui forment les Héros, le Ciel devoit-il lui réſerver tant de diſgraces? O vous ! belle Félize, vous qui d'un mot pouvez charmer ſes peines, ſerez-vous inſenſible à tout ce qu'il éprouve?

Félize, effrayée de ce récit, preſſe Hé-

rolt de s'expliquer mieux, & de ne rien diſſimuler : ſi elle peut ſoulager ſes maux & le rappeler à la vie, pourquoi différer de l'en inſtruire ?.... Hérolt continue à peindre les douleurs de Warwick : par mille tableaux variés avec adreſſe, il ſeme peu à peu dans le cœur de Félize le trouble & la ſenſibilité. Ses beaux yeux ſe rempliſſent de larmes, qu'elle craint de laiſſer paroître ; ſon ſein doucement s'agite, elle laiſſe échapper quelques ſoupirs.... Hérolt profite de cet heureux moment, & découvre enfin à Félize que Warwick ne ſouffre & ne meurt que pour elle.

C'eſt la premiere fois que Félize entend parler d'amour ; ſa fierté s'en offenſe, mais ſa ſenſibilité fait diſparoître ſa colere. Elle fixe Hérolt, & ne ſait ce qu'elle doit lui répondre. Tantôt elle ſonge à la témérité de cette demande : en effet, quand il ſeroit vrai qu'un ſentiment quelconque & qu'elle ne connoît pas encore, la porteroit à l'excuſer, quelle en pourroit être l'iſſue ? Warwick n'eſt-il pas le ſujet de ſon pere, le ſien ; qu'oſe-t-il donc prétendre ? » Ciel ! ſe dit Félize, chaſſons » loin de nous cette penſée ; hélas ! je ne » ſais que trop combien elle ſeroit dange» reuſe.... Puis s'adreſſant à Hérolt : Je

» dois, lui dit-elle, à la promeſſe que je » vous ai faite, le pardon d'une offenſe qui » mériteroit tout mon courroux. Allez, je » veux bien tout oublier ; mais évitez » de me tenir jamais un ſemblable lan- » gage «.

Ces paroles étoient faites pour effrayer, pour déſeſpérer Hérolt ; mais il croit entrevoir qu'elles ont été prononcées ſans colere ; & le bon Chevalier n'en attribue l'énergie qu'à la vertu de Félize. Il lui ſemble que l'état de ſon cœur n'eſt plus un myſtere, qu'il n'eſt point inſenſible ; il voudroit s'en aſſurer : mais comment arracher à Félize un aveu qu'elle regarderoit comme le terme de ſa gloire, & qui cependant peut ſeul rendre à Warwick & la paix & l'eſpoir ? Il a recours a de nouvelles inſtances. Je vais donc, lui dit-il, porter au malheureux Warwick le coup le plus funeſte ; je vais percer ce cœur généreux que vous avez rempli d'amour & de douleur ; je vais perdre un éleve, un ami dont la valeur peu commune annonce, dès l'âge le plus tendre, le Héros le plus accompli ; & vous allez faire expirer un Amant qui vouloit conſacrer ſes jours à ſe couvrir de gloire, pour ſe rendre digne de la belle Félize...

c'en

C'en eſt fait.... Warwick ne ſurvivra point à ce refus barbare ; ſon ame, tout à la fois délicate & fiere, n'y verra que du mépris, & ce jeune infortuné, que le Ciel deſtinoit aux plus grandes entrepriſes, qui réuniſſoit tant de talens, tant de vertus, tant d'amour, ne ſera plus.... dès cette journée peut-être ... qu'un corps froid, inanimé, & que vos rigueurs auront privé de la vie .... Ah Félize !.... avec tant de beauté, peut-on être ſi cruelle ?

Félize s'attendrit, détourne ſes beaux yeux obſcurcis par les pleurs, leve les mains au Ciel, pouſſe un profond ſoupir, & s'écrie : » Non... digne Chevalier, je ne » demande point le ſacrifice de ſa vie ; » mais lui dois-je celui de ma gloire ? » Puis-je écouter un amour que j'ai lieu » de croire qui ſeroit condamné par mon » pere ? Je plains ..... eh ! oui je plains » Warwick, mais je ne puis que le plain- » dre. Travaillons l'un & l'autre à le gué- » rir d'une ardeur inſenſée dont les ſuites » ſeroient éternellement funeſtes, ou plu- » tôt allez vers lui, ramenez le calme » dans ſon ame agitée, faites-lui con- » noître tous les malheurs qu'un pareil » aveuglement lui prépare, dites-lui... Ha !

» ne l'épargnez pas, répondit Hérolt; ſut » un cœur qui brûle pour Félize, que » peuvent les conſeils de la froide ami- » tié. Eh bien! reprend elle, j'entrepren- » drai ſeule de ramener dans ſon cœur » le calme & la tranquillité; je le verrai, » je le ferai trembler par le récit des dan- » gers auxquels il s'expoſe, & il ſentira » la néceſſité de vaincre un amour qui » ne peut être couronné; allez, Hérolt, » retournez près de lui, prenez ſoin de » ſa vie, & dites-lui que Félize, mal- » gré la cruauté dont on l'accuſe, prend » autant d'intérêt à ſes jours, quelle eſt » affligée de ſes ſouffrances «.

Hérolt n'eut pas beſoin d'en entendre davantage: Félize eſt ſenſible, dit-il, l'amour fera le reſte. Il part, vole à Warwick, & lui porte tout à la fois le bonheur & la vie. Mais Félize à ſon tour eſt livrée aux plus cruelles inquiétudes; ſon cœur altier, mais tendre, eſt partagé entre le deſir & la crainte. Vainement elle voudroit ſe diſſimuler tout ce qui ſe paſſe au fond de ſon ame. Si le ſort de Warwick la touche, l'attendrit, l'inquiete, ce n'eſt point à la ſeule humanité que ces impreſſions doivent leur exiſtence; un ſentiment plus tendre, un penchant plus flat-

teur, qu'elle ne peut définir encore, mais auquel cependant elle céde avec complaisance .... l'amour .... eh! oui, l'amour les a fait naître.

Cependant plusieurs jours se passent sans que Warwick paroisse à la Cour. Il en a le plus grand désir, mais Hérolt l'exige, & Warwick lui doit trop, surtout dans ce moment, pour ne pas suivre aveuglément ses conseils. Félize, de son côté, s'applique à dérober à tous les yeux des mouvemens intérieurs, dont elle ne peut plus se cacher la cause à elle-même. Malgré elle la mélancolie s'empare de son ame, elle évite le tumulte & le bruit; la solitude lui présente des charmes, parce qu'elle lui laisse la liberté de songer à celui qu'elle croit pouvoir se défendre d'aimer.

Un jour, s'étant dérobée à la foule importune que l'intérêt ou la flatterie attache auprès des Grands, elle se trouve seule dans un bosquet, où l'ombre épaisse, en répandant une douce fraîcheur, invite à des rêveries plus douces encore; elle se rappelle mille circonstances, qui, jusqu'à ce que le bon Hérolt se fût expliqué, ne l'avoient aucunement frappée, mais qui dans ce moment se retracent

à ſa mémoire avec une force & une vérité qui la ſéduiſent & qui l'entraînent.

Par exemple, ſe diſoit-elle, le jour où Roalt, environné de toute ſa Cour, a donné à Warwick le nom & les armes de l'une de ſes Seigneuries, le Damoiſel, en les recevant avec autant de de nobleſſe que de reconnoiſſance, a porté ſur moi ſes tendres regards, ils s'y ſont fixés long temps; je ne démêlois rien de ce qu'ils vouloient m'apprendre, & pourtant leur langage n'avoit rien d'obſcur. Ils me diſoient ſans doute..... Belle Félize, l'orgueil de Warwick ne ſeroit point flatté de la préférence de votre pere, les dons qu'il lui fait ceſſeroient d'avoir pour lui le moindre prix, ſi en les recevant il ne formoit l'eſpoir de vous les rendre un jour: non, Félize, ce n'eſt qu'un dépôt que Roalt confie à Warwick; mais un jour ..... un jour j'oſerai mettre à vos pieds & le dépôt & le dépoſitaire.

Dans les bals, dans les fêtes, qui ont embelli la Cour de mon pere, Warwick a brillé plus que perſonne, il attiroit tous les regards... Mais, me trompé-je?... je crois me rappeler que quelquefois il y porta mes couleurs .... oui je crois les voir encore. Et le jour où Roalt me l'a pré-

ſenté comme devant être mon Echanſon, Warwick ne s'eſt-il pas proſterné devant moi? & au lieu de prononcer le ſerment d'uſage; Ah! m'a-t-il dit, c'eſt à vous ſervir que je veux conſacrer tous les inſtans de ma vie. ....

Félize n'étoit pas bien ſûre, mais elle croyoit ſe rappeler encore qu'en prononçant ces mots, Warwick les avoit accompagnés d'un long ſoupir.... Comment ſe faiſoit-il que toutes ces circonſtances lui euſſent échappé, qu'elles n'euſſent pas été remarquées par elle? .... Ah! Warwick, Warwick .... vous allez être bientôt vengé de cette premiere indifférence!

Cependant Hérolt avoit rendu compte de ſa démarche à Warwick; il n'avoit rien omis du trouble, de l'agitation, du tendre intérêt que Félize avoit laiſſé paroître. Le Damoiſel, enchanté, tranſporté, vouloit aller ſe jeter aux pieds de ſa Maîtreſſe; mais ſon ami le retint: il ſavoit que l'amour, quelque ardent qu'il paroiſſe dans ſa naiſſance, a beſoin de contrariétés pour s'affermir. Le jour, le moment où Félize ſeule rappeloit à ſon eſprit tout ce qui lui paroiſſoit capable d'excuſer ſa flamme, fut celui auquel Warwick commença à profiter de la permiſſion de

reparoître. Le haſard, ou ſa deſtinée, le conduiſit dans les jardins, dans ce même boſquet où nous avons laiſſé Félize. Il la voit, héſite, s'avance, s'arrête, fait un dernier effort, & vole à ſes pieds.

La fille de Roalt ſurpriſe, mais enchantée, éprouve à la fois tout ce que l'amour a de plus flatteur, & tout ce que la crainte a de plus ſenſible. Elle veut fuir; Warwick la conjure de l'entendre; elle ſemble réunir tous ſes efforts pour s'éloigner; mais Warwick n'a beſoin d'en faire aucun pour la retenir. Les premiers mots qu'ils ſe diſent ſont entrecoupés, ſans ſuite; de tendres regards y ſuppléent, & tiennent un langage qui ne leur laiſſe plus aucune incertitude. Félize veut peindre à ſon Amant tous les dangers auxquels il s'expoſe. Warwick ne veut exprimer que l'amour dont il brûle. L'image des dangers diſparoît, & nos Amans ne ſont plus attentifs l'un & l'autre qu'aux expreſſions de l'amour.

Mais, pour mériter Félize, il faut que Warwick commence par recevoir l'ordre de Chevalerie, & que, revêtu de cette dignité recommandable & précieuſe, il coure les haſards, provoque les combats, & qu'enfin il obtienne Félize des mains

de la Gloire. Ce ſont les ſeules conditions qu'elle lui impoſe. Warwick, au comble de la joie, oſe porter ſur la belle main de Félize un baiſer qui devient le gage & le garant de tout ce que l'amour va lui faire entreprendre, & ne quitte ſon Amante, que pour aller demander à Roalt la grace de l'armer Chevalier.

Le Comte aime trop Warwick, pour s'oppoſer au déſir qu'il a d'acquérir de la gloire. Dès la nuit même tout fut préparé pour cette auguſte cérémonie, & Roalt le lendemain reçut Chevalier en préſence de toute ſa Cour, celui que Félize avoit déjà ſécrétement nommé dans ſon cœur. Vingt autres Gentilshommes furent admis à la même faveur; mais ils ne ſe préſentoient pas ſous les mêmes auſpices. Ce fut Félize elle même qui ceignit l'épée à Warwick. .... Ah! comme ſa belle main trembloit! Les armes, lui dit-il tout bas, que vous me donnez pour marcher à la gloire, ne ſeront pas moins victorieuſes que vos yeux l'ont été pour ſoumettre mon cœur à l'amour. A l'inſtant il prend congé du Comte & de ſa Dame, demande la bénédiction de Séquart, & part environné du cortége que ſon pere lui avoit deſtiné.

Notre Chevalier s'embarque à Douvres, paſſe à Harfleur, & ſe rend à Rouen, ſans qu'aucun deſſein déterminé dirige encore ſes pas. Mais il apprend que l'Empereur d'Allemagne fait préparer à Spire un ſuperbe tournoi, que le plus vaillans Chevaliers doivent s'y rendre..... O mon ami, dit Warwick au bon Hérolt qui l'accompagnoit toujours, marchons... le Ciel ſeconde mes vœux, puiſqu'il m'ouvre les portes de la gloire.

En peu de jours ils arrivent à Spire : tout ſe préparoit pour les fêtes annoncées dans toutes les Cours de l'Europe.

Le tournoi s'ouvroit dès le lendemain de leur arrivée ; les plus grands Princes & les plus valeureux Chevaliers devoient s'y préſenter. On voyoit parmi eux Gaher fils de l'Empereur, le Duc de Lorraine, ceux de Louvain & de Morienne, Regnier Duc de Corſaigne, Othes Duc de Pavie, & pluſieurs autres, qui, s'ils n'offroient pas un rang auſſi illuſtre, ne leur cédoient point en valeur.

Guy de Warwick parut au tournoi avec un air noble & fier qui attira tous les regards : inconnu à toute l'aſſemblée, chacun ſe demandoit ſon nom, ſon rang, ſon pays ; & perſonne ne pouvoit répon-

dre. Ses armes étoient ſimples, mais brillantes; ſon écu étoit pallé d'or & d'azur: Hérolt le ſuivoit également bien armé. Ils s'approcherent l'un & l'autre d'une longue & ſuperbe eſtrade, où l'Empereur, ſa fille & toute ſa Cour étoient placés, & formoient le plus beau ſpectacle.

Les prix deſtinés au vainqueur, furent amenés & préſentés aux yeux de l'aſſemblée; c'étoit des mains de la fille de l'Empereur qu'il devoit les recevoir; & cette circonſtance y donnoit un nouveau prix. Ils conſiſtoient dans » un Gerfault blanc, » un beau Deſtrier blanc, & deux Lé» vriers auſſi blancs «.

Bientôt les trompettes ſonnent, le ſignal eſt donné, & le combat s'engage. Le Prince d'Allemagne, Gaher, fils de l'Empereur, eſt le premier qui s'élance dans l'arene; il vient fondre ſur Warwick, la lance en arrêt. Guy l'attend, & du premier coup lui fait vuider les arçons, & renoncer à la victoire. Othes de Pavie, envieux de cet avantage, & jaloux d'un étranger qui n'a pas daigné ſe faire connoître, laiſſe à peine à Warwick le temps de ſe remettre, & l'attaque avec la plus grande vigueur. Notre Héros l'amuſe quelques inſtans, & ne

paroît occupé qu'à parer & ſe défendre. Othes, trompé, s'abandonne. Warwik en profite, le frappe, le renverſe, & lui fait une large bleſſure qui l'oblige à quitter le tournoi, & à aller chercher des ſecours qui le rappellent à la vie. Les autres aſſaillans éprouverent de même la force & l'adreſſe de l'invincible Chevalier inconnu.

Cependant on cherche à connoître quel eſt ce Chevalier intrépide qui remporte tant de victoires en un jour : on apprend que c'eſt Guy de Warwick, Gentilhomme de la Cour de Roalt. Othes, furieux de ſa défaite, promet de s'en venger, & lui voue une haine mortelle.

Warwick reçut des mains de la fille de l'Empereur les prix du tournoi. Toutes les Dames de la Cour remarquoient ſon air, ſes graces, & formoient déjà ſecrétement des projets, dont les fêtes qui ſe préparoient devoient éclairer la réuſſite. Mais l'Amant de Félize trompa leur attente, &, dès la nuit même, il quitta l'Allemagne, traverſa la France, où il s'arrêta peu, & paſſa dans la Petite-Bretagne. Il envoya en Angleterre les preuves de ſa victoire. Félize reçut avec joie le Gerfault que

ſa valeur avoit acquiſe, & l'on préſenta de ſa part à Roalt le Deſtrier & les deux Lévriers blancs. On n'a pas beſoin de dire combien il fut ſenſible à ces premiers hommages.

Mais Warwick n'étoit encore qu'au commencement de ſa carriere; Félize en le quittant lui avoit impoſé la loi rigoureuſe d'employer ſept années de ſuite à s'illuſtrer dans la Chevalerie; & ce n'étoit qu'en retour du ſerment qu'il avoit fait de s'y conformer, qu'elle l'avoit aſſuré qu'au bout de ce terme il la trouveroit fidelle & même empreſſée à lui donner ſa main.

Warwick chercha donc de nouvelles aventures, accompagné d'une ſuite brillante d'Ecuyers & de Chevaliers que ſon pere lui avoit formée. Le Romancier ajoute, que la belle Félize, en échange des préſens qu'elle avoit reçus de ſon Amant, lui envoya un anneau très-précieux, & qui avoit trois vertus eſſentielles: la premiere de préſerver des enchantemens, & de mettre celui ou celle qui le portoit à l'abri de tout maléfice; la ſeconde, de guérir de la folie; & pour troiſieme vertu, cet anneau ſe briſoit en quatre parties dès que le Chevalier qui

le portoit étoit infidelle à ſa Dame, ou que ſa Dame manquoit à la conſtance.

Guy étant arrivé dans la Petite-Bretagne, délivra ce Duché d'un Nain d'une force extraordinaire, d'une méchanceté inconcevable, & qui y faiſoit d'autant plus de ravages, que perſonne n'oſoit eſſayer de le combattre. Warwick lui coupa la tête, &, ſans attendre toutes les marques de reconnoiſſance que lui préparoit le Duc de Bretagne, s'embarqua pour l'Italie. Un tournoi ſuperbe étoit annoncé dans la Ville de Bénévent, & Warwick intérieurement en déſiroit le prix, pour le mettre aux pieds de Félize. Hérolt & lui y arriverent heureuſement, y parurent avec les mêmes armes qu'ils avoient à Spire. Othes de Pavie, qui ſe trouvoit à Bénévent, fut le premier à le reconnoître : il avoit juré, comme on le ſait, une haine mortelle à Warwick ; il réſolut de la faire éclarer. Il n'entra point dans la lice du tournoi, il ſe ſouvenoit encore de la diſgrace qu'il avoit éprouvée à Spire, & n'avoit aucune envie de diſputer le prix à Warwick, qui y réunit tous les ſuccès & tous les ſuffrages ; mais il plaça le Comte Lambert, ſon couſin & très-dé-

loyal Chevalier, en embuſcade dans un bois voiſin de la Ville, & par lequel il avoit appris que Warwick devoit paſſer; il étoit accompagné de vingt Chevaliers auſſi déloyaux que lui, mais hardis & déterminés, & ce fut à ces ſcélérats qu'Othes confia le ſoin de ſatisfaire ſa vengeance, en privant Warwick de la vie.

Le haſard voulut que notre Héros avoit un parent, Abbé d'un riche Monaſtere, à peu de diſtance de Bénévent, & qu'il ſe crût obligé d'aller le voir : mais ne voulant point s'établir à l'Abbaye avec toute ſa ſuite, il donna à la plus grande partie de ſes gens ordre d'aller l'attendre à quelques lieues, & s'y rendit avec Hérolt & deux Ecuyers ſeulement. Au milieu de la forêt, il ſe vit attaqué & inveſti dans un inſtant, & ne ſongea plus qu'à vendre chers des jours qu'on cherchoit à lui arracher par le plus abominable complot.

Warwick, Hérolt & les deux Ecuyers commencerent par ſe faire jour au milieu de cette troupe d'aſſaſſins; pluſieurs rencontrerent la mort dès la premiere attaque; mais Hérolt, le bon Hérolt lui-même reçut une bleſſure dangereuſe.

Moins occupé de ſon état que du danger de Warwick, il rappelle toutes ſes forces, que la perte de ſon ſang épuiſe, & fait des prodiges de valeur. Warwick de ſon côté céde à toute ſa fureur, en voyant ſon cher Hérolt couvert de ſang; il cherche parmi ces traîtres celui qui paroiſſoit les commander, l'atteint, le force à s'écarter du grouppe des combattans, fond ſur lui, le perce, & l'étend mort à ſes pieds. Cependant le combat duroit toujours; Warwick dans le même inſtant voit ſes deux Ecuyers ſuccomber ſous les coups réitérés qu'ils reçoivent; Hérolt bleſſé peut à peine ſe défendre: Warwick s'élance de nouveau ſur les meurtriers; les uns reçoivent la mort qu'ils ont ſi juſtement méritée; les autres, couverts de leur ſang, tombent à ſes pieds; deux enfin prennent la fuite, ſans doute pour aller porter au Duc de Pavie la nouvelle du mauvais ſuccès de ſa déloyale entrepriſe.

Mais quelle fut la douleur de Warwick, lorſqu'il vit Hérolt couché ſur la pouſſiere, reſpirant à peine, les yeux fermés au jour, & prêt à perdre la vie! Il s'empreſſe d'arrêter ſon ſang qui coule encore; mais la pâleur & le froid de la mort ſe répan-

dent ſur ſon viſage, & ne laiſſent plus à Warwick aucun eſpoir. Tout entier à ſa douleur, mais ſeul & craignant quelque nouvelle ſurpriſe, il s'empare du corps inanimé de ſon malheureux Gouverneur, le place devant lui ſur ſon cheval, & le porte à l'Abbaye, pour lui faire rendre les derniers devoirs. Il y dépoſe ces reſtes précieux d'un Chevalier ſi vaillant & ſi généreux, qui avoit acquis tant de droits à ſon attachement & à ſa reconnoiſſance; & ne pouvant ſupporter l'idée de cette perte cruelle, ni reſter dans un lieu où tout la retrace à ſon ame déſolée, il part, quitte l'Italie, revient en Provence, traverſe le Lyonnois, & ſe rend à la Cour du Duc de Bourgogne, où il eſpere trouver quelque ſoulagement à ſa douleur.

Cependant les Moines de l'Abbaye dans laquelle Warwick avoit laiſſé le corps du malheureux Hérolt, croient s'appercevoir qu'il donne encore quelques ſignes de vie; on multiplie les ſoins auprès de lui, & ce vaillant Chevalier ouvre enfin des yeux que la mort ſembloit avoir fermés pour toujours. A peine a-t-il repris ſes ſens, qu'il s'informe de ſon Eleve. On ne lui cache

point que la funeſte opinion de ſa mort l'avoit forcé à quitter l'Italie, & qu'il avoit tourné ſes pas vers la France. A peine rétabli, Hérolt ſe décide à chercher ſon cher Warwick par-tout l'univers. Après avoir laiſſé dans le Monaſtere toutes les marques poſſibles de ſa reconnoiſſance, il part vêtu en Hermite. Le haſard, ou plutôt le flambeau de l'amitié le conduiſit en Bourgogne. Il s'arrête quelques heures dans une forêt qui le déroboit à l'ardeur brûlante du ſoleil; le bruit d'une chaſſe ſe fait entendre, peu à peu elle s'approche, & le premier objet qui frappe les yeux de notre nouvel Hermite, c'eſt Warwick, c'eſt ſon Ami, ſon Eleve..... O Dieu! s'écrie Hérolt, tu mets le comble à tes faveurs; en me rendant la vie, tu n'as pas voulu que ſes momens fuſſent remplis par les larmes, & les regrets d'avoir perdu ce que j'ai de plus cher au monde. Warwick en croit à peine ſes yeux; mais ſon cœur le raſſure, & fait diſparoître des doutes qui feroient injure à la tendre amitié.

Warwick conduit Hérolt à la Cour du Duc de Bourgogne, le lui préſente comme un brave Chevalier, digne de l'eſtime

l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſent, raconte l'aventure qui l'en avoit privé, le haſard qui le rend à ſes vœux, & finit cette narration rapide par verſer dans le ſein de ſon ami, des larmes dont la douceur répare l'amertume de celles qu'il lui avoit précédemment coutées. Nos Chevaliers reſterent peu de jours en Bourgogne. Inſtruits d'une guerre injuſte que l'Empereur d'Allemagne faiſoit au Duc de Louvain, ils réſolurent de porter à celui-ci des ſecours, qui lui devenoient d'autant plus urgens, qu'il étoit aſſiégé dans la Ville d'Arraſtonne, & commençoit à déſeſpérer d'y tenir encore longtemps. Warwick envoya pluſieurs des Chevaliers de ſa ſuite par divers chemins, avec ordre de s'introduire dans la place aſſiégée, & d'avertir le Duc qu'on voloit à ſon ſecours ; d'autres furent chargés de lever le plus de ſoldats qu'il leur ſeroit poſſible : Guy leur donna un rendez-vous certain où il devoit ſe mettre à leur tête, & partit avec Hérolt & un ſeul Ecuyer peu de temps après.

L'Amant de Félize, armé pour ſa gloire & pour la juſtice, devoit compter ſur la faveur du Ciel : en effet, il arriva

à quelque diſtance du camp des Allemands, ſans avoir fait aucune rencontre périlleuſe. Il y trouva déjà pluſieurs Compagnies de ſoldats qu'on avoit raſſemblées ſuivant les ordres qu'il avoit donnés. Deux jours après, un nouveau renfort vint compléter ſa petite armée, & leur Général ne ſongea plus qu'à l'employer le plus utilement qu'il lui ſeroit poſſible, pour faire une diverſion avantageuſe au Duc de Louvain.

Il trompe la vigilance des Allemands, inſtruit le Duc de ſon approche, & du déſir qu'il a de le ſecourir, & de joindre ſes forces aux ſiennes. Pour faciliter cette jonction importante, le Duc fait une ſortie ſur les Allemands, & les pouſſe juſque dans leurs retranchemens. Warwick profite du déſordre, attaque le camp ennemi par derriere, ſe joint au Duc, pénetre dans la Ville avec ſes troupes & un convoi conſidérable de vivres, & ramene dans Arraſtonne la joie, l'eſpérance, & le courage.

Deux jours après, Warwick prépare une nouvelle ſortie, l'exécute, & livre aux aſſiégeans un combat ſanglant, qui leur fit déſeſpérer de la réuſſite de leur entrepriſe. Dans le nombre des Priſon-

niers que Warwick avoit faits de ſa propre main, ſe trouverent Gaher, fils de l'Empereur d'Allemagne, celui qui, dans le tournoi de Spire, avoit été le premier ornement de ſon triomphe, le Sénéchal de l'Empire, & le Duc Regnier de Corſaigne. On les traita avec les égards dus à leur rang; mais Warwick apprit par lui, que Othes, Duc de Pavie, ſervoit dans l'armée de l'Empire : il n'en fallut pas davantage pour ranimer non ſeulement ſon courage, mais la haine qu'il portoit à ce Prince, avili par l'aſſaſſinat horrible dont il s'étoit rendu coupable envers lui.

De ſon côté, Othes, inſtruit que Warwick avoit décidé la victoire contre les armes de l'Empereur, cherchoit à le lui rendre odieux, & à exciter contre lui toute ſa vengeance : mais le crime & la perfidie ne ſont pas faits pour triompher de la valeur & de la loyauté.

Warwick, bien inſtruit par des eſpions fideles, connoît parfaitement la poſition du camp des aſſiégeans, & forme un projet auſſi hardi, qu'il ſera déciſif s'il eſt couronné par le ſuccès. Il recommande au Duc de Louvain de faire une ſortie la nuit ſuivante, & à l'heure

préciſe qu'il lui indique : de ſon côté, il ſe met à la tête de cent Chevaliers intrépides & déterminés, ſort ſans bruit de la Ville par une autre porte, fait un long circuit, & ſe trouve derriere les lignes ennemies. Il y fait halte, preſcrit à ſa troupe un ſilence morne, & attend l'effet de l'attaque que le Duc de Louvain a promis de faire. Les Allemands étoient dans une pleine ſécurité, leur camp étoit tranquille, & chacun y repoſoit à l'ombre des précautions ordinaires.

Cependant le Duc de Louvain exécute ſa ſortie, & en même temps Guy fait ſon attaque : l'ennemi ſurpris, court aux armes ; mais le déſordre s'empare des eſprits ; la crainte rend les Chefs incapables de veiller à la défenſe ; les ordres donnés à la hâte ſont mal entendus, mal portés, manquent d'exécution ; le carnage commence, & peu à peu s'augmente : c'eſt l'inſtant où Warwick doit frapper les coups les plus ſûrs ; il fond avec ſa troupe ſur une petite réſerve, qu'il juge être la garde de l'Empereur lui-même. Nouvelle terreur, chacun croit impoſſible de ſe défendre, & ne voit de ſalut que dans la fuite : notre

Héros frappe & renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, pénetre juſques à la tente de l'Empereur, l'enveloppe, & fait priſonnier le Monarque avec pluſieurs Chefs, & entre autres le Duc de Pavie, que Warwick fait charger de fers.

L'Empereur eſt conduit avec tout le reſpect dû aux têtes couronnées, dans la Ville d'Arraſtonne. Le Duc de Louvain, inſtruit par les Emiſſaires de Warwick, de ſes ſuccès, abandonne la pourſuite des fuyards, & accourt pour le recevoir; & là, ſe jetant à ſes pieds, il y dépoſe ſes armes, en le conjurant de le recevoir en grace. Quelle humiliation pour l'Empereur! Quelle gloire pour le Duc de Louvain! Quel moment pour l'heureux Warwick!

L'Empereur, touché de la modeſtie du Duc de Louvain, & ramené par ſes raiſons à concevoir l'injuſtice d'une guerre qu'on lui avoit fait entreprendre ſans de juſtes fondemens, propoſe lui-même la paix, & donne au Duc ſa niece en mariage, pour ſceau de ſa réconciliation, & pour prix de la victoire.

Mais celui-ci ne peut diſſimuler qu'il ne doit ſes ſuccès qu'à la prudence & à la valeur de Warwick & du vaillant

Hérolt. Chacun s'empreſſe autour de notre jeune Chevalier & de ſon Mentor ; on le comble de louanges ; ſurtout Thierry d'Aigremoire, fils d'Albert Duc d'Aigremoire, conçoit pour Warwick l'eſtime la plus haute : ce ſentiment dans un cœur noble & ſenſible y fit bientôt naître celui de l'amitié. Nous verrons dans la ſuite ces deux jeunes Héros ſe retrouver, ſe ſervir mutuellement, & former entre eux la liaiſon la plus rare & la plus intime.

Il n'en étoit pas de même du Duc de Pavie, le remords aigriſſoit ſon cœur. Honteux d'être vaincu, & furieux ſurtout de porter les fers de Warwick, ſon ame étoit déchirée par les ſerpens de l'envie, & plongée dans le plus affreux déſeſpoir. L'Empereur exigea de lui qu'il s'excuſât près de Warwick, & le lâche eut la baſſeſſe de s'y ſoumettre, & de préférer cette honte à la mort. Guy le reçut ſans colere, & voulut même lui épargner la confeſſion de ſon crime. » Mais, dit le Romancier, Othes en lui » criant merci, tenoit un rain de Lom» bard (1), car le Lombard, ſelon les Hiſ-

(1) C'eſt-à-dire, gardoit au fond du cœur la rancune la plus forte.

» toires, eſt naturellement enclin à dé-
» ceptions, & moult ſe glorifie en tra-
» hiſon & déconvenue plus que toute
» autre Nation, & cettui Duc Othes
» n'avoit pas forligné la nature de ſon
» pays «.

Warwick & Hérolt, peu curieux des fêtes qui alloient rendre brillantes les noces du Duc de Louvain, prirent congé de lui, & ſe rendirent en Grece pour y ſecourir les Chrétiens, que le Roi de Perſe avoit aſſiégés dans la Ville de Conſtantinople.

Cette nouvelle aventure eſt à peu près ſemblable à celle qui la précede, & par cela même ne préſente qu'un foible intérêt. La ſeule circonſtance qui la rend différente, c'eſt que l'Empereur de Conſtantinople, pour mieux exciter le zele de Warwick à le défendre, lui propoſa la main de la belle Laurette ſa fille. Le Romancier ajoute que Warwick, éloigné depuis long-temps de Félize, eut le malheur d'en perdre pour quelque temps le ſouvenir, & qu'il enviſagea avec complaiſance la propoſition qui lui étoit faite d'épouſer Laurette, & de devenir par-là héritier de l'Empire de Conſtantinople. Morgadur, Sénéchal de l'Em-

pereur, & jaloux de la faveur que Warwick acquiert chaque jour, forme la réſolution de traverſer ſes projets, & de faire naître pour lui des dangers, auxquels il ne puiſſe échapper. En effet, ſous divers prétextes, il perſuade à l'Empereur de propoſer au Roi de Perſe de terminer la guerre par un combat ſingulier, & d'envoyer Warwick défier ce Prince cruel. Le motif de Morgadur étoit fondé ſur l'épreuve qu'il avoit faite plus d'une fois de la félonie du Roi de Perſe, qui ne manquoit jamais de faire égorger en ſa préſence tous les Meſſagers qu'on lui envoyoit de Conſtantinople; cette circonſtance étoit ignorée de l'Empereur.

Pour mieux aſſurer la réuſſite de ſon horrible projet, Morgadur en avertit ſourdement tous les Grecs ſur qui l'Empereur pourroit jeter les yeux pour faire ce meſſage. Prévenus du ſort qui les attendoit, tous refuſerent de s'en charger; mais Warwick même l'accepta, & Morgadur le vit partir avec joie pour ſa perte, qu'il croyoit aſſurée.

Warwick eût ignoré le danger dont il étoit menacé, ſi un ſoldat de l'armée de l'Empereur, à qui ſon courage avoit inſpiré une vénération particuliere, ne

l'en eût averti, en l'engageant à ne point ſe charger de cette dangereuſe commiſſion. Warwick, en lui marquant ſa reconnoiſſance, l'aſſura qui prendroit de telles meſures, qu'il échapperoit au piége que ſans doute on avoit voulu lui tendre.

En effet, il tient un petit conſeil avec le ſage Hérolt & quelques Chevaliers choiſis, leur preſcrit ce qu'ils ont à faire, donne ſes ordres au nom de l'Empereur, & part.

Arrivé au camp du Roi de Perſe, il s'y fait annoncer comme chargé des propoſitions de l'Empereur. Le Roi de Perſe, charmé de tenir en ſes mains un ennemi ſi redoutable, & dont la valeur avoit déjà fait échouer pluſieurs de ſes entrepriſes, lui réſerve le même ſort qu'à ceux qui l'avoient précédé; & lorſque tout eſt préparé pour immoler à ſes yeux cette importante victime, il le fait introduire. Warwick paroît, rend compte de l'objet de ſon meſſage, & provoque le Roi de Perſe lui-même en combat ſingulier. Celui-ci, irrité de tant d'audace, ne lui répond que pour lui annoncer le traitement qu'il lui réſerve. Il alloit continuer & donner l'ordre fatal aux bourreaux qu'il avoit

raſſemblés ; mais Warwick ne lui laiſſe pas le temps d'en dire davantage, il ſe jette avec impétuoſité ſur lui, & lui coupe la tête. La ſurpriſe, l'effroi rendent inactifs tous ceux qui environnoient ce Prince ſanguinaire ; Warwick ſe ſaiſit de cette tête qu'il vient d'abattre, & ſort de la tente du Roi, ſans que perſonne oſe s'y oppoſer. A quelque diſtance, & avant qu'on eût encore rien décidé contre lui, il rencontre Hérolt & ſes Chevaliers, ſe met à leur tête, frappe, renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & rentre dans Conſtantinople avec la preuve & le gage de ſa victoire.

Si quelque choſe pouvoit ſe comparer à la joie de l'Empereur, c'étoient la haine & les craintes de Morgadur. Non ſeulement cette action aſſuroit à Warwick la main de Laurette, mais elle alloit l'aſſocier à l'Empire. Comment Morgadur ſoutiendra-t-il les regards d'un Héros qu'il a voulu perdre ?

Les Perſes abattus, & conſternés de la mort de leur Roi, leverent le ſiége, & ne ſongerent qu'à aſſurer le ſalut de leur armée par la fuite la plus prompte.

Dans Conſtantinople, au contraire, tout rentra dans le calme & la tranquil-

lité ; l'Empereur fit annoncer par-tout le mariage de Laurette & de Warwick, & de toutes parts on prépara des fêtes brillantes pour en relever l'éclat.

Il y eut entre autres une chaſſe brillante, où le Romancier ſuppoſe une nouvelle aventure à Warwick.

Il raconte que notre Héros, égaré du grouppe des chaſſeurs, & enfoncé dans l'épaiſſeur d'un bois rempli de marécages, fut témoin du plus terrible combat entre un dragon furieux & un lion d'une taille énorme. Le lion ayant un déſavantage marqué, étoit prêt de ſuccomber ; Warwick le débarraſſa de ſon ennemi, en perçant celui-ci de ſa lance, & la lui plongeant dans le cœur. Le lion, ſenſible au bienfait, ne ſut mieux en marquer ſa reconnoiſſance, qu'en s'attachant à Warwick & le ſuivant par-tout.

Cet événement fut encore un motif de jalouſie pour Morgadur ; il réſolut de priver Warwick d'un animal dont l'aſſiſtance pouvoit lui être ſi utile, & dont il faiſoit ſes délices. Un jour que le lion étoit endormi dans les jardins du Palais de l'Empereur, Morgadur profite de ſon ſommeil pour lui porter un coup mortel. L'animal ſe voyant bleſſé à mort, ſe traîne

avec peine aux pieds de ſon bienfaiteur, y tombe, & le moment après expire.

Warwick affligé ignore encore d'où le coup eſt parti, mais jure de s'en venger. Dans un bal qui précédoit de quelques jours celui qui avoit été fixé pour ſon mariage, un inconnu s'approche doucement de Warwick, lui apprend que c'eſt Morgadur qui l'a privé de ſon lion, lui recommande le ſecret, & en le quittant lui ſerre vigoureuſement la main. Cette derniere expreſſion avoit été ſi forte, que Warwick en ſentit une vive douleur, & cédant au premier mouvement de la nature, il ne put s'empêcher de porter les yeux ſur ſa main : la douleur diſparoît à l'inſtant, mais ſes regards ſe fixent ſur cet anneau merveilleux, préſent de la tendre Félize. O Ciel ! s'écrie-t-il, comment ai-je pu l'oublier, & conſentir à former d'autres nœuds ? mais auſſi comment me dégager de l'hymen de Laurette ? L'action de Morgadur, auſſi cruelle que mépriſable, lui en fournit les moyens ; il le cherche par-tout, l'atteint, lui reproche ſa déteſtable félonie, & le jette à ſes pieds ſans vie. Auſſi-tôt il ſe rend près de l'Empereur, lui montre le danger qu'il y auroit pour lui de régner par la ſuſte dans un

pays où il paroît que le vœu de la Nation lui eſt contraire, lui rend ſa parole, renonce à Laurette; & dès la nuit même il quitte la Grece avec ſes compagnons, pour ſe rendre en Allemagne, malgré toutes les inſtances qu'on fait pour le retenir.

Warwick, après une longue marche, arrive dans une vaſte forêt, dont la fraîcheur lui plaît & l'invite au repos. Il charge Hérolt de conduire ſa ſuite à la Ville prochaine, en l'aſſurant qu'il ira bien-tôt le rejoindre. Seul il ſe laiſſe aller à la douceur du ſommeil. Mais à peine ſes paupieres s'étoient appeſanties, qu'il eſt réveillé par des cris aigus & plaintifs: il ſe leve, vole, & voit.... Dieux! quelle ſurpriſe! le brave Thierri d'Aigremoire expirant. Il s'empreſſe à le ſecourir; mais le Chevalier le ſupplie de donner plutôt ſes ſoins à la belle Oyſelle, fille du Duc de Metz, que des brigands viennent d'arracher de ſes mains. Il lui raconte en peu de mots qu'il avoit aimé la belle Oyſelle dès ſa plus tendre enfance, & qu'il en étoit aimé de même; qu'au moment d'être unis l'un à l'autre, Othes, Duc de Pavie, l'avoit demandée en mariage, & que le Duc de Lorraine, aveuglé par ſon

ambition, avoit trahi ſes premiers ſermens, & la promeſſe qu'il lui avoit faite de l'unir à ſa fille, pour la donner à ce Prince déloyal; qu'enfin, au déſeſpoir de ce malheur, Oyſelle avoit conſenti de le ſuivre, & qu'ils fuyoient la domination barbare, qui en les ſéparant l'un de l'autre, vouloit les rendre à jamais malheureux.

Quand l'amitié la plus tendre n'auroit pas uni Warwick à Thierri d'Aigremoire, le ſeul plaiſir de punir le Duc de Pavie, & de traverſer un mariage dont il étoit indigne, auroit ſuffi pour armer Warwick, & l'engager à le rompre.

Il donne à Thierri tous les ſoins que la circonſtance exige & que le lieu lui permet, le conjure de reſter tranquille quelques inſtans, & vole à la pourſuite des malheureux qui ont ravi à ſon ami tout ce qu'il aime.

Warwick, attiré par un nouveau bruit qui part d'aſſez loin, s'enfonce de plus en plus dans la forêt; un ſentier le conduit à l'entrée d'une caverne, d'où les plaintes ſortent & redoublent. Il y deſcend, n'y rencontre que deux de ces brigands, qui gardoient la belle Oyſelle; les autres ſans doute étoient allés rendre compte du

ſuccès de leur entrepriſe. Les voir, les attaquer, les renverſer morts à ſes pieds, c'eſt l'ouvrage d'un moment pour Warwick, qui raſſure la belle Oyſelle, la place devant lui ſur ſon deſtrier, & la conduit au lieu où il a laiſſé ſon malheureux Amant.

Mais quelle douleur, lorſqu'en arrivant, il le cherche, & ne le voit plus! Des Chevaliers du Duc de Metz, envoyés à la pourſuite d'Oyſelle & de Thierri, avoient trouvé celui-ci affoibli par ſes bleſſures, s'en étoient ſaiſis, & le conduiſoient à Metz. Combattu par le déſir extrême de ſecourir ſon ami, & la crainte d'expoſer Oyſelle à de nouveaux dangers, Warwick héſite, & ne ſait quel parti prendre. Cependant il regarde autour de lui, & découvre un endroit plus ſombre que les autres, & dont les feuillages plus épais déroboient l'enceinte à tous les regards; il y fait entrer la fille du Duc de Metz, l'engage à ne pas s'en écarter, & vole à la défenſe de ſon ami. Il marche une heure entiere ſans appercevoir ſes raviſſeurs. La crainte de ſuivre une autre route que celle qu'ils ont priſe, le ſaiſit; il eſt prêt à ſe décider pour en changer, lorſqu'au détour du bois,

il voit de loin quatre Cavaliers qui s'éloignent. Il pouſſe vers eux, les atteint, en tue deux ; les autres effrayés prennent la fuite, & Thierri pour la ſeconde fois doit ſon ſalut à Warwick. Celui-ci lui apprend qu'il a retrouvé ſon Amante, qu'il l'a dépoſée dans un lieu écarté de la forêt, & qu'ils n'ont pas un moment à perdre pour aller calmer ſes inquiétudes; Thierri, tranſporté de joie, ne ſait comment exprimer ſa reconnoiſſance ; ils partent enſemble, & vont chercher la belle Oyſelle.

Cependant Hérolt, étonné de la longue abſence de Warwick, commence à s'inquiéter ſur ſon ſort; il quitte la Ville où il étoit allé l'attendre, & vient avec deux Chevaliers à l'endroit où Warwick avoit déſiré de s'arrêter, ne l'y voit plus, s'afflige, & ſe décide à battre toute la forêt, pour le trouver. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il arrive à l'endroit où la belle Oyſelle, en proie aux plus vives inquiétudes, attend ſon Amant & ſon Libérateur. Hérolt l'interroge ſur le ſort de Warwick, lui demande ſi elle ne l'a pas rencontré. Elle ne le connoît point, & ne peut le ſatisfaire ; mais par le récit de ſes propres aventures, par l'aveu qu'elle lui

lui fait que le brave Chevalier qui l'a rencontrée eſt allé ſecourir Thierri d'Aigremoire, Hérolt juge que ſon Eleve ſeul peut faire de tels ſacrifices à l'amitié. Il engage Oyſelle à le ſuivre ; il lui offre un aſile, qu'elle accepte d'autant plus volontiers qu'elle craint à chaque inſtant de retomber dans les mains des cruels qui la pourſuivent. Hérolt n'a pas plutôt mis Oyſelle à l'abri de tout danger, qu'il ſort de la Ville une ſeconde fois, & court à la rencontre de Warwick. Il le trouve en effet dans l'endroit où peu d'inſtans auparavant étoit la belle Oyſelle ; il l'informe du lieu de ſa retraite ; & nos trois Chevaliers vont la rejoindre. Hérolt eſt enchanté de retrouver Warwick ; Thierri, pénétré de reconnoiſſance brûle du déſir de revoir celle qu'il aime ; Warwick enfin, s'applaudit d'avoir ſauvé tout à la fois la vie & la Maîtreſſe à ſon ami.

Thierri avoit beſoin de ſecours, pour rétablir les forces & le ſang qu'il avoit perdus. On lui prodigue tous les ſoins poſſibles ; mais un ſeul regard de ſon Amante eſt un baume plus ſalutaire & plus efficace encore.

Cependant le Duc de Lorraine, irrité du peu de ſuccès de ſes pourſuites, &

que ſes victimes lui ſoient échappées, forme le projet de ſe venger de l'enlévement de ſa fille ſur le pere de Thierri. A cet effet il leve une armée, & l'envoie envahir le Duché d'Aigremoire, & brûler ſa Capitale.

De ſon côté, Thierri veut conduire ſon Amante dans les Etats de ſon pere, & croit que c'eſt le ſeul aſile que l'honneur, la décence, & ſon amour lui permettent de lui offrir. Warwick, loin de les abandonner, s'engage à former leur eſcorte : en effet, ils ſe mettent en marche & arrivent à Aigremoire au moment où l'on vient d'être informé de l'invaſion rapide des Lorrains.

Oyſelle arrive ſous les auſpices de ſon Amant & de Warwick : Albert, pere de Thierri, la reçoit & la traite en Souveraine ; & tandis qu'elle jure à Thierri de n'aimer jamais que lui, nos Héros ſe préparent à la plus vigoureuſe réſiſtance.

Othes, Duc de Pavie, commandoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & perſuadé que ſon arrivée ſuffiroit pour qu'on lui rendît la place, il s'avança avec une ſécurité qu'il eût été loin d'avoir, ſi on l'avoit informé que Warwick s'étoit chargé de la défendre. Mais à peine a-t-il

fait faire halte aux troupes qu'il commande, que Warwick, placé dans un embuſcade, fond ſur elles, les diſperſe, en tue une grande partie, donne des fers à une autre, & ne laiſſe au reſte d'autre eſpoir que celui d'une fuite précipitée.

Le Duc de Pavie ne peut plus ſe réſoudre à combattre ouvertement un pareil ennemi; il a recours à la ruſe, ou plutôt à la trahiſon la plus noire. Il engage le Duc de Lorraine à tromper Albert, & à lui faire dire que, loin de déſirer la guerre, il vient uniquement pour unir ſa fille avec Thierri. Cette nouvelle étonne Albert autant qu'elle lui cauſe de plaiſir; non ſeulement il accepte les offres du Duc de Metz, mais il lui promet que Thierri, la belle Oyſelle, Warwick, Hérolt, & d'autres Chevaliers encore, ſe rendront le lendemain au camp, pour reprendre avec lui la route de Metz, & y célébrer un hymen qui le comble d'honneur & de joie.

L'exécution ſuit de près ces promeſſes, & l'on forme un cortége ſuperbe aux jeunes époux, pour les conduire en Lorraine. C'étoit le moment où le Duc de Pavie devoit déployer toute ſa haine & ſa perfidie. On avoit à peine marché une demi-journée, que ce même cortége, qui ſem-

bloit n'être que l'appareil de la grandeur & de la gloire pour Oyſelle & Thierri, les entoure, & les charge de fers. Thierri ſans crainte étoit ſans défenſe. Hérolt, attiré près du Duc de Lorraine, ſous le prétexte d'une vénération peu commune, étoit loin des jeunes amans; Warwick ſeul étoit armé, auſſi échappa-t il au ſort que le perfide Othes lui réſervoit. Mais ſa valeur ne put garantir que lui ſeul, & en ſe dérobant aux coups qui le menacent, il a la douleur cruelle de laiſſer ſon ami dans les larmes & dans le déſeſpoir. Sa haine pour le Duc de Pavie augmente & s'accroît à chaque inſtant, il brûle de tirer vengeance de tous ſes crimes; un pareil déſir dans le cœur de Warwick ne pouvoit pas demeurer ſans effet.

Le malheureux Thierri fut jeté dans un affreux cachot, d'où il ne pouvoit eſpérer de ſortir que pour aller à la mort. Othes triomphoit, & la belle Oyſelle verſoit des larmes auſſi ameres qu'impuiſſantes. Menacée, perſécutée, il fallut enfin qu'elle promît de recevoir pour époux le Duc de Pavie; tout ce qu'elle put faire dans une poſition ſi cruelle, ce fut d'obtenir que l'on différât de quelque temps du moins le ſupplice qu'on réſervoit à l'infortuné d'Aigremoire.

Ce délai fut heureux pour Warwick, qui préparoit ſa vengeance. Il avoit reçu Chevalier le jeune Amys, Seigneur de la Montagne, dont le Fief étoit ſitué à peu de diſtance de Metz : il comptoit ſur ſa reconnoiſſance & ſon zele. Il arrive chez lui, l'inſtruit de ſa réſolution, & forme le plan de tout ce qui lui reſte à faire.

Warwick, déguiſé en *Varlet*, le viſage impreigné d'une pommade qui lui change tous les traits, certain de n'être point connu, ſe rend à Metz, y préſente au Duc de Pavie un ſuperbe deſtrier, en le ſuppliant d'en recevoir l'hommage, & de le prendre à ſon ſervice. En peu de temps il acquiert tant de pouvoir ſur l'eſprit du Duc Lombard, il gagne à tel point ſa confiance, que ce Seigneur lui donne, non ſeulement le ſoin du deſtrier qu'il lui a préſenté, mais la garde de la priſon dans laquelle Thierri gémiſſoit, environné des ombres de la mort.

Warwick n'eſt pas plutôt revêtu de cet emploi important, qu'il ſe fait connoître à Thierri, facilite ſon évaſion, & exige qu'il aille l'attendre chez Amys, où bientôt il lui donnera de ſes nouvelles.

C'étoit deux jours après qu'on devoit célébrer l'hymen d'Oyſelle avec le Duc de

Pavie ; une ſuperbe cavalcade ſe préparoit à conduire au Temple les nouveaux époux, l'un triomphant de la réuſſite de ſes crimes, l'autre mourante, inondée de pleurs, & ne ſongeant qu'aux tourmens affreux que l'on réſerve au malheureux Thierri, qu'elle croit encore dans les fers.

Warwick, muni des mêmes armes qui l'ont rendu tant de fois invincible, ſous le prétexte de s'unir au brillant cortége du Duc de Pavie, monté ſur le deſtrier dont le préſent a mérité ſa confiance, perce la foule, arrive juſqu'au Duc, écarte les Gardes, & s'écrie :

» Duc de Pavie, je vous défends de paſ-
» ſer plus oultre. Qu'il vous ſouvienne
» des trahiſons que vous fîtes à Guy de
» Warwick & à ſes compagnons. Or, ſa-
» chiez que je ſuis cettuy Guy, que c'eſt à
» moi qu'avez donné la garde de Thierri
» d'Aigremoire, qu'il ne vous redoute
» plus maintenant, & que je vais vous
» rendre le guerdon de vos félonies, & en
» prendre juſte vengeance ; car bien en eſt
» temps : lors tire ſon glaive, dont il le
» fiert ſur la tête qu'il avoit nue, & le
» pourfend juſqu'aux épaules, & le Duc
» chet à terre tout mort «.

Cet événement, auſſi extraordinaire

qu'imprévu, glace tout le monde d'effroi ; le nom ſeul de Warwick en impoſe à quiconque voudroit entreprendre une injuſte défenſe ; & lui, ſans s'arrêter, s'empare de la belle Oyſelle, la met ſur le col de ſon cheval, & l'emporte avec la rapidité d'un éclair.

Le jeune Bezard, neveu du Duc de Pavie, raſſemble quelques amis, & vole à ſa pourſuite ; mais c'eſt vainement qu'il eſpere l'atteindre, Oyſelle & Warwick ſont déjà près des murs du Château de la Montagne ; ils y arrivent & ſont reçus avec des acclamations de joie qui n'empêchent point Amys de veiller à leur ſûreté.

Un Chevalier de la ſuite de Warwick ſe rend ſecrétement près d'Hérolt, leve avec lui quelques troupes, & les joignant à celles qu'Amys a miſes ſur pied, on ſe diſpoſe à ravager la Lorraine. Le Duc de Metz, effrayé de ces préparatifs, députe vers Hérolt, le conjure au nom de l'attachement dont il lui a donné tant de marques, d'employer ſa médiation pour détourner l'orage qui le menace.

Le ſeul point de cette négociation étoit d'obtenir du Duc de Metz, qu'il reconnût la félonie du Duc de Pavie, & qu'il conſentît à l'union d'Oyſelle & de

Thierri. Hérolt n'eut pas de peine à faire accepter ces conditions, & Warwick jouit du plaiſir de réunir deux amans qu'il avoit arrachés à tant de dangers. Il reçut de leur part tous les remercîmens que pouvoit exprimer la reconnoiſſance, & le Duc de Metz lui-même ne put ſe refuſer de le regarder comme l'un des plus grands Héros & des plus valeureux Chevaliers de ſon ſiecle.

Les ſept années de travaux & de gloire que Félize avoit preſcrites à Warwick, étant expirées, il ne ſongea plus qu'à ſe rendre en Angleterre, impatient d'y cueillir le laurier qui plaiſoit le plus à ſon cœur, c'étoit la main de la belle Félize. Il part accompagné du bon Hérolt, & de quelques Chevaliers ſeulement, congédie ſon armée, & ſe préſente à la Cour d'Athelſtan. Il la trouve déſolée par les ravages épouvantables d'un monſtre qu'on avoit déjà pluſieurs fois combattu ſans ſuccès, & qui ne ceſſoit de dévorer une quantité prodigieuſe de citoyens. Il étoit réſervé à Warwick de terminer ſes exploits, par rendre la paix & le calme à ſa patrie. Le monſtre tombe ſous ſes coups, & ce n'eſt que chargé de ſes dépouilles qu'il ſe préſente à ſon Roi. Comblé d'honneurs & & de préſens, il ſe rend au Comté de

Warwick, accompagné du fidele Hérolt. La joie du Comte Roalt ne pouvoit être égalée que par celle de Félize, qui ſe reprochoit déjà depuis long-temps d'avoir mis un terme trop long au retour de ſon Amant. Mais ces momens pleins de charmes furent mêlés de larmes. Séquart avoit payé depuis peu le tribut à la nature, & Warwick lui donna tous les regrets qu'éprouve en ces occaſions l'ame d'un fils reſpectueux & tendre.

Cependant Roalt s'empreſſe de faire diverſion à ſes pleurs, & lui annonce qu'il lui deſtine depuis long-temps la main de Félize, avec le don de tous ſes Domaines. Leur hymen fut célébré avec la plus grande magnificence; & nos Amans heureux, & ſe croyant pour jamais réunis, ſe livrent tout entiers aux plaiſirs que l'hymen & l'amour leur préparent & leur aſſurent.

Warwick, pour marquer à Hérolt ſon amitié plus encore que ſa reconnoiſſance, lui donna le Comté de Varlingfort, où ce preux & loyal Chevalier fut goûter les douceurs d'une vie moins tumulteuſe.

Les approches du ſaint temps de Carême mirent fin aux divertiſſemens qui ſuivirent les noces de Guy de Warwick & de ſa chere Félize. Dans ces ſiecles

d'ignorance, où la valeur ne connoiſſoit point de bornes, la dévotion étoit portée juſqu'à l'excès. Plus Guy avoit montré de témérité dans les combats, plus dans ces jours de pénitence, qui ſuccedent au Carnaval, il fit paroître de regrets d'avoir combattu pour ſa propre gloire, & non pour les intérêts de ſa ſainte Religion. Il déteſta ſes triomphes, & ſon ame exaltée, & pendant le ſommeil livrée à des ſonges pénibles, lui fit concevoir le projet le plus étrange. Après une profonde méditation, s'étant aſſoupi, il crut voir le Ciel s'ouvrir, & un Ange, armé de verges, deſcendre juſqu'à lui ſur un nuage de feu, & lui reprocher, d'une voix menaçante, d'avoir verſé pendant ſept années le ſang des Chrétiens, pour obtenir la main de Félize : » Tu ne peux, lui dit l'Ange, » réparer ces crimes & mériter grace de» vant le Seigneur, qu'en paſſant ſept » autres années en pélerinages, en actes » de pénitence, & à faire la guerre aux » Infideles «. Guy ſe réveille, mais ſon eſprit frappé de cette viſion, la retrace encore à ſes yeux : il croit entendre une ſeconde fois les terribles paroles de l'Ange. Il ſe jette à genoux, & prie Dieu avec ferveur de lui manifeſter de nouveau ſa vo-

lonté. Accablé de fatigue, il ſe rendort ; le même Ange lui apparoît, & lui dit : » Pars, prie, jeûne & combats, ton ſalut » eſt à ce prix «.

On ſait combien dans le ſommeil l'ame peut être affectée de ce qu'elle craint ou déſire. Warwick prit ce ſonge pour un arrêt du Ciel, & fit vœu d'obéir. Il annonça cette réſolution à ſa chere Félize. Vainement cette tendre épouſe employa les prieres, les careſſes, les larmes pour le détourner de ce funeſte deſſein : vainement elle le conjura, par le gage de leur amour qu'elle portoit dans ſon ſein, de ne la point abandonner, tous ſes efforts furent inutiles ; l'amant paſſionné avoit fait place à l'époux enthouſiaſte. Leurs adieux néanmoins furent touchans ; peut-être même Guy trouva-t-il le moyen de convaincre Félize de la néceſſité de ce voyage de pénitence, pour le ſalut de l'un & de l'autre. Félize promit même à ſon époux le ſecret, qu'il lui demanda pour tout le monde, ſur les motifs de ſon abſence, & ſur le but de ſon voyage qui devoit commencer par la viſite des Lieux Saints. Il partit ſecrétement pendant une nuit, déguiſé en Pélerin, & cacha ſi bien ſa marche, que le bon Hérolt, informé de

cette nouvelle le lendemain matin, ne put le rejoindre, quelque activité qu'il mît dans ſes recherches. Après avoir couru infructueuſement pendant une année, il revint auprès de Félize, qui, durant ce temps, avoit mis au monde un beau garçon, qui fut nommé Raimbron. Hérolt ſe chargea du ſoin de ſon éducation, & l'emmena avec lui à Varlingfort. Cet enfant ayant atteint l'âge de cinq ans, fut enlevé par des Marchands Ruſſes, conduit en Afrique, & vendu au Roi Argus. Le Romancier, par cet incident, ſongeoit ſans doute à ſe ménager la matiere d'un nouveau Roman, mais nous n'avons pas connoiſſance qu'il l'ait miſe au jour. Il nous dit ſeulement qu'Hérolt, après avoir cherché ſon Eleve dans divers Royaumes, retourna encore auprès de Félize, & s'occupa à modérer ſa douleur : mais quelles conſolations offrir à un cœur qui avoit à regretter en même temps la perte d'un pere, d'un époux & d'un fils ! Tel étoit le ſort de la malheureuſe Comteſſe de Warwick; elle ignoroit dans quels climats Guy & Raimbron vivoient; & ſon pere, le Comte Roalt, venoit de payer le tribut à la nature. Accablée ſous le poids de tant d'infortunes, elle mit tout ſon eſpoir

en Dieu & ſes Saints, & elle ne s'occupa plus que de pratiques de dévotion. Son Château devint la retraite des pauvres, & particuliérement des Pélerins, qui y furent tous accueillis avec bonté, en mémoire du vœu de Guy.

Cependant le Comte de Warwick, en quittant Félize, avoit ſuivi des chemins peu fréquentés, & ayant gagné un petit port de mer, s'étoit embarqué pour la Paleſtine. Il viſita les Saints Lieux avec une ferveur touchante, & qui ſervit d'exemple aux nombreuſes troupes de Pélerins qu'il rencontra dans ſes courſes. Souvent il eut occaſion d'exercer ſon courage pour la défenſe des Chrétiens; alors il reprenoit ſes armes, & combattoit avec les mêmes avantages qu'il avoit obtenus lorſqu'il n'avoit été queſtion que de mériter la Dame de ſes penſées. Nous paſſerons ſous ſilence beaucoup de ſes proueſſes, pour nous arrêter à quelques-unes dont la ſingularité mérite attention.

Trianor, Roi d'Alexandrie, avoit fait priſonniers, par trahiſon, Jonas, Duc de Duras, & ſept de ſes fils. Ce Trianor, Vaſſal du Soudan de Perſe, accuſé de félonie, ne pouvoit ſe juſtifier envers ſon Seigneur, qu'en combattant un fier &

redoutable Géant, nommé Armorant; mais il ne ſe ſentoit, ni la force, ni le courage de ſe meſurer contre un tel adverſaire. Le Roi d'Alexandrie fit part de ſon embarras au Duc de Duras, ſon priſonnier, & lui promit ſa liberté & celle de ſes fils, s'il pouvoit lui découvrir un Champion qui voulût prendre ſa place & combattre le Géant. Le Duc, relâché ſur ſa parole, partit pour cette recherche, & eut le bonheur de rencontrer Guy de Warwick. Il s'accoſta de ce bon Pélerin, & ne craignit point de lui expoſer quel étoit l'objet de ſon voyage. Guy, enchanté de cette occaſion de ſignaler ſon courage contre un Géant Mécréant, s'offrit au Duc pour combattre Armorant. Il fut accepté avec joie, & conduit auſſi-tôt devant Trianor, qui ne tarda pas à le préſenter au Soudan de Perſe.

La lice fut préparée pour le lendemain: Guy, revêtu de bonnes armes, s'y préſenta avec cette noble audace, preſque toujours garante du ſuccès; il défia le Géant, le combattit, &, malgré ſa force & ſon adreſſe, le renverſa ſur l'arene, privé d'un bras & d'une jambe; & pour terminer ce pieux exploit, il lui coupa la tête, & la remit entre les mains de Trianor.

Celui-ci dépoſa au pied du Soudan cette preuve de ſon innocence, & fut pleinement juſtifié dans l'eſprit de ſon Souverain. Le Roi d'Alexandrie, en reconnoiſſance, accorda la liberté au Duc de Duras & à ſes fils, & les rétablit dans leur Souveraineté : il voulut combler Guy de préſens; mais le dévot Pélerin, content d'avoir rempli les devoirs d'un preux Chevalier, ſe retira ſecrétement, & s'embarqua pour Conſtantinople. On ne doit pas trouver étrange ſi, s'étant préſenté devant l'Empereur Grec & ſa fille Laurette, il n'en fut point reconnu. Ses jeûnes, ſes auſtérités & l'habit de Pélerin dont il étoit affublé, l'avoient rendu méconnoiſſable à tous les yeux. Après avoir paſſé quelque temps dans cette Cour, il ſe rendit en Allemagne, où des exploits brillans lui étoient encore réſervés.

On doit ſe ſouvenir de ce bon Chevalier Thierri d'Aigremoire, époux d'Oyſelle, qui, depuis la mort du pere de cette Princeſſe, étoit devenu Duc de Lorraine. Ces deux époux vivoient heureux, & rien n'auroit altéré leur félicité, ſi l'Empereur d'Allemagne, qui conſidéroit Thierri, n'avoit pas eu pour Sénéchal, Bezard, neveu d'Othes de Pavie, dont il a été

précédemment parlé. Ce Bezard n'avoit pas oublié que ſon oncle avoit péri par la main de Guy de Warwick, lorſque ce redoutable Chevalier s'étoit employé pour rendre la liberté à Thierri. Orgueilleux de la faveur dont il jouiſſoit auprès de l'Empereur, il crut pouvoir tenter de venger ſur le Duc de Lorraine la mort du Duc de Pavie. Il ſe rend au Palais un jour que l'Empereur donnoit une audience publique, &, le viſage couvert de larmes feintes, il oſe accuſer Thierri d'avoir, conjointement avec Guy de Warwick, tué par trahiſon le Duc de Pavie, & demande vengeance de cet horrible aſſaſſinat. Thierri étoit préſent à cette accuſation; il en eſt indigné, jette ſon gand aux pieds du Sénéchal, & conjure avec inſtance l'Empereur de lui permettre de confondre ſon ennemi par un combat, dont l'iſſue prouvera ſon innocence & celle de ſon ami. Le Sénéchal feignit d'accepter le défi; mais l'Empereur, d'après l'avis de ce fourbe, ordonna que ce combat n'auroit lieu, que lorſque Thierri ſe préſenteroit dans la lice avec le Comte de Warwick.

Il fallut bien que le Duc de Lorraine ſe ſoumît à cet arrêt. Il ſe rend en Angleterre, & apprend que ſon ami a diſparu,

paru, & qu'on ignore de quel côté il a tourné ſes pas. Il le cherche dans diverſes contrées, & par-tout où il ſuppoſe qu'il a cru acquérir de la gloire : mais ſes recherches ſont inutiles ; le nom de Warwick n'a point été prononcé dans les tournois qui s'y ſont donnés ; nul Chevalier n'a mis à fin des entrepriſes dignes de la valeur de ce Héros. Ayant perdu tout eſpoir de retrouver Guy, il ſe déguiſe, & riſque de rentrer en Allemagne. En y arrivant, on l'inſtruit que l'Empereur vient de prononcer ſa condamnation, & d'adjuger le Duché de Lorraine à ſon Sénéchal Bezard, qui déjà eſt devenu le tyran de ſes nouveaux ſujets, & que ſa chere Oyſeſle, pour ſe ſouſtraire aux violences de ce lâche uſurpateur, s'eſt cachée dans une Abbaye.

Thierri, informé de ces triſtes nouvelles, erroit à l'aventure autour de la Ville de Spire. Accablé de douleurs, il cherchoit un aſile, lorſqu'heureuſement un Hermite s'offrit à ſes yeux, & guida ſes pas dans une caverne qui lui ſervoit de retraite. C'étoit Guy ; d'abord ces deux amis ne ſe reconnurent pas ; mais dans la converſation, Thierri ayant prononcé le nom de ſon ami, Warwick fit un cri, & ſe précipita dans ſes bras. Ils reſterent long-

temps dans cette attitude, sans pouvoir proférer une seule parole. Quiconque a l'ame faite pour l'amitié, se peindra cette scene touchante, mieux qu'il ne nous seroit possible de l'exprimer. Warwick & Thierri se rendirent compte de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Ils concertent ensemble les moyens de se venger de la trahison de Bezard ; mais Warwick ne veut pas absolument que son ami partage la gloire de punir cet imposteur. Ils se rendent tous deux en habit de Pélerin à Spire, où l'Empereur tenoit alors sa Cour. Guy se présente seul à ce Souverain, sous prétexte de le saluer de la part de celui de Constantinople ; &, requis par le Monarque Allemand, de lui apprendre ce que l'Empereur Grec pense de lui, il répond à peu près dans ces termes : » Par » la sainte Croix, il en dit moult de » mal, car lui a été rapporté qu'avez » délaissé honneur & prud'homie, quand » par le conseil de vostre Sénéchal, avez » déshérité un si noble Chevalier, comme » est le Comte Thierri d'Aigremoire, & » à vos plus Hauts Barons, avez tollu le » leur par l'astuce de vostre Sénéchal, » dont vous avez acquis grant blasme, » & dist-on à présent que vous ne croyez

» que en conſeils de loſengiers & flat-
» teurs «.

Bezard étoit préſent à ce hardi propos : il s'emporta étrangement contre le Pélerin, malgré le reſpect dû à ſon maître ; mais celui-ci lui propoſa fiérement le combat, non ſeulement pour ſoutenir ce qu'il venoit d'avancer, mais même pour la juſtification de Warwick & de Thierri. L'Empereur, honteux du reproche qui lui avoit été fait ne le refuſa pas, & reçut les gages des deux adverſaires, qui eurent ordre de ſe tenir prêts pour le lendemain.

La poſition de Bezard étoit cruelle : il avoit à ſoutenir une affreuſe calomnie, & les remords de ſa conſcience lui ôtoient la moitié de ſon courage : on ne lui offroit pour adverſaire qu'un vil Pélerin, un inconnu qui refuſoit de dire ſon nom, & ſon orgueil étoit humilié. Il falloit cependant obéir. Pour Guy, en marchant au combat, il paroiſſoit voler à la victoire. L'Empereur lui avoit fait donner de bonnes armes, un cheval vigoureux, & il ſe préſenta à la barriere avec une noble fierté, qui charma tous les aſſiſtans, & leur fit déſirer qu'il fût vainqueur.

Le combat s'engagea avec une égale fureur de la part des deux champions, &

l'on jugea alors qu'il ne pouvoit être terminé que par la mort de l'un ou de l'autre. Bezard déployoit plus de force, & Guy plus d'adreſſe ; mais aucun n'avoit encore d'avantage ſur ſon ennemi, & l'on touchoit à la fin du jour. L'Empereur ordonna à ſes Hérauts de ſéparer les combattans, & décida que le lendemain matin leur querelle s'acheveroit de vuider en ſa préſence. Il les fit conduire ſéparément dans une tour qui donnoit ſur la riviere, & voulut qu'une garde ſûre lui répondît qu'ils ne contreviendroient point à ſes ordres.

Guy, en entrant dans cette eſpece de priſon, y porta une ame tranquille ; tant il étoit certain de ſon triomphe ! il ſoupa avec appétit, plaiſanta avec ſes Gardes ſur les événemens de la journée, ſe coucha dans le lit qui lui avoit été préparé, & s'y endormit auſſi-tôt.

Bezard ne jouit pas dans la ſienne d'un pareil repos : l'adverſaire qu'il avoit à combattre ne lui ſembloit plus mépriſable, & le ſuccès du combat du lendemain lui paroiſſoit au moins douteux. Il fit appeler quatre de ſes neveux, jeunes, forts, & peu ſuſceptibles de cette nobleſſe de penſer, ſi recommandable dans tous les

temps, & ſur-tout pendant ceux de la Chevalerie, & il leur communiqua ſes inquiétudes. Ces Damoiſels entendirent ſans doute à demi-mot ce qu'il n'oſoit leur déclarer ouvertement, & ils le quitterent, en l'aſſurant qu'ils trouveroient les moyens d'écarter de lui tous les dangers. En effet, ils firent briller l'or aux yeux des Gardes poſtés à la chambre de Warwick, & ayant obtenu la liberté de s'y introduire, ils le trouverent endormi, le lierent étroitement dans ſes couvertures, & après l'avoir approché des creneaux de la tour, ils le lancerent tout couché dans la riviere. Après cet horrible exploit, ils ſe rendirent auprès de leur oncle, & lui annoncerent que Guy n'étoit plus pour lui à redouter.

Bezard n'eut point de honte de ſe revêtir le lendemain de ſes armes, & de ſe préſenter dans la lice, en demandant effrontément pourquoi ſon adverſaire ne s'y trouvoit pas. L'Empereur envoya auſſitôt quelques Gardes à la tour, & on lui rapporta que le Pélerin avoit diſparu, & que ce qui ſembloit fort extraordinaire, c'eſt qu'il ne reſtoit dans la chambre aucune piece du lit où il avoit couché. L'aventure parut ſinguliere, & perſonne n'oſa

contredire le Sénéchal, qui ne ceſſoit de crier que le Pélerin avoit craint ſa valeur & s'étoit enfui ; qu'il prioit qu'on le cherchât, & qu'il promettoit de l'attendre ſans quitter la barriere juſqu'au coucher du ſoleil.

Tandis que tout ceci ſe paſſoit, Warwick, profondément endormi dans ſon lit, ſurnageoit, & par la protection Divine, ſuivit le fil de l'eau pendant le cours de pluſieurs lieues ; le matin il fut trouvé par quelques Pêcheurs, & recueilli dans leur barque. Etonné à ſon réveil de ſe voir au milieu de ces inconnus, & ayant ſu d'eux comment ils l'avoient tiré de la riviere, il comprit la trahiſon qui lui avoit été faite, & le danger qu'il avoit couru. Il remercia Dieu bien ſincérement de l'avoir ſauvé, & pria ſes libérateurs de le conduire à Spire dans l'état où il étoit. Il ne ſe trouvoit heureuſement pas fort éloigné de la Ville, & les Pêcheurs y arriverent dans le temps même où Bezard déployoit toutes ſes forfanteries, & crioit à haute voix : » Mais où eſt-il donc » ce brave Pélerin ? Que ne vient-il ter- » miner le combat d'hier ? Le voici, lui » répondit Warwick, qui entroit dans la » place, lié dans ſon lit, comme il avoit été

» trouvé, & porté ſur un brancard par » les Pêcheurs : le voici, traître, il ne » tardera pas à te punir de ton crime «. Quel fut l'étonnement des aſſiſtans, & ſur-tout celui de l'Empereur, à ce ſpectacle ! il conçut toute l'horreur du procédé de Bezard. On délia par ſes ordres le Pélerin, on lui rendit ſes armes, ſon cheval, & le combat recommença, mais avec un ſuccès bien différent que celui de la veille. Dès la premiere paſſe, le Sénéchal reçut un coup de lance au défaut de ſa cuiraſſe, qui l'étendit mort ſur le ſable. Le Ciel devoit cette victoire à notre dévot & loyal Chevalier ; elle combla de joie toute la Cour, & Warwick ſaiſit cet inſtant pour ſe faire connoître. L'Empereur lui fit l'accueil le plus honorable, lui témoignant le regret qu'il reſſentoit de s'être laiſſé abuſer par les fauſſes inſinuations du traître Bezard, dont la mémoire fut proſcrite. Il redemanda avec empreſſement le Duc Thierri, qui étoit encore confondu dans la foule, & déguiſé ; il s'avança & ſe proſterna aux pieds de ſon Souverain. Il fut rétabli dans ſon Duché, dans tous les honneurs dus à ſa naiſſance, &, par forme de réparation, l'Empereur lui conféra la dignité

de Grand Sénéchal de l'Empire. Les deux amis, après avoir fait leurs remercîmens à cet équitable Monarque, prirent le chemin de la Lorraine, où les ſujets de Thierri témoignerent à leur Maître, par des fêtes, la joie qu'ils avoient de le revoir. La charmante Oyſelle réunie à ſon époux, auroit bien déſiré que Warwick fût reſté long-temps avec eux; mais notre Pélerin vouloit accomplir ſon vœu dans toute ſon étendue, & ſe ſépara de ſes amis, non ſans peine, en leur jurant une amitié qui n'auroit de terme que celui de ſa vie.

Warwick s'étant embarqué pour l'Angleterre, en y arrivant, trouva tous les ports garnis de troupes, & le Royaume entier rempli de gens de guerre, qui s'empreſſoient à ſe rendre aux camps qui leur étoient aſſignés. Il apprit qu'Analaf, Roi de Danemarck, & pluſieurs autres Princes infideles, venoient de déclarer la guerre à l'Angleterre, & qu'à tout moment on étoit menacé d'une deſcente. Warwick, quoiqu'affligé des maux qui alloient tomber ſur ſa Patrie, bénit le Ciel de l'occaſion qu'il lui procuroit de la défendre. Il ſe rendit, toujours en habit de Pélerin, à l'armée Angloiſe, &

demanda des armes, qui furent accordées plus à l'empreſſement qu'il témoigna pour les obtenir, qu'à l'eſpoir que l'on eut qu'il s'en ſerviroit utilement. Ce fut alors qu'il apprit la mort du Comte Roalt, la perte de ſon fils Raimbron, & le triſte état où étoit réduite la Comteſſe ſa femme. Les Danois avoient effectué leur deſcente, & s'étoient approchés de Londres ſans beaucoup d'obſtacles. Analaf avoit parmi ſes guerriers un Géant Africain, nommé Collebrant, qui étoit d'une force extraordinaire. Ne ſe perſuadant pas qu'aucun Anglois pût lui être comparé, il envoya propoſer au Roi d'Angleterre de décider leur querelle par un combat ſingulier entre ce Géant & le Chevalier qu'il choiſiroit. Ce meſſage porté à Londres par un Héraut Danois, jeta la terreur parmi les Hauts-Barons Anglois. Quoiqu'auſſi courageux que les guerriers des autres nations, ils ne crurent pas prudent de remettre le ſalut du Royaume au haſard d'un pareil combat. Le Roi d'Angleterre étoit de cet avis, & l'on alloit renvoyer le Héraut, avec ordre de dire à ſon Maître que les Anglois refuſoient le défi propoſé, mais qu'ils ſe tiendroient prêts à livrer dans trois jours une bataille générale,

Warwick étoit préſent à cette déciſion ; il oſa, en ſon propre nom, déclarer au Héraut, que, dès le lendemain, il prétendoit combattre ſeul contre le Géant, qu'il le défioit, & jeta ſon chapelet pour gage de bataille. Les Anglois furent fort étonnés de ce défi. Le Héraut ne fit que rire, & porta le gage à Collebrant, qui en rit beaucoup auſſi, & cependant ſe trouva, à l'heure marquée, au rendez-vous donné entre la ville & le camp. Warwick s'étant armé, ſe préſenta avec aſſurance, & ne fut point étonné ni intimidé de la taille énorme de ſon ennemi. Tel David parut devant Goliath. Le Géant porta des coups terribles à notre Héros ; mais celui-ci les para avec adreſſe, parvint à ſaiſir l'inſtant où il avoit le bras levé, &, d'un revers de ſon ſabre, lui ſépara la tête du corps. Il fut auſſi-tôt la dépoſer aux pieds du Roi d'Angleterre.

Les Danois, voyant le Géant abattu, furent ſaiſis de terreur, prirent la fuite, gagnerent leurs vaiſſeaux, & s'embarquerent dans un tel déſordre, que la moitié de leur armée fut maſſacrée ou périt dans les eaux.

Après cette victoire, qui délivra l'Angleterre de ſes plus puiſſans ennemis, Warwick

reprit ſes habits de Pélerin, & après avoir déclaré qui il étoit au Roi Athelſtan, & l'avoir conjuré de lui garder le ſecret, parce que la pénitence qu'il s'étoit impoſée devoit encore durer pendant un an, il prit congé de lui, & ſe rendit dans la Ville de Warwick, Capitale de ſon Comté, en renforçant ſon déguiſement, & prenant de nouvelles précautions pour n'être pas reconnu. Nous avons dit que depuis ſon départ, Félize avoit ordonné que tous les Pélerins qui arriveroient dans la Ville ſeroient conduits au Château, & qu'on les lui préſenteroit. Warwick s'y rendit comme les autres : mais il étoit ſi fort changé, que ſa vertueuſe épouſe ne put le reconnoître. Comme le temps de ſa pénitence devoit durer encore neuf mois, il la quitta, non ſans regret, & ſe retira dans un petit Hermitage, aſſez proche d'une des portes de la Ville : il y paſſa les neuf mois, ne ſe nourriſſant que de racines, & édifiant par ſa grande piété, l'Hermite dont il s'étoit rendu le compagnon. Les neuf mois étoient prêts d'expirer ; lorſque le Comte tomba dangereuſement malade, & Dieu lui révéla qu'il touchoit au terme de ſa carriere mortelle. Sentant ſa fin approcher, &

ne pouvant ſe refuſer à la douce ſatisfaction d'embraſſer ſa femme avant d'expirer, il la fit prier par l'Hermite de ſe rendre dans leur retraite, & pour l'y engager, il lui fit préſenter l'anneau qu'il avoit reçu d'elle lorſqu'il quitta l'Angleterre n'étant pas encore ſon époux. A la vue de cet anneau merveilleux, qu'on ſe rappelera qui devoit ſe briſer à la premiere infidélité que Warwick feroit à ſa Dame, Félize s'écria : » Bon Dieu, c'eſt » la Bague de Monſeigneur, de mon » doux ami, & il m'a toujours été fidele! » où eſt-il ? que je vole dans ſes bras «. Cette joie ſi tendre fut bientôt changée en une triſteſſe mortelle, lorſque le bon Hermite lui apprit que Warwick touchoit à ſa derniere heure. Elle court à l'Hermitage ; & n'arrive que pour recueillir les derniers ſoupirs de ſon époux. Il ſe ranime en la voyant, étend les bras, l'embraſſe, & expire. La malheureuſe Félize ſe précipite ſur ſon corps, & ce n'eſt qu'avec peine qu'on l'en retire : mais elle ne devoit pas être long-temps ſéparée de cette moitié d'elle-même ; cinquante jours après, Dieu l'appela auſſi à lui. Le même tombeau les réunit : ce lugubre édifice a fait pendant pluſieurs ſiecles un des

ornemens de la Ville de Warwick, où ces illuſtres époux avoient donné l'exemple de la plus étonnante piété.

La liſte des Romans du ſeizieme ſiecle nous offre après celui-ci quelques Romans du même genre, parmi leſquels il y en a un dont il n'a point été rendu compte dans la Bibliotheque des Romans, mais dont nous renvoyons l'extrait à la Section prochaine, pour varier le genre de ceux que nous voulons préſenter à nos Lecteurs. Nous pourrions enſuite parler du Roman du *Preſte Jehan*, indiqué par Debure, dans ſa Bibliographie inſtructive, N°. 3855, comme ayant été imprimée en 1507, *in*-4°. gothique; mais je n'ai jamais pu me procurer ni la poſſeſſion, ni même la communication de ce Roman, & je n'ai point d'autre certitude de ſon exiſtence que l'article du Bibliographe que je viens de citer.

LE ROMAN de Cléríadus & de la belle Méliadice.

On en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume de Janvier 1777.

HISTOIRE de Huon de Bordeaux. (petit *in-folio*, ſans date & gothique.)

L'extrait de ce Roman, qui eſt inſéré dans la Bibliotheque des Romans, ſecond Volume d'Avril 1778, eſt dû à la plume toujours agréable de M. le Comte de Treſſan.

L'HISTOIRE, ou le ROMAN du Saint Greaal, qui eſt le fondement & le premier Livre de la Table Ronde. (Paris, Gallyot Dupré, 1516, deux Tomes, & un Volume *in-folio*, gothique.)

L'extrait s'en trouve dans l'Ouvrage cité, Volume d'Août 1775.

Les Faits & Proueſſes du noble & vaillant Chevalier Jourdain de Blaves, fils de Girard de Blaves, lequel conquêta pluſieurs Royaumes barbares; les peines qu'il eut à obtenir l'amour de la belle Driabelle, fille au fort Roi Richard de Gardes. (Paris, *in*-4°, ſans date.)

Nous renvoyons pour ce Roman à l'extrait qui s'en trouve dans la Biblio-

theque des Romans, Décembre 1778.

ISAIE-LE-TRISTE. (Petit *in-folio* très-rare.)

Tout ce qu'on peut tirer de ce Roman ſe trouve dans un extrait contenu dans la Bibliotheque des Romans du Volume de Mai 1776.

PROUESSES & vaillances du redouté Mabrian; avec l'Hiſtoire de Maugis d'Aigremont, & des quatre fils du Duc Aymont de Dordogne. (Paris, *in*-4°. 1525.

Il y a des éditions ſans date & plus anciennes de ces Romans réunis & très-connus; on en trouvera l'extrait dans le premier Volume de Juillet 1778, de la Bibliotheque des Romans.

CHRONIQUES des proueſſes & des hauts faits de Charlemagne, (ſoi-diſant) écrites par l'Archevêque Turpin. (Paris 1505, *in*-4°. gothique, & imprimées pluſieurs fois de ſuite.)

Voyez pour l'extrait de cet Ouvrage

le premier Volume de Juillet 1777, de la même Bibliotheque.

ROMAN de la Conquête de Grece par Philippe Madien, autrement dit le Chevalier à l'épervier blanc.

Ce Roman, composé au milieu du quinzieme siecle par Perrinet Dupin, n'a été imprimé que dans le seizieme. Les faits en sont intéressans & singuliers, & on en trouvera un extrait dans la seconde Partie de l'Ouvrage *de la Lecture des Livres François*, formant la lettre E des *Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque.*

J'ai parlé des Romans historiques sans date, & qui sont au plus tard de la premiere année du seizieme siecle. Voyons à présent quels sont ceux qui ont paru pendant les vingt-cinq premieres de ce siecle.

LE ROMAN des trois Maries.

Il a été imprimé à peu près vers 1501: il en est question dans la premiere Partie de cet Ouvrage, formant le Volume E des *Mélanges*, &c. d'après un manuscrit de

de ce Roman, originairement composé en vers par un Carme de la Place Maubert, appelé Jean Venette. Je n'ajouterai rien au peu que j'en ai dit alors, par les raisons exposées dans l'article que je viens de citer.

Les CHRONIQUES *& vertueux faits du preux & vaillant Prince Judas Macchabeus, Juif, & de ses quatre freres.* (Imprimées à Paris d'abord en 1514, puis en 1556, *in*-8°.)

Ce Roman, dont le sujet est tiré de la Bible, est aussi une Traduction d'un ancien Poëme, dont le premier Auteur s'appeloit Gauthier de Belle Perche, & vivoit sous le regne de Saint Louis; le Continuateur se nommoit Pierre Duriez, & vivoit sous Philippe le Bel. C'est de leur Poésie & de l'Ecriture-Sainte que Charles de Saint-Gelais, Archidiacre de Luçon, & frere d'Octavien de Saint-Gelais Evêque d'Angoulême, dont j'ai parlé avec éloge parmi les Poëtes de la fin du quinzieme siecle, a tiré le Roman en Prose dont on vient de lire le titre; mais cet Ouvrage n'a rien d'assez remarquable, ni même d'assez ridi-

cule pour que je tente d'en donner aucun extrait.

Les cent HISTOIRES *de Troyes en rimes, avec allégories en proſe.* (Paris, 1522, petit *in-folio.*)

Le fond de ce Roman eſt de Chriſtine de Piſan, Femme, Auteur, & Poëte, dont j'ai aſſez parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage-ci, page 85 & ſuivantes. L'Abbé Lenglet & autres Bibliographes des Romans citent cet Ouvrage comme en étant un. Il eſt pourtant vrai que ce n'eſt qu'une ſuite de cent quatrains en vers, dignes du quatorzieme ſiecle, accompagnés d'un Commentaire en proſe de Chriſtine de Piſan. L'Epître dédicatoire eſt adreſſée par cette Dame au Roi Charles VI, alors Dauphin, & à ſon frere le Duc d'Orléans; je n'ai pas trouvé un ſeul fait intéreſſant à extraire de ce Livre, après avoir eu la patience de le lire tout entier. Quoique le titre porte les cent Hiſtoires de Troyes, il y en a cependant de tous les pays & de tous les temps héroïques; les Métamorphoſes d'Ovide y ſont miſes à contribution.

Les grandes CHRONIQUES *de Bretagne, depuis le Roi Brutus juſqu'au Roi Cadwaladrus, dernier Roi Breton de la Grande-Bretagne, comme auſſi de notre Bretagne (petite), qui lors étoit appelée le Royaume d'Armorique, depuis la conquête de Conan Mériadec, Breton, juſques au temps préſent, &c.* (Paris, 1518.)

Cet ancien Livre d'Hiſtoire eſt communément placé parmi les Romans, parce que la premiere Partie eſt véritablement toute romaneſque ; par cette raiſon, nous donnerions ici l'extrait au moins des deux premiers Livres de cette Chronique, ſi nous ne l'avions fait à l'occaſion du Roman du Bret, de ceux d'Artus, des Chevaliers de la Table Ronde, & des anciennes Chroniques qui exiſtoient en manuſcrits dans la Bibliotheque des Rois Charles V & Charles VI, dont nous avons rapporté les morceaux les plus curieux dans les trois premiers Volumes de cet Ouvrage-ci. Nous ne pouvons donc que renvoyer nos Lecteurs aux Tomes D, E, F de ces *Mêlanges*, & aux Vo-

lumes de la premiere année de la Bibliotheques des Romans, dans leſquels il eſt queſtion du Roi Artus & des Chevaliers de la Table Ronde.

Par la même raiſon, nous ne donnerons ici aucun nouvel extrait de la *Généalogie de Godefroi de Bouillon*, imprimée en 1511, en un Volume *in*-8°. qui eſt bien un Roman, puiſqu'elle commence par les étonnantes & fabuleuſes *Aventures du Chevalier aux Cygnes*, mais qui finit par être une Hiſtoire, lorſqu'elle eſt parvenue à la conquête de Jéruſalem par Godefroi de Bouillon. Nos Lecteurs ſe rappelleront ſans doute l'extrait que nous en avons préſenté au commencement d'un autre de nos Volumes, d'après un manuſcrit qui ſe trouvoit dans la Bibliotheque du Roi Charles VI.

Mais un Ouvrage, moitié romaneſque & moitié hiſtorique, dont nous n'avons pas encore parlé, & dont nous allons préſenter l'eſquiſſe à nos Lecteurs, ce ſont :

Les grans CHRONIQUES *des geſtes & vertueux faicts de très-excellens Catholicques, illuſtres & victorieux Ducz & Princes des Pays de Savoye & Piémont, tant en la ſaincte terre de Jhéruſalem, comme ès lieux de Syrie, Turquie, Egypte, Cypre, Italie, Suiſſe, Daulphiné, & autres pluſieurs pays; leſquelles ont été achevées l'an mil cinq cent & quinze par Simphorien Champier, Conſeiller, & premier Médecin de très-Hault Prince Monſeigneur Anthoine Duc de Calabre, de Lorraine & de Bar; compoſées à l'honneur & gloire de très-Haulte & très-Excellente Princeſſe Madame Loyſe de Savoye, mere du très-Chrétien & très-Excellent Roi de France, François premier de ce nom, & imprimées à Paris l'an 1516.*

PAR tous les titres que prend l'Auteur de cette Chronique, on voit qu'il étoit également attaché à la Maiſon de France, de laquelle deſcendoit Charles d'Anjou, Duc de Calabre; à celle de Lorraine, dont ce Prince avoit hérité du chef de ſa

mere, & à la Maiſon de Savoie, dont étoit Louiſe, mere de François I. Auſſi commence-t-il ſon Ouvrage par une grande Généalogie de la Maiſon de France & de tous les Princes qui en deſcendoient lorſqu'il écrivoit, c'eſt-à-dire, la premiere année du regne de François I.

Toutes les opinions fabuleuſes ſur l'origine des François & des différentes Races de nos Rois, ſont ici rapportées. J'en ai parlé dans pluſieurs de mes Volumes, & il eſt inutile que je les répete.

Ces premieres Généalogies ne ſont faites ſans doute que pour éclaircir & préparer ce qui fait l'objet principal du travail de Simphorien Champier. Ce n'eſt qu'au huitieme Chapitre qu'il commence à parler du pays des Allobroges, que nous appelons aujourd'hui Savoye. Il prétend que ce pays a reçu ſon premier nom d'un deſcendant d'Hercule, nommé Allobrox, qui domina ſur les Alpes dans toute leur épaiſſeur, depuis le fleuve du Rhône juſques aux Monts Apennins, & dans toute leur longueur, depuis le Rhin juſqu'à la mer Méditerrannée. Ce fut le fils d'Allobrox, nommé

Rom, qui bâtit la Ville de Romans, ſituée ſur l'Iſere, aſſez près de Valence. Dans la ſuite, les Allobroges prirent le nom de Savoyards, & leur pays s'appela *Savoie*, c'eſt-à-dire, *voie ſalutaire*, parce qu'on pouvoit (dit Champier) traverſer en toute ſûreté les montagnes qu'ils habitoient, vu leur honnêteté & leur goût pour l'hoſpitalité. Ainſi ce nom eſt une eſpece de ſobriquet, mais honorable, comme celui donné aux Francs, ou François, qui ſont ainſi appelés à cauſe de la franchiſe de leur caractere. Il y a toujours eu de grandes rélations entre les deux Peuples François & Savoyards, & entre les Maiſons de leurs Souverains. C'eſt ce que Champier prouve par la grande quantité d'alliances qu'il y avoit déjà eues, il y a près de trois cents ans, entre les Rois & les Princes de France, & les Princeſſes de la Maiſon de Savoie.

Après toutes ces remarques généalogiques, & les tables qui les juſtifient, Simphorien Champier en vient à l'Hiſtoire, ou, ſelon quelques uns, au Roman de la Maiſon de Savoie. Nous allons faire l'extrait au moins des premiers faits

de cette Chronique, & de ceux les moins connus.

La Race de Charlemagne étoit éteinte, ou du moins ſes derniers deſcendans s'étoient trouvés incapables de porter la Couronne Impériale d'Occident : les Princes de la Maiſon de Saxe en étoient en poſſeſſion. Trois d'entr'eux, nommés Otton, furent ſucceſſivement revêtus de ce premier titre du monde; le ſecond eut deux fils, dont l'aîné fut l'Empereur Othon III; le cadet, nommé Hugues, eut trois enfans, Fréderic, Ulric, & Bérolde : c'eſt de ce dernier dont l'illuſtre Maiſon de Savoie tire ſon origine. Quoiqu'encore jeune il avoit donné tant de preuves de valeur & de ſageſſe, qu'il étoit devenu Favori de l'Empereur ſon oncle, ſon Connétable, & ſon premier Miniſtre. Othon III ne pouvoit, pour ainſi dire, vivre ſans lui. L'an de notre Ere 998, ce Monarque ayant réſolu d'aller viſiter les Villes de l'Empire ſituées ſur le Rhin, il voulut que Bérolde l'accompagnât dans ce voyage. Ils partirent, après avoir pris congé de l'Impératrice, qui parut très-affligée de l'éloignement de ſon époux, quoique leur ſéparation ne

dût pas être fort longue. Dès le ſoir de la premiere journée de ſon voyage, l'Empereur s'apperçut qu'il avoit oublié dans le Château où il faiſoit ſa réſidence ordinaire, de précieuſes Reliques qu'il portoit toujours avec lui; il ſe rappela qu'il les avoit laiſſées au chevet du lit où il couchoit ordinairement avec l'Impératrice : dès le lendemain il en témoigna ſon chagrin à ſon cher Bérolde. Celui-ci, empreſſé de donner à ſon oncle des preuves de ſon zele, partit auſſi-tôt, & retourna à bride abattue au Château, pour rapporter les Reliques à l'Empereur.

Quelque diligence qu'il fît, il ne put arriver qu'au milieu de la nuit dans la réſidence Impériale. Il ſe fait ouvrir les portes du Château, monte avec empreſſement dans l'appartement, & pénetre juſques auprès du lit où repoſoit l'Impératrice. Le reſte de cette aventure ne peut ſe rapporter que dans les termes mêmes de l'Auteur.

» Et comme il cherchoit, miſt la main » juſque dedans le lict, & d'adven- » ture trouva & ſentit une grant barbe » dont il fut moult émerveillé, & diſt » tantoſt à l'Emperiere : Dame, qui eſt » ceſtui qui giſt avecques vous ? Reſ-

» pondit la Dame, c'eſt l'une de mes
» femmes. En bonne foy de Dieu, diſt
» Bérolde, je ne viſt oncques femme qui
» portaſt une plus grant barbe. Et
» adoncques comme plain de fureur &
» yre tyra ſon eſpée du fourreau, &
» occiſt le Chevalier à la grant barbe &
» l'Emperiere femme de ſon oncle. Puis
» print les Reliques, & s'en retourna
» devers l'Empereur, & en les luy bail-
» lant luy dit : Pleuſt à Dieu, Sire, que
» vous euſſiez envoyé ung autre que
» moy à faire ce meſſage ! Comment va
» (dit l'Empereur), y a t-il rien que bien?
» Oui, diſt-il, car quant je fus à la porte
» de votre chambre, en hurlant à l'huys,
» il ſe ouvrit, & moy cherchant vos
» Reliques, trouvai le Maiſtre-d'Hoſtel
» de l'Emperiere couché en votre lieu,
» dormant avecques elle, & alors moy
» voyant cette deſloyaulté, je fus tant ému
» de mal talent, que les ay occis & mis à
» mort tous deux. Adoncques à ces pa-
» roles fut tant eſprins l'Empereur de
» griefve & amere fureur, que a peine
» il ne cheut tout paſmé d'angoiſſe, &
» tellement qu'il demoura une grant
» piece ſans parler; puis après diſt en
» ſoupirant : Certes beau nepveu, je ſuis

» amerement courroucé de la deſloyaulté
» que a fait ma femme envers moy, &
» Dieu ſcet & cognoiſt de vray que j'ai
» eſté loyal envers elle depuis que l'euz
» eſpouſée, & ſi l'aymoye plus que femme
» du monde ; mais puiſque ainſi eſt
» qu'elle m'a fait ſi grande faulte, comme
» tu me dis, je ſuis très-content de
» cette pugnition que tu as faicte &
» prinſe. Les Barons qui cela ouyrent
» furent adoncques moult eſmerveillés
» & esbahis de ce grant crime & excez.
» Nonobſtant ils conforterent l'Empe-
» reur, en diſant, que d'une telle femme
» ne lui dèvoit gueres challoir, car mieux
» lui valloit être ſans elle que d'avoir
» telle compaigne en ſon Hôtel ; & in-
» continent après ſe miſt à chemin icel-
» lui Empereur, & tant chevaucha par
» ſes journées, qu'il parvint & entra en
» la Cité de Couloigne, où il ſéjourna
» par pluſieurs jours, eſtant toujours en
» grant penſement du prédit cas ainſi
» advenu «.

Probablement l'affaire en ſeroit reſté là, & Bérolde n'eût rien perdu des bontés de ſon oncle, ſi l'Impératrice défunte n'eût eu un pere & des freres ; mais ceux-ci jugerent à propos de prendre

le parti de ſa mémoire. Le vieux Comte des Monts envoya à Cologne ſes quatre fils, pour demander que le meurtrier de l'Impératrice ſa fille lui fût livré, ou du moins qu'il fût rigoureuſement puni. L'Empereur voulut en vain impoſer ſilence à ſes beaux-freres, en leur remontrant les torts qu'avoit eus l'*Emperiere*; ils n'en voulurent pas convenir, & demanderent le combat contre Bérolde. Il leur fut accordé, & eut lieu à outrance. Deux des freres y furent tués, les deux autres s'enfuirent vers leur pere. Bérolde ayant été armé Chevalier, fut obligé de continuer la guerre contre eux; mais ils étoient aſſez puiſſans pour ne pouvoir être aiſément domptés. Après différens ſuccès, l'Empereur, laſſé du retard que cette guerre apportoit à ſes autres deſſeins, car Bérolde ne pouvoit être par-tout, jugea à propos de conclure la paix avec ſes beaux-freres, & envoya ſon neveu du côté de l'Italie, bien perſuadé que ſes grandes qualités ne pouvoient manquer de lui faire faire fortune.

Bérolde partit, & laiſſa avec regret, mais avec courage, ſa femme (car il étoit déjà marié), ſes enfans & ſes deux freres en Allemagne : ayant traverſé le

Rhin & une partie de la Province de Bourgogne, il ſe trouva dans la Ville de Seiſſel, ſur le bord du Rhône. Le Seigneur de ce lieu lui porta plainte des ravages que faiſoient des Brigands rétirés dans un Château nommé *Culle*. Le Prince Saxon entreprit d'en délivrer le canton, & en vint à bout. Il remit le Château entre les mains du Seigneur de Seiſſel, & refuſant toute autre récompenſe que la gloire qu'il venoit d'acquérir, il ſe rendit auprès de Bozon, Roi d'Arles & de Bourgogne, pour qui l'Empereur lui avoit donné des Lettres de recommandation très-preſſantes. Il en fut reçu avec toute la diſtinction poſſible, & le Monarque le mit à la tête d'une armée qu'il envoyoit pour combattre les Génois. Les troupes Bourguignonnes s'embarquerent à Marſeille ſur des vaiſſeaux & des galeres qui bientôt rencontrerent celles de Genes. Il ſe donna un combat naval, dont Bérolde eut tout l'avantage ; il commandoit une des diviſions de la flotte de Bozon, & diſſipa celle des ennemis qui lui étoit oppoſée. S'étant enſuite apperçu qu'ils avoient de l'avantage à l'autre diviſion où Bozon ſe trouvoit en perſonne, il ſe porta de ce côté-là, & acheva la

défaite des Génois. Le Roi d'Arles avoit été bleſſé dans la premiere attaque : cependant ſe voyant victorieux, il rentra avec joie dans les Ports de Provence, & célébra par de grandes fêtes le ſuccès qui étoit entiérement dû à la valeur & à la prudence de Bérolde, ſans ſonger à quel point il eſt dangereux de ne point obſerver un régime exact quand on eſt bleſſé. » Le Roi, dit Simphorien Cham-» pier, ne voulut croire ſes Phyſiciens, » & fiſt pluſieurs excès en boire & en » manger, & avecques femmes, telle-» lement que ſa playe apoſtuma. Parquoi » bientoſt après lui convint mourir, » dont Meſſire Bérolde fut très-dolent, » & le peuple en fiſt grant pleurs & » lamentations, car il n'avoit laiſſé aucun » héritier de ſon corps qui deuſt regner » après lui «.

Il ne reſtoit plus de la Race des Rois d'Arles, qu'un frere de Bozon, qui s'appeloit Rodulphe, & qui étoit Gouverneur de Vienne en Dauphiné, & de la Province circonvoiſine. Bérolde fut chargé d'aller l'inſtruire de la mort de ſon frere, de le ramener à Arles, & de le mettre en poſſeſſion du trône qui lui appartenoit. Il s'acquitta de cette com-

miſſion avec tant de zele & d'intelligence, que Rodulphe ſentit qu'il lui avoit les plus grandes obligations. Sa reconnoiſſance augmenta encore lorſque Bérolde l'eut délivré de la nouvelle attaque qu'il eſſuya de la part de ſes ennemis. Les Génois voulurent prendre par terre leur revanche de la défaite qu'ils avoient eſſuyée par mer l'année précedente. Ils s'étoient emparés de la Maurienne, & voulurent pénétrer plus avant dans ce que l'on appelle aujourd'hui le Dauphiné. Ils mirent le ſiége devant Gap : mais Bérolde, ayant été envoyé dans le Viennois avec le même pouvoir qu'y avoit eu ci-devant le Roi Rodulphe, non ſeulement fit lever le ſiége de Gap, mais pourſuivit les Génois juſque dans la Maurienne, & parvint à les chaſſer de la plus grande partie de ce pays montagneux. Quand ils furent retranchés dans les gorges les plus reculées de la Province, il bâtit deux fortereſſes, pour les empêcher de rentrer dans les vallées. Ces deux nouvelles Citadelles s'appelerent *Charbonniere* & *Hermillon*. Il fit encore conſtruire pour monument de ſa victoire, une belle Chapelle, qu'il dédia au glorieux Saint Laurent.

Nous devons obſerver que l'Auteur que nous extrayons, écrit qu'alors, c'eſt-à-dire, avant l'an 1000, les Génois reconnoiſſoient pour leurs Chefs ceux de quatre familles principales, qu'ils nomment les *Fleche* (ce ſont ſûrement les Fieſchi ou Fieſque); les *Eſpinole* (Spinola); les *Orie* (ou Doria); & les *Grimaud* (ou Grimaldi); il eſt vrai que ces quatre illuſtres Maiſons ont la prétention de faire remonter leur origine juſques à cette époque.

Cependant Berolde ne reſta pas en paiſible poſſeſſion de la Maurienne, quoiqu'il en eût chaſſé les Génois. Les Comtes de Suze, de Piémont, de Cavenois (de Chiavenne), ſe réunirent pour l'en dépoſſéder: mais il ſe défendit contre eux & les défit au pas de l'Echelle, quoique leurs troupes fuſſent en bien plus grand nombre que les ſiennes. Ayant été obligés de ſe retirer à Aiguebelle, ils firent leur paix avec l'illuſtre & invincible Berolde. Celui-ci ayant reçu du Roi Rodulphe l'inveſtiture de la Maurienne pour la poſſéder en fief & à titre de Comté avec l'agrément de l'Empereur ſon oncle, ſe trouva Seigneur d'un domaine aſſez conſidérable dans les Alpes, qui a fait la baſe de tous ceux que poſſede

poſſede encore ſa glorieuſe deſcendance. Il fit venir de Saxe auprès de lui ſa femme & ſa famille, & l'époque de leur arrivée fut celle des plus belles fêtes, & particuliérement des plus merveilleux tournois. Pluſieurs belles Dames & Damoiſelles Saxonnes avoient ſuivi la Comteſſe de Maurienne; Berolde les fit épouſer à ceux des Chevaliers Bourguignons, Provençaux & Dauphinois dont il avoit reconnu le mérite à la guerre. Celui qui brilla le plus dans les fêtes & à la nouvelle Cour de Marianne, fut le Prince Humbert, fils aîné de Berolde. Il étoit déjà ſurnommé aux *blanches mains*, parce que, dit Champier, les ſiennes ſurpaſſoient en blancheur & en fraîcheur le lait & l'albâtre. Son teint étoit éblouiſſant, ſa taille des plus élégantes, ſes traits des plus réguliers; d'ailleurs il annonçoit un caractere également fait pour plaire aux amis de ſon pere & de ſa famille, & pour intimider leurs ennemis. Ce jeune Héros tint bientôt tout ce qu'il promettoit alors. Berolde ayant ſenti ſa fin approcher, lui remit entre les mains ſes Etats & ſes biens, & lui donna les plus ſages inſtructions pour les bien gouverner. Champier ne manque pas de rapporter ces inſtructions tout au long;

mais nous n'avons garde de les copier ici. Humbert reçut, ſuivant Champier, l'inveſtiture des mains de l'Empereur Henri II, ſucceſſeur de ſon oncle Othon : il eut une guerre à ſoutenir contre le Marquis de Suze ; mais elle finit d'une maniere bien glorieuſe pour le Comte Humbert, puiſqu'il épouſa Adelis ou Adelaïde, ſa fille unique & ſon héritiere. Les ſervices qu'il rendit à l'Empereur Henri lors de l'extinction de la Maiſon qui occupoit le trône d'Arles & de Bourgogne, lui procurerent encore une autre augmentation de ſes domaines ; il obtint la Seigneurie du Chablais, qui depuis n'eſt jamais ſortie de ſa Maiſon, & la poſſeſſion de la ville de Saint-Maurice dans le Vallais. Il mourut en 1046 ou 1048. L'aîné de ſes deux fils lui ſuccéda ; il s'appeloit Amé ou Amédée ; il prit le titre de Comte de Savoie, & fut ſurnommé *à la Queue*, en mémoire d'un trait d'audace très-bien placé. Ayant reçu dans ſes Etats l'Empereur Henri III, qui alloit ſe faire couronner à Rome, lorſqu'il fut au devant de ce Monarque, on fit quelques difficultés de le laiſſer approcher de l'Empereur avec la nombreuſe ſuite de Chevaliers armés qui l'accompagnoient ; mais le Comte déclara qu'il n'entreroit

point ſans ſa queue, ce fut le terme dont il ſe ſervit pour exprimer ſa ſuite. Henri trouva l'expreſſion plaiſante, & reconnut d'ailleurs qu'il étoit convenable d'accorder quelque diſtinction à un Prince tel qu'Amé, qui deſcendoit d'une Maiſon qui avoit porté la couronne Impériale, immédiatement après celle de Charlemagne. Ainſi Amé entra avec ſa queue, & en conſerva le ſurnom. Champier (qui n'eſt pas en cela d'accord avec les autres Auteurs) fait ſuccéder immédiatement au Comte Amé à la Queue Humbert II, qu'il prétend avoir été ſon fils, mais qui, ſuivant la vérité de l'Hiſtoire, ne fut que ſon petit-fils. Il fut ſurnommé le *Renforcé*, parce qu'il étoit grand & fort; d'ailleurs ſon courage étoit égal à la vigueur de ſon corps & de ſon tempérament. Il augmenta ſes poſſeſſions du Comté de Tarentaiſe qu'il conquit ſur un Seigneur de Briançon, qui abuſoit de la ſituation de la place de ce nom qu'il poſſédoit; il tenoit une forte garniſon qui génoit beaucoup le commerce de ces cantons; il vexoit les Voyageurs & les Pélerins qui traverſoient les Alpes, & exigeoit d'eux des droits exorbitans. Humbert attaqua ce petit Tyran, qui, n'ayant pu ſe défendre

& n'étant ſoutenu par aucun de ſes voiſins, parce qu'il en étoit haï, fut obligé de ſe ſoumettre.

L'Hiſtoire rapporte bien d'autres circonſtances de la vie de Humbert II; mais Champier ſe contente de nous apprendre par quelle aventure il épouſa Laurence, fille du Seigneur du Comtat Venaiſſin, dont la Capitale eſt Carpentras.

Humbert étoit grand chaſſeur, il ſuivoit ſon gibier avec ardeur, & s'éloignoit ſouvent ainſi de ſes Etats. Un jour la chaſſe le conduiſit juſque près de Carpentras : il fut obligé de demander aſile dans un Château. Le Comte qui y réſidoit le reçut, même avant de le connoître, avec politeſſe, & redoubla d'attention pour lui après qu'il ſe fut nommé. Le Comte de Savoie fut ſenſible à ces honnêtetés; mais le ſentiment de la gratitude ne fut pas celui qui s'éleva dans ſon cœur avec le plus de violence. L'Amour s'en empara auſſi-tôt qu'il eut apperçu la belle Laurence, avec qui il ſoupa. L'ardent Humbert ne ceſſa de s'occuper d'elle pendant toute la nuit, & dès le lendemain, ſans vouloir éprouver ni refus ni délais, il en fit la demande à ſon pere, & témoigna tant d'empreſſement, qu'on ne put la lui refuſer. Le mariage

fut conclu & célébré le même jour, & le Comte de Savoye, après en avoir goûté les premieres douceurs, conduiſit ſon épouſe dans ſes Etats. Elle fut reçue dans la ville de Saint-Jean de Maurienne avec autant de ſurpriſe que de ſatisfaction. Humbert en eut ſept enfans, dont cinq Princes & deux Princeſſes. Amé ou Amédée, l'aîné des Princes, lui ſuccéda; les quatre autres entrerent dans l'état eccléſiaſtique. Adélis ou Adélaïde, l'aînée des Princeſſes, épouſa Louis VI dit le Gros, Roi de France, & forma la premiere alliance de toutes celles qui uniſſent les deſcendans de Hugues Capet avec ceux de Berolde de Saxe. Toutes les Maiſons ſouveraines de l'Europe actuellement ſubſiſtantes trouveront, en examinant bien leurs généalogies, qu'elles deſcendent de ces deux tiges ſi illuſtres.

Amé ou Amédée II, ſuivant Champier, & III, ſuivant d'autres, étoit d'une taille auſſi forte que ſon pere: ſes Barons & ſes Chevaliers voulurent l'engager à épouſer Clarence, fille du Comte de Geneve; mais il lui préféra Guigonne, fille du Comte d'Albon (il étoit Dauphin, c'eſt-à-dire Seigneur du Viennois & du Dauphiné). Champier prétend que Guigonne fut

long-temps ſans avoir la ſatisfaction de donner des enfans au Comte Amé. Elle en étoit affligée à l'excès ; & n'épargnoit ni les vœux, ni les prieres pour obtenir du Ciel cette grace. Enfin elle y réuſſit au moyen du vœu qu'elle fit, & fit partager à ſon mari, de fonder une Abbaye de Bernardins. Voici les termes de notre Auteur :

» J'ai eſpérance, diſt la Dame, que s'il » vous plaiſt vouer à Dieu de fonder une » Religion de Preudhommes de l'Ordre » de Frere Bernard, Abbé de Clervaulx, » lequel convertit tant de gens par ſes » dévotes prédications, que Dieu nous » preſtera & donnera lignée, par laquelle » nous pourrons véritablement être con- » ſolés. Voire, mamye, diſt le Comte, je » voue à Dieu que je le ferai au nom & » au vouloir de Dieu ; & de ceſte promeſſe » faite fut la Comteſſe moult joyeuſe, & » remercya ſon Seigneur ; & auſſi il ne » tarda guere qu'elle conceupt & fuſt » enceinéte d'ung beau fils, lequel fut » appelé Humbert. Après qu'elle eut en- » fanté, le Comte Amé propoſa & déli- » béra de fonder la dicte Religion du bon » & dévot Saint Bernard, comme il avoit » promis à ſa femme «.

Dès qu'une fois le Comte Amé & Gui-

gonne ſa femme eurent obtenu du Ciel la grace d'avoir un enfant, ils en eurent ſucceſſivement pluſieurs autres juſques au nombre de huit, dont trois Princes ; mais leurs pieux parens vouerent les deux cadets à l'état eccléſiaſtique : l'aîné ſuccéda à ſon pere ſous le nom de Humbert III.

Le Comte Amé étant fort attaché à l'Empereur Henri V, le ſuivit en Italie, & enſuite paſſa en Orient lors de la premiere Croiſade, dans laquelle Louis le Jeune, ſon neveu, s'étoit engagé. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem occupoient alors l'iſle de Rhodes ; mais ils étoient vivement attaqués par les Saraſins. Le Comte Amé s'étant rendu dans leur iſle, la défendit, & vainquit les Barbares dans une bataille navale, quoique les Chevaliers fuſſent très-déconfortés par la perte de leur Grand Maître, qui fut percé d'un javelot ſur ſa galere. Afin que les ennemis ne s'apperçuſſent pas de cet accident, le Comte de Savoie endoſſa la caſaque du Grand Maître défunt, dont le fond étoit d'écarlate traverſé d'un grande croix blanche. Il aborda le vaiſſeau que montoit l'Amiral ennemi, le tua de ſa propre main d'un coup de hache, & rentra triomphant dans Rhodes. Les Chevaliers voulurent

alors élire ce Vainqueur pour leur Grand Maître, & le mettre en poſſeſſion de l'iſle de Rhodes ; mais il refuſa ces offres, fit élever à cette dignité un Gentilhomme de Dauphiné dont il connoiſſoit le mérite, & ſe contenta d'adopter pour ſes armes celles de l'Ordre à qui il avoit rendu un ſi important ſervice. Ainſi depuis ce temps les armes de Savoie ſont comme celles de l'Ordre de Saint-Jean de Jéruſalem, aujourd'hui Malte, de Gueulle à la Croix d'argent. Amé mourut dans l'iſle de Chypre, ſuivant Champier, l'an 1550.

Nous ne ſuivrons pas plus loin la Chronique de Simphorien Champier, dont nous venons d'extraire les premiers articles, parce que plus elle avance moins elle eſt romaneſque. Nous nous contenterons de rapporter encore quelques traits remarquables, placés ſous différentes époques.

Humbert III, fils de Amé, avoit déjà été marié deux fois, lorſque, déſeſpéré de la perte de ſa ſeconde femme, il ſe retira dans l'Abbaye de Hautecombe, près d'Aulps en Savoie. Il y prit l'habit Religieux, & étoit bien réſolu à n'en jamais ſortir : mais ſes ſujets, faiſant réflexion qu'il n'avoit eu aucun enfant de ſa premiere femme, & qu'une ſeule fille de la ſeconde,

qui même ne vécut pas, trouverent mauvais que leur Prince renonçât ainſi à avoir des héritiers. Ils lui écrivirent des lettres preſſantes à ce ſujet; mais n'en recevant aucune réponſe, ils vinrent en force, entourerent l'Abbaye, & menacerent d'y mettre le feu, ſi on ne leur rendoit pas leur Comte : les Moines, effrayés, le conjurerent eux-mêmes de ſe rendre aux vœux de ſes ſujets. Il y conſentit enfin, & il épouſa la fille du Comte de Bourgogne, dont il eut un fils qui lui ſuccéda ſous le nom du Comte Thomas.

Celui-ci fournit encore à Champier une Anecdote galante. Ce jeune Comte fut d'abord ſous la tutelle de ſon grand-pere maternel le Comte de Bourgogne, qui reſta pendant quelque temps auprès de lui à Chambéri en Savoie : mais Thomas étant devenu majeur, ſon aïeul lui remit le Gouvernement de ſes Etats, & le jeune Prince le reconduiſit juſqu'à Géneve. Là, ils furent invités à un Bal chez le Comte de cette Ville : Thomas y danſa avec la jeune Béatrix, fille de ce Souverain, qui en faiſoit les honneurs. Il la trouva ſi jolie, qu'il en devint auſſi-tôt éperdument amoureux. En jeune homme

inconſidéré, il lui fit des propoſitions très-vives. Béatrix lui répondit avec beaucoup de réſerve, & lui dit, que vu ſon rang, il ne devoit pas craindre de la demander en mariage à ſon pere, qu'il ſeroit écouté ſans doute favorablement, & qu'elle le verroit avec plaiſir. Sur cette réponſe, le Comte Thomas engagea ſon aïeul à faire la demande de la Princeſſe; mais le ſuccès ne fut pas auſſi favorable qu'il le déſiroit. Le Comte de Geneve déclara qu'il n'accorderoit jamais ſa fille au fils du meurtrier de ſon pere. En effet, le pere du Comte de Géneve avoit péri par les mains du pere de Thomas. Mais le pere de Béatrix avoit caché la véritable cauſe de ſon refus. Il méditoit alors de la marier au Roi de France, qui ne peut être que Louis VIII, fils de Philippe Auguſte, & pere de Saint Louis.

Le Comte Thomas, furieux des obſtacles qu'on oppoſoit à ſa paſſion, ſe retira à Chambéri, bien réſolu de ſaiſir la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de ſe venger. Elle s'offrit plus promptement qu'il n'oſoit l'eſpérer. Le mariage de Béatrix avec le Roi de France fut conclu, & la nouvelle en parvint à Thomas, qui conçut le projet d'en empêcher la con-

ſommation. Ayant ſu que la future Reine devoit traverſer, à un jour marqué, une gorge de montagnes qu'il connoiſſoit, il aſſembla un corps de troupes & tous ſes Chevaliers, à la tête deſquels il fut ſe mettre en embuſcade dans un défilé où il attendit le cortége. L'eſcorte fut bien-tôt diſperſée. Béatrix tomba au pouvoir du Comte de Savoie, qui la conduiſit à Chambéry; & à force de proteſtations de l'excès de ſon amour, qui l'avoit contraint à uſer de violence, parvint à tarir ſes larmes, & à obtenir un aveu qui rendit leur tendreſſe réciproque.

On juge bien qu'elle dut être la fureur du Comte de Geneve & celle du Roi de France, lorſqu'ils apprirent cet attentat. Ils déclarerent la guerre au Comte de Savoie, qui la ſoutint avec de ſi grands avantages, que Louis VIII renonça à cette alliance, & que le Comte de Geneve fut obligé de reconnoître pour légitime le mariage de ſa fille avec le Comte Thomas, & de ſe rendre lui-même vaſſal de ſon gendre. Champier prétend que le Comte de Savoie eut huit fils & deux filles de ſon épouſe Béatrix: mais il eſt contredit par pluſieurs Auteurs, qui,

donnant quinze enfans au Comte, prétendent qu'ils provinrent tous d'un ſecond mariage, & que le premier fut ſtérile.

Boniface, Comte de Savoie, fils d'Amé ou d'Amédée IV, & de Cécile de Baux, ſurnommée Paſſeroſe, à cauſe de ſa beauté, fut lui-même ſurnommé Roland, tant à cauſe de ſa force & de ſa valeur généralement reconnues, que de la défaite cruelle qu'il eſſuya dans les gorges du Piémont, & qui fut auſſi funeſte aux Savoyards que le fut aux troupes de Charlemagne la bataille de Roncevaux. Boniface fut bleſſé, fait priſonnier, & conduit dans la ville de Turin, que le Marquis de Montferrat, & Charles d'Anjou Roi de Sicile, ſes ennemis, avoient fait révolter contre lui. Boniface mourut dans cette priſon, de chagrin encore plus que des ſuites de ſes bleſſures. Comme il n'eut point d'enfans, ſon ſucceſſeur fut ſon oncle *Pierre*, ſeptieme des enfans du Comte Thomas. Celui-ci fut ſurnommé le Petit Charlemagne, par une flatterie aſſez extraordinaire & aſſez déplacée ; car quoique ce Comte fût un bon Prince, aſſez vaillant, on ne voit pas que ſa grande puiſſance, ſes exploits & ſes conquêtes lui méritaſſent un auſſi

beau titre. Il faut cependant convenir qu'il ſoumit le pays de Vaux & la ville de Berne & ſon territoire à ſon obéiſſance.

Champier fait au ſujet du Comte Pierre, un petit conte dont il fait réſulter une grande guerre : il prétend que le Comte de Savoie étant en Angleterre auprès de la Reine de ce pays, qui étoit ſa niece, les Dames de la Cour de cette Princeſſe l'engagerent à jouer avec elles à quelques petits jeux. Un de ceux qui étoient alors le plus à la mode, conſiſtoit à attacher quelque choſe au dos d'un des Joueurs, & de le forcer à la deviner, ſans qu'il pût la toucher ni la voir. Quand ce vint au tour du Comte de deviner, » J'ai, dit-il, » ſur les épaules, dans la tête & ſur le » cœur, les clefs & la roue «. Perſonne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire, & pendant un moment on crut que l'oncle de la Reine étoit devenu fou : mais enfin ſa niece l'ayant forcé à s'expliquer, il ſe trouva que les deux noms qu'il venoit de prononcer, étoient ceux de deux forteresſes appartenantes au Comte de Geneve, & qui empêchoient les Savoyards de pénétrer dans le pays de Vaux. Pierre ajouta, qu'il gardoit une véritable rancune au Genevois, parce que, lorſqu'ils étoient

enfans & étoient élévés enſemble, ils ſe battoient ſouvent, & que le Comte de Geneve avoit toujours l'avantage. Il prit de là occaſion de preſſer le Roi d'Angleterre de lui donner des ſecours & des troupes pour tenter la conquête de ces deux Châteaux, & enſuite celle de la belle Province dans laquelle ils donnoient entrée. Le Roi y conſentit; & ce fut à l'aide des troupes Angloiſes que le pays de Vaux fut ſoumis au Comte de Savoie.

Pierre étant mort, ainſi que ſon prédéceſſeur, ſans enfans, ce fut Philippe ſon frere qui lui ſuccéda. Il avoit embraſſé l'Etat eccléſiaſtique, & poſſédoit déjà en Commande les plus gros Bénéfices; il étoit Archevêque de Lyon, Evêque de Valence, & avoit encore d'autres dignités de grand revenu en Flandres & en Allemagne; mais il n'étoit point Prêtre. Il renonça à ſes Bénéfices, pour regner ſur les Etats de ſes freres, & ſe maria à une Princeſſe de Bourgogne, dont il n'eut point d'enfans. Il étoit déjà même ſi vieux & ſi infirme quand il monta ſur le Trône, que, quoiqu'il regnât dix-ſept ans, il paſſa preſque tout ce temps-là dans ſon lit, & mourut plus

qu'octogénaire. Il choiſit pour ſes héritiers les enfans de ſon frere Thomas, qui avoit été Comte de Flandres par ſa femme; mais il voulut que le Comté de Savoie appartînt au ſecond nommé Amé, & que le premier, qui ſe nommoit Thomas, ſe contentât du Piémont. Celui-ci étant mort, ſon fils qui étoit enfant fut obligé de conſentir à cet arrangement, & forma une branche qui a ſubſiſté pendant deux cents ans, & qui ne poſſédoit que le Piémont & le titre de Prince de l'Achaïe & de la Morée, dont un d'entre eux épouſa l'héritiere. Le Comte Amé V épouſa l'héritiere de Breſſe, & réunit ainſi cette Province à ſes Etats.

Amé, ſeptieme du nom, Comte de Savoie, fut ſurnommé le *Comte Vert*, parce qu'il fit célébrer un magnifique tournoi, dont tous les aſſaillans & même les ſpectateurs étoient couverts d'habits, de caſaques & d'armes vertes. Ce Comte Vert eſt peut-être le plus illuſtre des Princes dont Champier a parlé dans ſa Chronique, ſi l'on en excepte le grand Berolde. Ce fut le Comte Vert qui inſtitua, en 1362, l'Ordre de l'Annonciade, qui s'appela d'abord *du las d'Amour*.

Les chaînes & les nœuds du Collier de

cet Ordre repréſentent, dit on, des cheveux entrelaſſés. On prétend que c'eſt en l'honneur d'une Dame qui avoit de beaux cheveux, que le Comte fit cette inſtitution à laquelle il donna un air de dévotion, ſuivant l'uſage de ce temps-là.

Il y a dans les détails que nous donne Champier ſur le tournoi vert que le Comte célébra à Chambéry, vers 1350, des choſes trop ſingulieres pour que je ne les rapporte pas dans les propres termes de l'Auteur. » Si eut le Comte le » courage eſprins d'amour, & lui vint » voulenté de faire une joſtes à ſon plaiſir, à ung premier jour de Mai. Parquoi » il envoya meſſagiers par toutes les marches de ſon pays, pour faire ſçavoir aux » Chevaliers & Gentilshommes, comme » il avoit entreprins de faire jouſtes à » tous venans, leſquelles ſe devoient » tenir & faire à Chambéri contre douze » Chevaliers nouveaulx au jugement de » douze nobles Damoiſelles qui ſeroient » au dedans des jouſtes ſur les eſchafaulx, » & attendroient leſdits Chevaliers, trois » jours enſuivans, tous venans qui voudroient jouſter contre eux; & celui qui » le mieulx jouſteroit de ceulx de dehors, » baiſeroit quatre des Demoiſelles à ſon

» choix

» choix pour le premier jour ; & celui
» qui mieulx le feroit au ſecond jour en-
» ſuivant, pareillement baiſeroit quatre
» autres Damoiſelles ; & pareillement au
» troiſieme jour les autres quatre. Et après
» le baiſer d'icelles, chacune ſeroit tenue
» de donner aux Chevaliers que auroient
» baiſé leſdictes Demoiſelles, un anneau
» d'or. Le premier jour des jouſtes furent
» veſtus les douze Chevaliers de habille-
» mens verds de cendal, & auſſi les douze
» Dames. Le cri fut faict près & loing,
» & en vint la cognoiſſance à pluſieurs
» Chevaliers, leſquels ſe trouverent vou-
» lentiers. Pluſieurs nobles Dames & Da-
» moiſelles, Chevaliers & Ecuyers ſe ac-
» couſtrerent moult richement pour venir
» voir les esbats des jouſtes, & appor-
» terent les Chevaliers leurs harnois &
» lances, & ce qui leur appartenoit en
» telle affaire, avecques leurs montures
» de beaux & riches genets d'Eſpagne. Le
» jour vint que les douze Chevaliers ſe
» trouverent ſur les rangs, bien montés
» & armés de toutes pieces, qui atten-
» doient, leurs heaulmes en la teſte, tous
» venans ; & la lance au poing, & l'épée
» au coſté, les beaulx plumails ſur leur
» heaulme verds, & les bardes & cou-

» vertures des chevaulx vertes à groſſes
» campanes d'argent verdi : & pareille-
» ment les Dames furent montées ſur
» belles hacquenées blanches toutes cou-
» vertes de cendal verd, & tenoient les
» Damoiſelles un cordon verd, de quoi
» chacune menoit le deſtrier de ſon Che-
» valier entrelacé l'un avec l'autre, leſ-
» quelles Damoiſelles & Chevaliers ſe
» promenoient au champ de la jouſte qu'il
» faiſoit beau veoir. Des Chevaliers jouſ-
» tans fut le premier le Comte Aymé de
» Savoye, lequel ſe maintenoit moult
» fiérement, & étoit bien richement
» armé, & le faiſoit beau veoir ſur ſon
» deſtrier, & ſembloit bien être cheva-
» lereux, puiſſant & hardi. Et dura la
» jouſte depuis tierce juſques à la nuict,
» qu'il fallut allumer force torches. Alors
» eſtoient bien appareillées les quatre
» Dames qui tenoient chacun ung anneau
» d'or en leur main, leſquelles s'en vin-
» drent devers ung Chevalier nommé
» Meſſire Antoine de Grammont, lequel
» eut le prix de ceux de dehors pour cette
» journée, car bien moult s'étoit porté vail-
» lant, & avoit rompu pluſieurs lances,
» Si le vindrent baiſer les quatre pre-
» mieres Dames, & lui donnerent cha-

» cune leur anneau, ainſi qu'il avoit été
» dict. Le Chevalier print les anneaux,
» & moult humblement les remercia. Le
» demourant de la nuit fut fait en grant
» joie, desbats & danſes, & de pluſieurs
» autres esbatemens. Le deuxieſme jour
» enſuivant vindrent les douze Dames
» au rang des douze Chevaliers habillés,
» comme le premier jour, tout de verd,
» & gaigna le prix Meſſire Pierre Comte
» d'Albret, lequel fut baiſé des autres
» quatre Dames moult doulcement, &
» & receut l'anneau d'elles. Le troiſieme
» jour de Mai emmenerent les douze
» Dames les douze Chevaliers, comme
» par avant avoient fait, au rang; leſ-
» quels furent tous vêtus de feuilles ver-
» tes, & gaigna le prix Meſſire Thibault
» de Neufchaſtel en Bourgogne, lequel
» fut baiſé des autres quatre Damoiſelles,
» & receut l'anneau. Puis allerent ſouper
» & mener joie juſques à l'heure de cou-
» cher, & dura quaſi la fête juſques au point
» du jour. Le matin ſe départirent ceulx qui
» voulurent, & s'en retournerent en leurs
» maiſons. Et dès lors en avant le Comte
» Aymé de Savoye ſe veſtit continuelle-
» ment de verd, ſi qu'il fut appelé déſor-
» mais le Comte Verd ».

Finiſſons par une anecdote encore tirée de ce que Champier nous rapporte de la vie du Comte Verd.

» Séjournant le Comte de Savoye à » Conſtantinople, l'ung de ſes jeunes Che- » valiers ſe accointa de la fille de ſon hoſte » par telle maniere, que le pere & la mere » le trouverent couché avecques elle, dont » ils furent très-mal contens. Le Comte » en oit la complaincte, lequel incontinent » fit prendre le Chevalier, & demanda à ceux de la ville quelle pugnition lui appartenoit pour tel cas. Iceulx » répondirent qu'ils avoient coutume de » lui couper la barbe devant tout le monde. » Alors le Comte l'ordonna; mais par trop » grande jeuneſſe ſe trouva le coupable » dépourvu de barbe. Adoncque fut néceſſité de déclarer ſeulement publiquement, que ſi barbe eût eu, icelle auroit » été coupée. Puis ainſi déclara le Comte » au Jouvencel : Bel ami, heureux êtes, » en ce que la loy de céans vous eſt favorable; apparemment parce que l'on » croit ici que ſi jeune homme ne peut faire » ſi grande folie. Mais tenez-vous en » garde de commettre encore faute pareille, car ſerez puni, non à la grecque, » où barbe paye pour tout, mais à la Sa-

» voyarde, où, pour faute ſemblable, ſe » coupe barbe & tête avecques «.

Simphorien Champier a pouſſé ſa Chronique juſques à la fin du quinzieme ſiecle, par conſéquent il parle du fameux Amédée VIII, premier Duc de Savoie, qui ſe retira à Ripaille, & fut Pape ſous le nom de Félix V. Il y a aſſurément des détails très-curieux dans ce que notre Auteur & les autres diſent de ce Prince, mais, quoique ſinguliers, ils ne ſont point romaneſques «.

Puiſque l'Abbé Lenglet, Bibliographe des Romans, a jugé à propos de compter parmi les Ouvrages de ce genre les grandes Chroniques de Savoie, il auroit bien pu de même y placer celles d'Aquitaine & pluſieurs autres; car il n'y en a preſque aucunes, qui, en remontant un peut haut, ne ſoient fabuleuſes & romaneſques. Par exemple, je vais citer quelques traits des fameuſes *Annales d'Aquitaine*, *de Jean Bouchet*, dont la premiere édition eſt de 1524. J'ai parlé de l'Auteur, en faiſant l'Hiſtoire des Poëtes du ſeizieme ſiecle, & j'en parlerai encore comme Hiſtorien, parce que ſes Annales d'Aquitaine ſont très-eſtimées, & contiennent d'excellentes recherches depuis le moment où il ceſſe d'être tout-à-fait fabuleux. Mais du moins l'on me permettra de dire ici deux mots d'une partie ſi ridicule d'un Ouvrage eſtimable d'ailleurs. C'eſt un des meilleurs moyens de diſtinguer le Roman de l'Hiſtoire, que d'expoſer chacun

d'eux à part, afin d'éviter la confuſion qui eſt ſi dangereuſe en pareille matiere.

Jean Bouchet, dans le premier Livre de ſes Annales, fait deſcendre les Poitevins des Scythes antropophages & barbares, dont une colonie, environ mille ans avant Jeſus-Chriſt, partant du fond du ſeptentrion, alla chercher fortune juſques au milieu de l'Europe, & s'établit dans le pays que l'on appelle aujourd'hui Poitou. Cette tribu de Scythes avoit un nom particulier; ceux qui la compoſoient s'appeloient *Agatirces*. Ils faiſoient remonter leur origine juſques à Hercule, & la Fable qu'ils racontoient à cette occaſion étoit fort étrange. Hercule, diſoient-ils, après avoir vaincu Gérion, paſſa dans une iſle ſur laquelle régnoit une Princeſſe très-belle & ſans doute très-aimable, à un défaut près, c'eſt qu'un peu plus bas que la ceinture elle étoit ſerpent ou dragon. Malgré cela, le fils de Jupiter & d'Alcmene en devint amoureux; elle ne put réſiſter à ſes inſtances, mais elle ſe déroba bientôt d'entre ſes bras, l'aſſurant, ſans doute par un eſprit prophétique, que dans neuf mois elle ſeroit mere de trois fils. Elle le pria de lui dire ce qu'elle en devoit faire. Le premier des deux, lui répondit Hercule, s'appellera *Scythe*, régnera ſur cette iſle, & étendra bientôt ſa domination ſur une grande partie du monde: le ſecond, *Agatirce*, & le troiſieme, nommé *Gelon*, donneront leurs noms à de grandes tribus qui deviendront également illuſtres. Effectivement tout cela arriva. Les Agatirces ſe reconnoiſſoient particuliérement en ce qu'ils ſe peignoient en rouge les cheveux, le viſage, & une partie du corps. Ce ſingulier ajuſtement les faiſoit

paroître plus redoutables à leurs ennemis. Bientôt ils se perfectionnerent dans l'art de peindre leurs personnes ; & ayant dessiné sur le fond de couleur rouge dont ils étoient empreints, des figures hideuses & terribles, ils donnerent dans tous les pays dans lesquels ils pénétrerent, des spectacles si effrayans, que tous les habitans leur abandonnerent la place. Ils arriverent enfin dans cette Province, à laquelle ils donnerent le nom qu'ils portoient le plus communément, qui étoit celui de *Picti*, c'est-à-dire *Peints*. Ils se fixerent dans ce que l'on appelle encore aujourd'hui *Pictavia*, *le Poitou*. Une partie d'entre eux passa la mer, & s'établit dans l'isle d'Albion, à présent la Grande-Bretagne, où, pendant plusieurs siecles, ils ont continué d'être connus sous le nom de *Pictes*. Mais la principale colonie resta toujours en Poitou, & domina bientôt sur toute l'Aquitaine.

Ces *Picti* ou *Pictones*, *Poitevins*, avoient un Roi nommé *Groffarius Pictо*, lorsque le fameux *Brutus*, descendant des Troyens, arriere petit-fils d'Enée, & Héros du Roman du Brut, passa dans l'Armorique, à présent la Petite-Bretagne. Il s'y établit ; & un de ses parens, nommé *Corineus*, y fonda la ville de Cornouailles. S'étant ensuite approché de la Loire, & l'ayant même passée, il entra dans le Poitou. Groffarius, étonné de cette visite, envoya un de ses Généraux, nommé le Duc *Imbert*, demander à *Corineus* ce qu'il venoit faire chez lui. La réponse du Prince de Cornouailles fut de passer son épée à travers le corps de l'Ambassadeur. On juge bien qu'il en résulta une grande guerre entre les Poitevins & les Bretons, car c'est ainsi qu'on commençoit à appeler les

guerriers attachés à Brutus. Groffarius fut vaincu ; n'obtint la paix qu'à des conditions fort dures ; & Brutus ayant appris qu'il y avoit encore d'autres Pictes dans Albion, y paſſa avec ſes troupes, s'établit dans cette iſle, & lui donna le nom de Grande-Bretagne.

Telle eſt la relation que les Annales d'Aquitaine de Jean Bouchet ont avec le fameux Roman du Brut, qui contient l'Hiſtoire de la conquête de la Petite & de la Grande-Bretagne, par Brutus, deſcendant d'Enée.

Bouchet, continuant ſon Hiſtoire, dit que le Poitou & l'Aquitaine reſterent ainſi aſſujettis aux deſcendans des Pictes, juſqu'à ce que les Romains, d'abord ſous la conduite de Jules Céſar, enſuite ſous celle de ſes ſucceſſeurs, aſſujettirent toutes les Gaules. Dès les premiers temps de l'Ere Chrétienne, le Poitou fut éclairé des lumieres de la Foi. Ici commence l'Hiſtoire de l'Apoſtolat de Saint-Martial, tirée d'une Légende auſſi ancienne & peut-être auſſi fabuleuſe que le Roman du Brut. Saint-Martial étoit Juif ; il avoit vu & connu de bonne heure Jeſus-Chriſt, car c'étoit lui qui, étant encore enfant, avoit vendu les cinq pains & les deux petits poiſſons qui s'étoient ſi miraculeuſement multipliés lors de la prédication de Notre-Seigneur, ſuivant l'Evangile Saint-Jean. Martial, témoin de ce prodige, s'attacha à celui qui l'avoit opéré, & en ſous ordre à ſon Diſciple Saint-Pierre. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, le Prince des Apôtres le baptiſa ; il fut témoin du martyre de Saint-Etienne qui étoit ſon couſin, & ſuivit Saint-Pierre à Antioche & à Rome. Ce fut de là que ce premier Pape l'envoya prêcher l'Evangile dans

l'Aquitaine. Ce pays étoit alors gouverné par un Roi d'origine barbare, mais soumis aux Romains : celui qui vivoit sous le régne de Tibere, s'appeloit *Leocadus*; il n'eut qu'une fille unique, que l'on appela *Valerie*. Leocade fut tué dans la guerre qu'il faisoit par les ordres de l'Empereur Claude aux ennemis des Romains, & son successeur fut *Stephe* (nom Limousin, à ce que dit Bouchet); il gouverna les Aquitains & les Poitevins, sous la condition qu'il épouseroit la jeune Valerie quand elle seroit en âge. *Stephe* demeuroit ordinairement à Poitiers (Pictavium) : cet ancien Poitiers n'étoit point situé où est celui d'aujourd'hui, mais à une lieue de Chatelleraut, dans une plaine où l'on trouve encore, pour peu que l'on y fouille, des restes d'anciens bâtimens & de vieilles murailles. L'Empereur *Claude* ayant eu la sotte prétention de conquérir en personne la Grande-Bretagne, vint dans les Gaules, & les traversa avec une nombreuse armée, pour aller s'embarquer. Il appela à lui tous les Princes & Seigneurs ses vassaux; & le Roi *Stephe* marcha des premiers à cette expédition.

C'est pendant ce temps que Saint Pierre envoya Saint-Martial prêcher la foi en Aquitaine : pour cet effet, il le sacra ou institua Evêque de toute cette grande partie de la Gaule; & pour preuve de sa mission, S. Pierre lui donna son propre bâton pastoral. Bouchet remarque à cette occasion, que le Pape ne porte jamais de crosse, & que l'on croit généralement en Aquitaine, que c'est parce que Saint Pierre donna la sienne à Saint Martial. Le premier miracle que le Saint fit avec cette respectable crosse, fut de

reſſuſciter un des Prêtres qui l'accompagnoient, qui mourut en chemin ; il s'appeloit *Auſtri-Clignan*. La ſuite du nouvel Apôtre étoit d'ailleurs compoſée d'un autre Prêtre nommé *Alpinian*, d'un nommé *Amateur*, qui avoit été témoin de la paſſion de Jéſus-Chriſt, & de ſa femme *Vérone*, qui avoit été amie particuliere de la Sainte Vierge, & enfin de trois Chevaliers Romains, apparemment freres, qui s'appeloient tous trois *Rupès* ou *la Roche*, ſans doute parce qu'eux ou leurs ancêtres avoient attaqué ou défendu quelque roche importante, dans le temps des guerres des Romains. Martial étant arrivé en Aquitaine, tandis que le Roi *Stephe* étoit encore à Limoges, n'oſa d'abord entrer dans cette ville ; mais il s'arrêta à *Tulle*, où il fit de nombreuſes converſions. Quand Saint Martial eut appris que le Roi Stephe n'étoit plus à Limoges, il s'y rendit ; & laiſſa à Tulle *Amateur* & ſa femme *Vérone* ; quelque temps aprés, le mari prit le parti de ſe faire Hermite ſur une roche que l'on appelle encore aujourd'hui de ſon nom *Roque Amadou*, car les Limouſins ont traduit en leur langage le nom *d'Amateur* en *Amadou*. Vérone ſe confacra auſſi à la retraite, & vécut plus d'un ſiecle auprès de Bordeaux. Stephe avoit laiſſé à Limoges la Princeſſe Valerie, fille de ſon prédéceſſeur, qu'il devoit épouſer à ſon retour. Saint Martial l'y trouva, & la convertit. Il fit bien mieux ; car il l'engagea à faire vœu de virginité. Quand le Roi d'Aquitaine revint de l'expédition où il avoit ſuivi l'Empereur Claude, la Princeſſe refuſa obſtinément de lui donner ſa

main. *Stephé* fut d'abord étonné, puis irrité; & apparemment, après avoir employé inutilement les voies de la douceur & de la repréſentation, il prit le parti violent de faire trancher la tête à ſon accordée. La jeune Néophite, loin d'être effrayée de l'idée du martyre, ne s'occupa que de la gloire qui l'attendoit dans le Ciel, & de l'honneur qu'elle alloit avoir d'être la premiere Martyre de l'Aquitaine. Sans doute elle prévoyoit les heureuſes ſuites qu'auroit ſon ſupplice; elle le ſubit: ſa tête ne fut pas plutôt détachée de ſon corps, qu'elle la ſaiſit dans ſes mains, & ſe relevant ſur ſes pieds, traverſa la foule des ſpectateurs, à leur grand étonnement, paſſa par pluſieurs rues de la Ville de Limoges, & alla trouver l'Evêque Martial, qui l'attendoit à la porte de ſon Egliſe. Elle lui remit humblement ſa tête, faiſant ainſi hommage de ſon martyre à celui aux inſtructions duquel elle en étoit redevable, & lui recommandant ces précieuſes reliques, qu'on juge bien qu'il recueillit avec grand ſoin.

Le Roi Stephe, informé de ce grand miracle, dont toute la ville de Limoges avoit été témoin, ne pouvoit ſe diſpenſer d'embraſſer la foi Chrétienne; c'eſt ce qu'il fit. Alors Martial eut liberté de prêcher par toute l'Aquitaine. Il fit connoître l'Evangile à Bordeaux, à Cahors, à Toulouſe, Agen, Bourges, & autres villes.

Stephe avoit obtenu de l'Empereur Claude la permiſſion de rebâtir l'ancienne ville de Poitiers, qui avoit été brûlée. Un Seigneur Romain, que le Chroniqueur appelle le Comte Arcade, préſidoit à cette réconſtruction, qui ſe faiſoit

au lieu même où cette ville eſt encore ſituée. Martial y arriva, & opéra un miracle qui fut cauſe de la converſion d'Arcade & d'un grand nombre de ſoldats & d'habitans du nouveau Poitiers. Le fils du Comte s'étoit noyé en traverſant la riviere de Vienne ; on rapporta ſon cadavre aux pieds de ſon pere. L'Apôtre du Limouſin lui rendit la vie, & dès-lors il eut toute liberté de conſtruire des Egliſes. Celle qu'il éleva dans Poitiers, fut par lui dédiée au ſang de l'Apôtre Saint Pierre ſon Maître, dont il venoit d'apprendre le martyre ordonné par Néron. Ainſi cette Egliſe de Poitiers, qui en eſt devenue la Cathédrale, eſt la premiere de toutes qui ait été été dédiée au Prince des Apôtres : c'eſt par cette raiſon que, trois cents ans après, l'Evêque Saint Hilaire obtint une partie de la barbe de Saint Pierre, qu'il a tranſportée dans ſa Cathédrale, où elle étoit encore conſervée du temps que Bouchet écrivoit.

Saint Martial ne mourut que ſous l'Empire de Veſpaſien : ſes Reliques ſont honorées à Limoges. Le Roi Stephe lui ſurvécut ; il avoit pris au Baptême le nom d'Etienne. Il fit ſes favoris & ſes Généraux des trois Chevaliers Romains qui étoient venus de Rome en Aquitaine avec Saint Martial. Nous avons dit qu'ils s'appeloient tous trois de la Roche. D'eux ſont deſcendues trois illuſtres Maiſons ; celle de la Roche-Foucault, & celles de Roche-Chouart & de la Roche-Andry. Les deux premieres ſubſiſtent encore en pluſieurs branches, & ont été élevées aux premieres dignités du Royaume ; la derniere s'eſt éteinte,

à ce que l'on croit, dans la Maiſon de Luſignan.

Si une pareille origine peut être regardée comme chimérique & romaneſque, au moins eſt-il très-honorable pour ceux qui portent ces beaux noms, d'être aſſurés qu'elle étoit reçue en Aquitaine il y a près de trois cents ans. Bouchet dit l'avoir tirée d'anciennes Pancartes

FIN de la troiſieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans cette troiſieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

LE Livre de Ponthus. (Extrait) Page 1
Hiſtoire d'Euriale & de Lucrece. 62
Doolin de Mayence. ibid.
Artus de Bretagne. 63
Hiſtoire de Gui de Warwik. (Extrait) ibid.
Clériadus & Méliadice. 141
Huon de Bordeaux. 142
Hiſtoire ou Roman du Saint Greaal. ibid.
Jourdain de Blaves. ibid.
Iſaïe-le-Triſte. 143
Proueſſes de Mabrian, avec l'Hiſtoire de Maugis d'Aigremont, & des quatre fils du Duc Aymon. ibid.
Chroniques de Charlemagne par l'Archevêque Turpin. ibid.
Conquêtes de la Grece par Philippe Madien. 144
Le Roman des trois Maries. ibid.
Chroniques de Judas Macchabeus. 149.

Les cent Hiſtoires de Troyes. 146.
Les grandes Chroniques de Bretagne, depuis Brutus juſqu'au Roi Cadwaladrus. 147
Extrait des Chroniques de Savoie par Simphorien Champier. 149
Extrait des Annales d'Aquitaine par J. Bouchet. 181

FIN de la Table.

DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

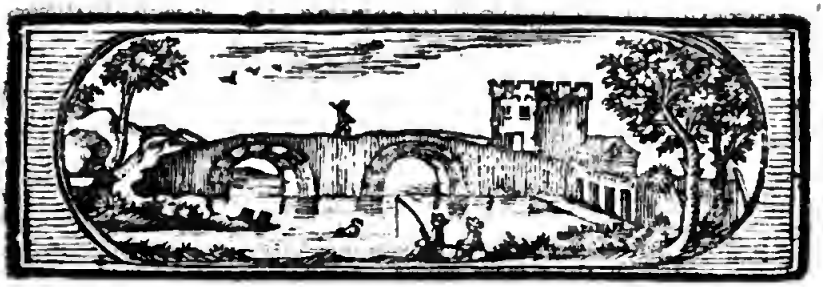
ROMANS du Seizieme ſiecle. SECT. IV.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

EXTRAIT d'un vieux Livre imprimé en caracteres gothiques, in-4°. *sans date, mais au commencement du seizieme siecle, intitulé :* » *Les Chroniques & excellents* » *faits des Ducs, Princes, Barons & Sei-* » *gneurs de la noble Duché de Norman-* » *die (commençants au Duc Aubert,* » *pere de Robert le Diable), imprimé* » *nouvellement à Paris.* (1) «

EN examinant les Chroniques de nos Provinces, dont les commencemens sont fabuleux &

(1) A la tête est une planche gravée en bois, dans la

romaneſques, dans le goût de celles dont j'ai parlé dans la Section précédente de ce Volume, j'ai trouvé ce que je n'avois pu encore déchiffrer en parcourant mes anciens manuſcrits tant en vers qu'en proſe, placés, ſoit parmi les Poëtes, ſoit parmi les Romans, le fond du Roman du Rou. Je ſuis sûr à préſent qu'il eſt compris tout entier dans les trente premiers Chapitres que je vais extraire, & que dans ce Roman ſont renfermés ceux de Robert le Diable & de Richard ſans peur, ſur leſquels j'ai fait de fauſſes conjectures dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage-ci[1], formant le Volume E des *Mélanges*, &c. Tant il eſt vrai, qu'à force de chercher dans une grande Bibliotheque, on y trouve tout ce que l'on veut ſavoir ! Dépêchons-nous de faire part de cette découverte à nos Lecteurs.

» Combien, dit le Chroniqueur, que
» le ſentiment commun eſt que Rou
» fût le premier Duc de Normandie,
» ſi eſt-il qu'aucunes eſcritures nous ra-
» content qu'au temps du Roi Pepin,
» pere du Roi Charlemaine, fut ung
» Duc qui avoit à nom Aubert, avoit
» un chaſtel auprès de Rouen, que l'on
» appeiloit Tourinde, & le mont où il
» ſeoit Turinge, & avoit le gouverne-

---

quelle on reconnoît la figure de Francois I, accompagnée de pluſieurs Seigneurs & Evêques, & entre autres d'un Cardinal. Un jeune Auteur lui préſente un Livre.

» ment de toute Neuſtrie ſous le Roi » Pepin, & prenoit la tierce partie des » revenus de ladicte Duché, qui eſt à » préſent appelée Normandie, icelui » Aubert priſt par mariaige une bonne » femme & dévote, qui avoit nom Inde, » & eſtoit ſœur au Duc de Bourgogne «.

Un jour de ſamedi le Duc Aubert voulut coucher avec ſa femme. La pieuſe Dame s'en fit ſcrupule; le mari inſiſta, il fallut ſe rendre : mais ce ne fut pas ſans humeur; ſi bien qu'il échappa à la bonne Ducheſſe de dire *que le Diable eût part à ce qui en adviendroit.* Malheureuſement après le mot lâché, la bonne Dame *conçut fruit*, & mit au monde un fils appelé Robert, qui par la ſuite fut juſtement nommé le *Diable*, car *pour les grandes cruautés & mauvaiſtiés dont il fut plein, fit tant de maux, que c'étoit merveilles que terre ne fondît ſous lui.* Il battoit outrageuſement tous ſes camarades d'école; & ſon Maître ayant voulu le corriger, il ſaiſit le moment où il étoit endormi, *& lui ficha un couſtel à travers le cœur.* Cependant ſa mere Inde le gâtoit pour le trop aimer. Elle obtenoit toujours grace pour lui, & engagea enfin le Duc Aubert à l'armer Chevalier avec toutes les céré-

monies d'uſage en pareil cas. Le bon pere y conſentit ; mais le méchant fils n'étoit pas digne d'un pareil honneur, & mépriſoit ſur-tout ces cérémonies qui tenoient à la Religion, & qu'il avoit en horreur dès le moment de ſa conception, où il avoit été donné au Diable.

Aubert ayant aſſemblé ſes vaſſaux, ſes voiſins & ſes amis, pour célébrer avec éclat la réception de ſon fils dans l'Ordre de Chevalerie, voulut lui faire faire la veille des armes dans l'Abbaye de Saint Pierre, à préſent appelée de Saint Ouen, près de Rouen. Robert s'y prêta de mauvaiſe grace, & l'on va voir comment il s'en acquitta. On ne l'eut pas plutôt laiſſé ſeul dans l'Egliſe, où il devoit paſſer la nuit en prieres, qu'il s'échappa, & courut dans un Couvent de Nonains, les fit toutes paſſer en revue devant lui, choiſit celle qui lui plut davantage, & la viola, puis retourna dans l'Egliſe de l'Abbaye d'hommes, & y paſſa le reſte de la nuit à dormir. Le lendemain, comme ſon pere prétendoit lui faire entendre la Meſſe avant le déjeûner, il ſe refuſa à cet acte pieux juſqu'à ce qu'il eût bien mangé. Néanmoins la cérémonie s'acheva tant bien que mal. Il ne voulut pas jurer

qu'il ſeroit *preud'homme*, *doux*, *large* (libéral) *& piteux*, *ainſi que doit être tout bon Chevalier*. Enfin ſon pere ayant tiré ſon épée pour lui donner l'accollee, il ſe fâcha, tira la ſienne, & en eût percé le Duc Aubert, ſi l'on ne l'en eût empêché.

On peut juger ce qu'il étoit poſſible d'attendre d'un Chevalier reçu dans de pareilles diſpoſitions; auſſi ſe mit-il bientôt à la tête d'une troupe de brigands, avec laquelle il ravagea les terres mêmes de ſon pere. Il pilloit les Abbayes, aſſommoit les Moines, emportoit les ornemens d'Egliſe, & les faiſoit fondre. Toutes les Religieuſes du pays furent obligées de déſerter leurs Couvens : quand il pouvoit les attraper, il tuoit les vieilles, & faiſoit aux jeunes les plus fortes inſultes. Ayant appris qu'un certain Baron avoit une très-belle femme, il força ſon château, & emmena la Dame en triomphe. Le malheureux Duc Aubert déſolé, fit publier à ſon de trompe dans tout ſon pays, qu'il pardonneroit à quiconque tueroit ſon fils, qu'il ordonnoit même qu'on lui courût *ſus*. Le Vicomte de Coutance, dont Robert avoit tué le fils, ſe mit à la tête d'une armée, & atteignit enfin Robert le Diable & ſa troupe. Après

un choc violent, dans lequel les brigands de la ſuite du Prince de Neuſtrie furent défaits, le Vicomte de Coutance s'étant attaché à la perſonne du meurtrier de ſon fils, vint à bout de tuer ſon cheval, & de le bleſſer lui-même : mais comme Robert avoit la force, la valeur & l'adreſſe auſſi bien que la méchanceté d'un Diable, il trouva encore le moyen de ſe relever, de recouvrer un cheval & une lance, de bleſſer à ſon tour & de mettre hors de combat les ennemis qui le preſſoient le plus, & de s'enfuir à travers les bois juſqu'à ce que ſon cheval tombât excédé de fatigue.

Alors le malheureux Robert ſe traîna juſques à une cabane qui n'étoit pas éloignée, & qui étoit habitée par un bon Hermite, qui non ſeulement le nourrit & panſa ſes plaies, mais qui lui donna en même temps de ſages inſtructions, & l'éclaira ſur les déſordres de ſa vie. Il lui fit ſa confeſſion ; & ayant pris la réſolution de faire pénitence, ſuivant les conſeils du bon Hermite, il partit pour Rome, & alla ſe jeter aux pieds du Pape, auquel il déclara, ſous le ſecret de la Confeſſion, quel étoit ſon nom, ſon état & tous ſes crimes. Le Pape frémit en en-

tendant ce récit, & lui ordonna de faire pénitence pendant ſept années dans l'état le plus humiliant, & de ne vivre que des reſtes des chiens, n'étant pas digne de partager ſa nourriture avec les hommes. Le Prince pénitent ſe ſoumit à cette humiliation, & paſſa ces ſept années ſous le principal eſcalier du Palais du Pape, à côté d'un grand lévrier, qui, l'ayant pris en affection, conſentit à partager avec lui ſa paille & ſa nourriture. Ces ſept années accomplies, le Chroniqueur prétend que Robert paſſa à la Terre Sainte, & finit ſes jours à Jéruſalem. Le Roman de Robert le Diable dit qu'alors il fut appelé l'Homme-Dieu. Je ne trouve point cette ſottiſe dans l'ancienne Chronique de Normandie. Pendant ce temps-là, la Ducheſſe Inde étoit morte de chagrin de la perte de ſon fils, qu'elle croyoit tué, & le Duc Aubert s'étoit remarié à une Demoiſelle de l'illuſtre lignage de Doolin de Mayence. Il en eut un fils & une fille : le fils s'appela Richard, & mérita dans la ſuite le ſurnom de *ſans peur*. Il fut élevé à la Cour de Charlemagne, & y fit de bonne heure des exploits incroyables. Sans lui Charles eût été tué par

un certain Roi nommé Gueffier ; & au contraire ce fut ce Roi qui eut la tête coupée. Une autre fois l'Empereur de Rome & d'Allemagne (1) ayant fait quelque inſulte à Charlemagne, qui n'étoit encore que Roi de France, celui-ci envoya Richard le défier au milieu de ſa Cour. La commiſſion étoit délicate ; mais il s'en tira bien. L'Empereur irrité voulut le faire mourir ; mais Richard le tua, & ouvrit par-la à ſon Maître le chemin du Trône Impérial.

Le Diable, irrité d'avoir perdu ſon empire ſur l'aîné, & de n'en avoir jamais eu aucun ſur le cadet, employa toutes ſortes de moyens pour vaincre & ſéduire Richard. Mais quand le Démon l'attaquoit à viſage découvert, & corps à corps, il étoit toujours battu. Il étoit un peu plus heureux en employant l'adreſſe & l'aſtuce. Le Diable ſe déguiſoit en jolie femme, & alors Richard ſans peur ſe laiſſoit ſéduire : mais auſſi-tôt qu'il découvroit à qui il avoit eu affaire,

(1) Voici une belle preuve de l'ignorance du Chroniqueur, qui ne ſavoit pas qu'il n'y avoit point d'Empereur d'Allemagne avant Charlemagne, & que l'Empire de Rome reſta vacant plus d'un ſiecle avant que Charles fût revêtu de cette ſuprême dignité.

il ſe débarraſſoit des griffes de l'eſprit malin avec autant d'adreſſe que d'intrépidité. Pour couronner dignement ſes exploits, le bon Richard voulut faire le pélerinage de Jéruſalem : il laiſſa le ſoin de ſon Duché de Neuſtrie, au Duc d'Orléans, qui avoit épouſé ſa ſœur, car le Duc Aubert étoit mort depuis pluſieurs années. Il fit dans la Terre Sainte des exploits auſſi merveilleux que ceux qu'il avoit faits en Europe, tua des Soudans, des Géans, gagna des batailles, conquit des Villes, mais enfin fut pendant ſept ans priſonnier des Saraſins à Alexandrie. A ſon arrivée en France, il apprit la perte de la fameuſe bataille de Roncevaux, où avoit péri Roland & tant d'autres braves Chevaliers. A peine eut-il joint Charlemagne à Aix-la-Chapelle, que cet Empereur y mourut. Richard, comme un des douze Pairs de France & des plus braves, reconnut auſſi-tôt pour ſon Seigneur, Louis fils de Charles; mais cette reconnoiſſance ne fut pas faite avec la même loyauté par tous les grands Vaſſaux de la Couronne. Quelques-uns ſe révolterent, & appelerent même les étrangers dans le Royaume. Richard alla les combattre avec ſon zele & ſon ar-

deur ordinaires ; mais enfin il ſuccomba dans une bataille contre les Barbares, & y fut tué. Il ne laiſſa pas d'enfans, car il n'avoit jamais été marié. Le Roi Louis n'héſita point à conférer le Duché de Normandie à Ernès, fils de la Ducheſſe d'Orléans, ſœur de Richard. Malheureuſement ce jeune Duc étoit également fier, ingrat & perfide ; il refuſa de faire hommage de ſa Pairie au fils du bienfaicteur de ſa maiſon, & il eut l'audace de prétendre à la Couronne de France, ſous prétexte que ſa mere deſcendoit du Roi Clovis. Il en réſulta une grande guerre ; mais la fin en fut funeſte à l'ambitieux Ernès. Guillaume au court nez, Héros fameux, & qui a mérité d'avoir ſon Poëme à part, ſoutint le parti de la maiſon de Charlemagne ; il combattit, vainquit, & tua le ſucceſſeur de Richard ſans peur, & fut à ſa place Duc de Neuſtrie. Guillaume & ſa poſtérité le tinrent à foi & hommage des Empereurs & Rois deſcendans de Charlemagne, juſqu'au regne de Charles le Simple.

Le Chroniqueur, & ſans doute l'Auteur du Roman du Rou s'arrêtent en cet endroit, pour aller chercher les Normands au fond du Septentrion. Après

une deſcription très-imparfaite & très-mal-entendue de la terre entiere, ils nous apprennent que la Norvege étoit au huitieme ſiecle ſi peuplée à cauſe que la communauté des femmes y étoit permiſe, qu'on étoit obligé d'envoyer des colonies nombreuſes chercher fortune dans des pays éloignés, & s'y établir ſi elles pouvoient. Ces armées errantes de Norwegiens ou Normands, étoient ordinairement conduites par quelqu'un des fils du Roi du Pays. Un de ces Princes, nommé Coſte de fer, fut mis à la tête d'une de ces troupes, & on lui donna pour Connétable un nommé Haſtings, perſonnage d'une force & d'une bravoure étonnantes, mais d'une cruauté horrible. Ils étoient à la tête d'une armée de ſix mille combattans, & furent embarqués ſur un nombre ſuffiſant de navires, bien garnis de munitions de bouche & de guerre. Ils aborderent ſur les côtes de France, dans le temps que les enfans de Louis le Débonnaire ſe faiſoient la guerre avec le plus d'acharnement. Ayant débarqué à l'embouchure de la Somme, ils pénétrerent dans la Picardie, le Vermandois, & juſque dans l'Iſle de France. Haſtings pilla & brûla la Ville de Saint

Quentin & celle de Noyon, dont l'Evêque & tous les Chanoines furent tués, la fameuſe Abbaye de Saint Denis & l'Egliſe de Sainte Geneviéve près Paris; mais ils ne purent prendre cette Capitalle, qui étoit d'autant plus aiſée à défendre, qu'elle étoit bornée à ce que l'on appelle aujourd'hui l'Iſle du Palais & la Cité. En retournant, chargés de butin, ils ſe rendirent ſur le bord de la mer à Fécamp, où dès-lors il y avoit une riche Abbaye; elle étoit habitée par des Religieuſes : elles furent toutes tuées, mais non violées, parce qu'elles s'étoient coupé le nez, pour ôter aux Saraſins la tentation de leur faire cette inſulte. L'Abbaye de Jumieges qui étoit habitée par neuf cents Moines, celle de Saint Ouen, & la Ville de Rouen, ſervirent ſucceſſivement de victimes à leur fureur. Suivant les côtes de la mer, ils ravagerent la Petite-Bretagne, rentrerent dans les terres par Nantes, prirent Tours, & traverſerent, toujours pillant, l'Auvergne & l'Aquitaine. De là, le Chroniqueur, mauvais Géographe, les fait paſſer de l'Océan dans la Méditerranée, & leur fait éprouver des aventures fort peu vraiſemblables. Après avoir eſſuyé quelques échecs

en Italie & en Angleterre, les Normands, malgré leurs ſuccès, ne pouvoient manquer d'être très-affoiblis. Les reſtes de ces brigands étoient revenus en France, mais ſous la conduite du ſeul Haſtings, Coſte de fer étant mort. Le Roi de France d'alors (qui n'eſt point nommé dans la Chronique) négocia avec celui-ci par l'entremiſe de l'Abbé de Saint Denis, & lui propoſa de lui former un établiſſement en France, dans lequel il pourroit vivre tranquillement avec le reſte de ſes Normands, ſans être obligé de s'expoſer davantage aux riſques attachés au métier de Pirates, dont les inconvéniens compenſent bien les agrémens. Haſtings, qui étoit vieux & las de la vie qu'il menoit, écouta ces propoſitions, embraſſa le Chriſtianiſme, & reçut en Fief le Comté de Chartres. C'eſt ainſi que ſe termina la premiere & la plus terrible irruption des Normands en France. Mais elle ne tarda pas à être ſuivie d'une ſeconde, dont l'hiſtoire eſt encore plus belle & plus intéreſſante.

Les Danois, Peuples du Nord, voiſins des Norwegiens, mais différens, ſe trouverent auſſi dans le cas d'envoyer des Colonies hors de leur pays : ils choi-

ſirent pour Chef de cette émigration un Seigneur nommé Guyon, qui refuſa de s'y prêter ; mais enfin, un de ſes fils nommé Rou, partit, & débarqua d'abord en Angleterre. Comme le Duc Rou étoit d'une valeur & d'une capacité admirables, il eût ſans doute fait de grands progrès dans ce pays, s'il n'eût été arrêté par un ſonge, qui lui fit comprendre que c'étoit en France que la gloire & la plus haute fortune l'attendoient. Il fit donc une paix ou un accommodement avec le ſage Athelſtan, qui régnoit en Angleterre, & ſe contenta d'obtenir la permiſſion de paſſer l'hiver ſur les côtes de ce Royaume. Le printems ſuivant il ſe rembarqua pour la France ; mais les vents contraires l'ayant jeté ſur les côtes des Pays-Bas, il y paſſa encore une année à combattre contre le Duc de Frize & le Comte de Hainault, qu'il défit : mais, ſans s'arrêter à ſe rendre maître de leurs Etats, il débarqua enfin la troiſieme année à l'embouchure de la Seine.

Le Duc Rou, quoique né Païen & d'une nation accoutumée à exercer la piraterie & les plus grandes cruautés, étoit naturellement auſſi juſte & auſſi loyal, qu'il étoit vaillant & bon militaire.

Il avoit du penchant à la douceur & à la conciliation ; ſa politique n'étoit ni perfide, ni meurtriere. Nous avons vu qu'il s'étoit prêté en Angleterre aux accommodemens les plus raiſonnables, ſur la foi d'un ſonge qui lui promettoit un établiſſement plus ſolide, & qui lui couteroit moins de ſang que les profits qu'il pourroit faire en pillant toute la Grande-Bretagne. Il s'étoit conduit de même dans les Pays-Bas : content de vaincre ceux qui étoient venus l'attaquer, il n'avoit voulu ni les aſſujettir, ni dévaſter abſolument leur pays. Nous allons voir quelle fut ſa conduite en France. Il remonta la Seine, & ne put empêcher ſes gens de piller le pays à droite & à gauche. Ils s'emparerent, entre autres, de beaucoup de précieux Reliquaires : mais quand il fut arrivé à la fameuſe Abbaye de Jumieges, il trouva qu'elle avoit été abſolument ravagée par Haſtings. Cependant quelques Religieux étoient revenus s'établir au milieu de ſes ruines. Rou en eut pitié, & leur fit donner les Reliques que ſes gens avoient priſes en chemin, entre autres celles de Saint Eventru, qui avoient une grande réputation dans le pays, & qui ont été dans la ſuite d'un

grand profit à l'Abbaye ; mais ſans doute les Soldats ne donnerent que les Reliques, & garderent les Châſſes.

Toujours remontant la riviere, il s'empara de toutes les terres appartenantes à l'Archevêque de Rouen, & s'approcha de cette Ville. Le Prélat & ſes Citoyens en furent d'autant plus effrayés, qu'ils n'eſpéroient du ſecours d'aucuns côtés. La Couronne de France chanceloit ſur la tête de Charles, ſurnommé *le Simple*, l'un des derniers & des plus indignes ſucceſſeurs du grand Charlemagne. Les deſcendans de Guillaume au court nez ne valoient guere mieux que le Souverain duquel ils tenoient en Fief le Duché de Neuſtrie. Ils étoient occupés dans des guerres civiles d'un autre côté. Dans ces malheureuſes circonſtances, l'Archevêque de Rouen ne crut pas pouvoir mieux faire que de ſe jeter dans les bras du Vainqueur. Il lui fit propoſer de le recevoir dans Rouen comme Seigneur du Pays, & de lui faire hommage de toutes ſes terres, quoiqu'il ne fût pas Chrétien. Le ſage & politique Rou fut ſatisfait de cette propoſition, & ſentit que c'étoit le premier pas qu'il devoit faire vers l'entier accompliſſement de ſon ſonge.

Rou

Rou étant établi à Rouen, y fit construire un fort Château, avec lequel il pouvoit défendre cette ville, & s'assurer du reste du Pays. Les François occupoient une forteresse au Pont de l'Arche; il s'en empara : ce fut là qu'il apprit qu'Hastings vivoit encore, & résidoit à Chartres. En qualité de compatriote, il l'envoya prier de s'entremettre pour procurer un accommodement raisonnable avec Charles le Simple, & faire du moins confirmer son accord avec l'Archevêque de Rouen. Le vieux Hastings avoit toujours été dans sa jeunesse plus propre à se battre qu'à négocier, & dans sa vieillesse il n'étoit plus bon à rien. Il porta les propositions de Rou de la plus mauvaise grace, & fut fort mal reçu. On lui répondit, qu'on s'appercevoit bien que les anciens Normands s'entendoient avec les nouveaux, *& qu'on n'avoit oncques vu ung loup prendre ung autre.* Le vieux Normand humilié vendit son Comté de Chartres à un nommé Thibault, & se retira si loin, que depuis l'on n'en a plus entendu parler.

Rou, n'espérant plus de réussir par la négociation, poursuivit ses conquêtes; il battit deux fois le Duc de France.

Un fameux Chevalier François, qui portoit le nom déjà si illustré de Roland, fut tué dans la premiere de ces batailles, dont la suite fut la prise de Meulan : la seconde fut donnée près de Paris ; & le Duc de France, Comte de cette Ville, y fut tué lui-même. Rou étoit prêt à assiéger la Capitale du Royaume, lorsqu'on lui donna avis qu'il pourroit faire un diversion qui lui seroit avantageuse, en allant attaquer le Comte de Bayeux & de Beauvais, & s'emparer de ses petits Etats qui avoisinoient si fort la Neustrie. Il profita de l'avis ; & quoique le Comte fît les plus grands efforts pour se défendre, il fut vaincu & obligé de faire la paix, à condition qu'il donneroit en mariage à Rou, *bien que Païen*, sa fille qui étoit très-belle, & qui, suivant le Chroniqueur, s'appeloit Pompée. Notre César Normand en eut un fils, qui lui succéda par la suite, sous le nom de Guillaume longue épée.

Le Duc Rou s'étant approché une seconde fois de Paris, l'assiégea ; & il l'eût pris, si dans ce moment Athelstan, ce Roi d'Angleterre avec qui il avoit si heureusement négocié il y avoit quelques années, & qui étoit devenu son ami,

ne l'eût envoyé prier de le ſecourir contre ſes ſujets rebelles. Rou vola en Angleterre, raffermit Athelſtan ſur ſon trône, refuſa la moitié de ſon Royaume qu'il lui offrit, & ſe contenta de prendre à ſa ſolde un corps de troupes Angloiſes. Son prompt retour en France fit renaître dans le cœur du foible Roi de ce pays, la terreur que l'expédition en Angleterre avoit ſuſpendue : il voulut négocier, mais en Prince lâche & timide. L'Archevêque de Rouen obtint pour lui une trêve de trois mois, pendant laquelle il fit entendre qu'il eſpéroit qu'il accorderoit tout ce que Rou demandoit, qui étoit la ceſſion du Duché de Neuſtrie. Durant ce temps, on fit entendre au Roi, qu'il ne devoit pas faire ce ſacrifice aux Saraſins, car c'eſt ainſi que le Chroniqueur appelle les Normands d'alors. Rou, voyant qu'on ſe moquoit de lui, recommença la guerre avec plus de force que jamais ; il ravagea le Gâtinois, prit la Ville d'Etampes & pluſieurs autres ; mais on remarqua qu'il ménageoit les Abbayes, *& ne tourmentoit Moines, & ne violoit Religieuſes, bien qu'encores ne fuſt Chreſtien ;* enfin, il mit le ſiége devant Chartres, dans lequel ſe trouvoit le Comte Thibault, qui l'avoit

acheté d'Haſtings. Déjà il preſſoit la Ville ſi vivement, qu'elle étoit prête à ſe rendre, lorſque l'Evêque Goſſeaume eut recours à l'aſſiſtance de la Vierge, Protectrice décidée de cette Ville. Il ordonna une ſortie, ou, pour mieux dire, une Proceſſion, à la tête de laquelle marcha l'Evêque, portant la chemiſe de Notre-Dame, précieuſe Relique conſervée dans ſa Cathédrale: tous les Habitans la ſuivoient avec dévotion & confiance. Au ſeul aſpect de cette pieuſe troupe, le Prince Normand parut ſaiſi de terreur & de reſpect, & ſe retira avec ſon armée ſur une roche, à quelques lieues de la ville. Les Chartrains ayant vu fuir les Païens, ſe garderent bien de les pourſuivre, mais rentrerent dans la ville, & remercierent Dieu de leur délivrance. Le lendemain, le Duc de Bourgogne & le Comte de Poitiers arriverent avec de nombreuſes troupes, pour délivrer Chartres & battre les Normands. Ils parurent très-mécontens de ce qui s'étoit paſſé la veille, & prétendirent qu'on n'auroit pas dû recourir aux miracles pour éloigner l'ennemi, & qu'avec les forces qu'ils conduiſoient ils en ſeroient aiſément venus à bout. On leur répondit que les

Normands n'étoient pas encore loin, & on leur indiqua l'endroit où ils pourroient les trouver. Ils y marcherent en force, attaquerent vivement les Normands, & furent complétement battus & repouſſés. Quand ils voulurent rentrer dans la ville, les Chartrains les prirent pour les ennemis, & acheverent leur défaite.

Charles le Simple comprit à la fin qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de négocier de bonne foi & ſérieuſement avec le Prince Normand; il lui fit offrir par l'Archevêque de Rouen, de lui donner en mariage ſa fille Gillette, & de lui céder *toute la terre de Neuſtrie, depuis la riviere d'Hette juſqu'à celle de Coiſnon, qui départ Bretaigne & Normandie, par telle condition, qu'il ſeroit Chreſtien & lui feroit hommaige.* Rou y conſentit; le traité fut ſigné & s'effectua, quoique la fille du Comte de Bayeux ne fût pas morte. Mais le premier mariage fut regardé comme nul, ayant été contracté dans le temps que Rou étoit encore Païen. Il vint à Paris, fut baptiſé avec grande cérémonie, & eut pour parrain Robert dit le Grand, Comte de Paris, dont il prit le nom ſur les fonts: il épouſa Gillette, fit hommage à ſon beau-

pere de ſon nouveau Duché, qui fut appelé depuis Normandie, mais avec des circonſtances très remarquables. Il montra dans cette occaſion combien il faiſoit peu de cas de celui qu'il reconnoiſſoit pour ſon Seigneur ſuzerain. *Quand Rou*, dit le Chroniqueur; *vint faire ſon hommage, il ne ſe daigna baiſſer, ains prit le pié du Roy, & le leva ſi hault, que le Roy chut, dont il ſourdiſt grand rizée.*

Cependant, dès que le nouveau Duc de Normandie fut Chrétien, il s'empreſſa à prouver la ſincérité de ſa converſion, en faiſant beaucoup de bien aux Egliſes de ſon Duché. Il étendit même ſes libéralités juſque ſur celle de S. Denis en France. Enſuite il diſtribua les Seigneuries de la Province à tous les Officiers de ſon armée qui voulurent ſe faire baptiſer; mais ceux qui le refuſerent, n'eurent que de l'argent, des chevaux, & la liberté de retourner dans leur pays. Il fut grand Juſticier, & ſe rendit ſi redoutable aux méchans, & ſi favorable aux bons, que l'on invoquoit ſon nom toutes les fois qu'on éprouvoit une injuſtice. Ce nom étoit ſi reſpecté dans la Normandie, qu'on étoit ſûr d'être ſecouru en l'invoquant. De là vient *la clameur de Haro*. On voit que la ſeconde ſyllabe de ce mot eſt la premiere du nom

de ce Duc, ſoit qu'on l'appelle *Rou*, *Rollo*, ou *Robert*.

Gillette mourut ſans enfans, après que le Duc de Normandie eut encore obtenu de ſon foible beau-pere la ſuzeraineté de la Bretagne. Alors Rou ou Robert renouvela ſon mariage avec Pompée, fit reconnoître ſon fils Guillaume longue épée pour ſon héritier & ſon ſucceſſeur, & lui fit prêter hommage par Alain Duc de Bretagne, & Berenger Comte de Bayeux, grand-pere du jeune Prince.

Le reſte de la vie de Rou fut auſſi tranquille que glorieux; il mourut l'an 920, & fut enterré dans une Egliſe de Rouen, à préſent connue ſous le nom de la Chapelle de Saint-Romain. Le Chroniqueur prétend qu'on lit encore ſur les murs de cette Chapelle l'épitaphe de ce Héros en mauvais vers Latins rimés. Je n'oſe me diſpenſer de rapporter les premiers, tant à cauſe de la ſingularité, que parce que j'ignore s'ils ſont imprimés ailleurs que dans cette vieille Chronique.

Dux Normanorum, cunctorum norma bonorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
Invocat articulo, hic jacet in tumulo.

La grace, ou plutôt le ridicule de ces

trois vers ne peut ſe rendre en François; je ne l'entreprendrai pas, il ſuffira à mes Lecteurs de ſavoir qu'ils ſignifient que les Normands invoquent le Duc Rou ou Rollo à l'article de la mort; apparemment que les Moines à qui il avoit fait tant de bien, ont voulu le faire paſſer pour un Saint. C'eſt auſſi probablement par ſes bienfaits qu'il a mérité de ſi grands éloges, & le long & fameux Poëme dont il eſt le Héros, & qui eſt intitulé le Roman du Rou. Je viens certainement d'en donner l'extrait; je m'y confirme en rejetant un nouveau coup d'œil ſur le manuſcrit, dont l'écriture & le langage ſont ſi obſcurs, que je ne peux qu'entrevoir ce dont il eſt queſtion.

HISTOIRE merveilleuſe & notable de trois excellens & très-renommés fils de Rois : à ſavoir, de France, d'Angleterre, & d'Ecoſſe, qui firent, étant jeunes, de grandes proueſſes, & obtinrent victoires ſignalées pour la manutention de la défenſe de la Foi Chrétienne, au ſecours du Roi de Sicile. (Premiere édition, Paris, 1501. *in*-4°. gothique ; ſeconde édition, Lyon, 1579. *in*-8°.)

LE fond de ce Roman eſt peu de choſe, & les détails en ſont ennuyeux à l'excès. Cependant, dégagé des longueurs accablantes qu'il renferme, il eſt poſſible qu'il amuſe quelques inſtans : ſon ſtyle gothique eſt rude, lâche & embrouillé.

Cet Ouvrage eſt de pure imagination, & choqueroit non ſeulement la vérité, mais toute eſpece de vraiſemblance, ſi l'on cherchoit à le rapprocher de l'Hiſtoire. Il n'a pas la plus légere affinité avec la Chevalerie de Charlemagne, & l'on ne peut le placer que dans la claſſe des Romans de Chevalerie détachés.

Nous épargnerons à nos Lecteurs l'ennui des longues & très-mauvaiſes harangues que les Rois font à leurs Conſeils, & les réponſes encore plus faſtidieuſes des Conſeillers à leurs Souverains. Nous ne nous arrêterons que ſur quelques ſitua-

tions qui nous ont ſemblé propres à produire de l'intérêt, & nous éviterons les redites continuelles du Romancier, qui donne à ſes trois Héros les mêmes motifs, la même marche, les mêmes moyens, les mêmes ſuccès, les mêmes revers, pour les conduire tous les trois au même but.

Nous nous croirons bien dédommagés des peines que nous a données cet extrait, ſi nous pouvons faire lire avec quelque plaiſir le produit très-médiocre d'une imagination pauvre & privée de tout ce qui caractériſe le génie, même dans ſes écarts.

Alphonſe, Roi ſage, vaillant & vertueux, étoit monté ſur le trône de Naples & de Sicile; ſes peuples auroient été parfaitement heureux, ſi ces Royaumes n'euſſent pas été, pendant une longue ſuite d'années, menacés par les Turcs, qui vouloient ſe venger ſur eux des conquêtes des Princes Chrétiens dans la Terre Sainte.

Amurat, Empereur de Conſtantinople, Prince cruel & implacable, avoit médité la perte d'Alphonſe & la deſtruction de ſes Etats : déjà même pluſieurs places fortes étoient tombées en ſa puiſſance, entre autres, le port & la ville de Gaëte. Enhardi par ces ſuccès, il avoit formé le plan de ſe rendre maître de Naples. Fiérabras, Roi de Perſe, frere d'Amurat, avoit joint ſes forces aux ſiennes. Celui-ci avoit auſſi

de la haine pour les Chrétiens ; mais elle tenoit plus au préjugé de ſa Religion qu'à ſon ſentiment particulier. Son caractere, quoique plein de fierté, n'avoit rien de la rudeſſe de celui de ſon frere ; ce Prince, ami de la gloire, reſpectoit & chériſſoit la valeur juſque dans ſes ennemis.

Alphonſe implora le ſecours de tous les Princes Chrétiens. La cauſe ſembloit leur être commune, & le motif de la guerre qu'il avoit à ſoutenir devoit les armer pour ſa défenſe. Mais par-tout il eſſuya des refus. La France s'excuſa ſur les troubles intérieurs qui l'agitoient. L'Eſpagne fit des promeſſes, dont l'execution fut ſans ceſſe éludée. L'Angleterre, occupée à agrandir ſon commerce & ſa puiſſance maritime d'un côté tout oppoſé, prétexta le beſoin qu'elle avoit de toutes ſes forces pour couronner cette vaſte entrepriſe.

Philippe, fils du Roi de France, Prince auſſi compatiſſant que magnanime, s'étonnoit du refus obſtiné que faiſoit ſon pere de ſecourir Alphonſe. Il tenta de combattre cette réſolution : mais le Roi, qui ne l'avoit pas encore admis dans ſes Conſeils, & qui conſéquemment ne pouvoit pas l'inſtruire des raiſons politiques qui l'empêchoient d'envoyer des forces en Sicile,

évitoit de répondre à Philippe, & ne lui oppoſoit qu'une froideur, dont l'ame généreuſe, bouillante & ſenſible du jeune Prince ſe ſentoit violemment affectée.

Philippe eut bientôt de nouveaux motifs de s'intéreſſer à la cauſe d'Alphonſe. Le Miniſtre, chargé de négocier pour lui, eut l'adreſſe de faire tomber entre les mains du Prince de France un portrait de la Princeſſe de Sicile, qui fit naître dans ſon cœur un ſentiment bien plus puiſſant encore.

Philippe fait de nouvelles tentatives auprès de ſon pere, & rencontre les mêmes obſtacles. Le Roi, fatigué de ſes perſécutions continuelles, malgré ſa tendreſſe, ſe croit forcé de lui impoſer ſilence.

Conſterné, piqué de ſe voir ſans aucun crédit à la Cour de ſon pere, mais mille fois plus touché de l'image ſans ceſſe préſente à ſon eſprit des malheurs de la Sicile, & des pleurs qu'il ſuppoſe devoir couler des yeux d'une Princeſſe charmante, Philippe prend la réſolution de voler ſeul au ſecours d'Alphonſe. Ce projet, dont la témérité diſparoît à ſes yeux, conçu dans le ſilence, eſt exécuté dans le plus grand ſecret. Le jeune Prince trompe les regards de tout

ce qui l'environne, part, & court à la gloire, armé & animé par l'amour.

Il quitte la France ſous l'armure d'un ſimple Chevalier qui cherche les haſards. Son cœur l'appelle à Naples; mais la crainte de voir ſes projets découverts & traverſés, le menent d'abord en Eſpagne, & par ce détour il ſe flatte qu'on perdra la trace de ſes pas.

On peut juger de l'étonnement du Roi de France en apprenant la fuite de ſon fils, de ſes regrets, & de tous les reproches qu'il ſe fit d'avoir ſi hautement rejeté ſes demandes. Il détache pluſieurs Seigneurs à ſa pourſuite. On préſume avec fondement que la Sicile eſt le lieu où il s'eſt rendu. C'eſt donc ſur tous les chemins qui conduiſent à ce Royaume, que l'on ſe répand avec la plus grande vîteſſe. On va juſqu'à Naples, mais inutilement; & tous ces Meſſagers de retour, en inſtruiſant le Roi de leurs démarches infructueuſes, renouvellent & confirment ſon affliction.

Cependant Philippe traverſoit les Pyrénées, dans le deſſein de gagner quelque port d'Eſpagne, & de s'y embarquer pour paſſer à Naples. Il n'avoit avec lui qu'un ſimple Ecuyer, dépoſitaire de ſon ſecret, & dans lequel il avoit placé toute ſa con-

fiance. Ce bon ſerviteur, nommé Regnault, n'ayant pu le détourner du projet d'aller combattre les Infidelles, s'étoit décidé à ne le pas quitter. Philippe, l'imagination remplie des charmes de ſa Princeſſe, & des dangers qu'elle courroit ſi ſon pere ſuccomboit ſous les efforts de ſes ennemis, ſuivoit triſtement les bords de la mer. Il eſt tiré tout à coup de ſa rêverie par le ſpectacle le plus effrayant. Il voit des flammes s'élever d'un gros hameau que le feu dévore, & une foule d'hommes, de femmes & d'enfans ſe répandre, en fuyant dans la campagne avec les marques de la frayeur & du déſeſpoir. Il vole à ces infortunés, & leur offre tous les ſecours qu'ils ont droit d'attendre d'une ame compatiſſante.

» Helas! brave inconnu, lui répond un » vieillard, quel remede pourriez-vous » apporter à nos maux? Vous voyez nos » cabannes en feu; c'eſt l'ouvrage de ces » Maures cruels qui jadis régnoient ſur » ces belles contrées, & qui en ont été » chaſſés il y a cinquante ans par nos glo- » rieux Souverains. Depuis cette époque, » ils reparoiſſent quelquefois ſur ces côtes, » ils y deſcendent, & égorgent tous ceux » qui oſent leur réſiſter. C'eſt à la clarté

» des feux qu'ils allument, que nos mai-
» ſons ſont pillées, & qu'en ſe rembar-
» quant, ils entraînent avec eux les jeunes
» filles & les jeunes garçons qui ont le mal-
» heur de tomber entre leurs mains «.

» Eh ! reprit vivement Philippe, ces
» barbares ſe ſont-ils rembarqués ? Non,
» ajouta le vieillard, ils ont poſé leur
» camp ſur la plage, à la vue de leurs vaiſ-
» ſeaux : ils y paſſeront ſans doute la nuit
» dans la débauche, & ne remettront à
» la voile qu'à la pointe du jour. Il ſuffit,
» s'écria le Prince de France, vous ſerez
» vengés «.

Auſſi-tôt Philippe raſſemble autour de lui tous ces infortunés habitans qui errent éperdus dans la campagne ; il les harangue avec ce ton ferme & perſuaſif qui a fait gagner tant de batailles, & il obtient d'eux qu'ils obéiront à ſes ordres. Ce ne ſont que des Pâtres, mais ils ont à briſer les fers de leurs femmes & de leurs filles, &, conduits par le Prince de France, ils vont devenir de courageux ſoldats. Une forêt prochaine leur fournit les ſeules armes qui ſoient à leur diſpoſition dans l'état déplorable où ils ſe trouvent. Armés de bâtons, ils attendent en ſilence le ſignal que leur Chef doit leur donner.

Ce fut vers le milieu de la nuit que cette troupe ſe mit en marche, ſéparée en quatre pelotons, qui pouvoient à peu près compoſer deux cents hommes. Les Maures en avoient débarqué plus de cinq cents, que l'ivreſſe venoit de plonger dans le ſommeil. On s'avance de quatre côtés, & à un cri convenu que fait le Général, chaque peloton entre dans le camp, & aſſomme avec ſa vile arme autant d'ennemis qu'il en rencontre. Les autres, éveillés aux cris que pouſſent les mourans, ſe levent précipitamment, & courent à leurs ſabres; mais on ne leur donne pas le temps de s'en ſervir; un grand nombre eſt abattu avant que d'avoir pu frapper un ſeul coup.

Cependant quelques Maures ſe raſſemblent, & les armes n'auroient pas été égales entre les deux partis, ſi les Eſpagnols n'euſſent changé leurs bâtons contre les ſabres des ennemis à qui ils venoient de faire mordre la pouſſiere. Ayant à leur tête le vaillant Philippe, ils diſperſerent cette troupe, dont les reſtes coururent ſe cacher honteuſement dans les vaiſſeaux, & s'éloignerent auſſi-tôt du rivage. Cet exploit eut lieu à la pointe du jour, qui fit découvrir une aſſez grande tente, dans laquelle

laquelle on trouva liés deux à deux une quarantaine de femmes & de filles, & quelques jeunes hommes. Tout le butin fait par les pirates y avoit été dépoſé, & ils n'eurent pas le temps de rembarquer d'autres précieux effets, fruits de leurs rapines dans des villes de la côte & des châteaux plus conſidérables, que ſans doute ils n'avoient mis à terre qu'afin de les partager. Ces richeſſes dédommagerent amplement les malheureux villageois Eſpagnols de l'incendie de leurs cabanes.

Cette victoire couta du ſang à Philippe : dans la mêlée, il reçut au bras une large bleſſure, que ces bonnes gens s'empreſſerent de panſer, & enſuite ils lui préſenterent tous les captifs que ſon courage venoit de délivrer. Parmi eux ſe trouvoit un jeune Eſpagnol de la figure la plus intéreſſante & de la taille la plus avantageuſe. Le Prince de France lui demanda par quel haſard un homme de ſa ſorte ſe rencontroit au nombre des priſonniers. » Je me nomme Carlos, lui dit-il ; je ſuis » de Tolede, où mon pere Thierri jouit » d'une fortune aſſez conſidérable. Le » déſir de voir la France & de m'inſtruire » à l'école de quelques-uns de ſes braves

» Chevaliers, m'avoit fait entreprendre » un voyage, qui ſans vous m'auroit couté » la liberté. Ces bons payſans m'ayant » offert l'hoſpitalité, je dormois profon- » dément, lorſque les Maures, après » m'avoir garotté comme vous voyez, » m'ont tranſporté ſous cette tente.

Il eſt des cœurs nés pour l'amour & pour l'amitié, & qui cédent à ces deux ſentimens par une force preſque irréſiſtible : tel étoit celui de Philippe. Ce Prince aima Yolante ſur ſon ſeul portrait & avant que de la connoître, & il conçut de l'amitié pour Carlos auſſi-tôt qu'il le vit. Carlos ſe ſervit des expreſſions les plus perſuaſives pour prouver ſa reconnoiſſance à ſon libérateur ; enſuite il lui demanda à qui il devoit un ſi important ſervice, & quelles affaires pouvoient l'attirer en Eſpagne. C'étoit exiger du Prince de France plus qu'il pouvoit accorder : il ſe contenta de répondre à Carlos, qu'il étoit un Chevalier peu favoriſé de la fortune, & que par cette raiſon on le nommoit *le Dépourvu*, que ſon projet étoit de ſe rendre en Italie, d'y acquérir de la gloire en combattant contre les Infidelles, & qu'il cherchoit un vaiſſeau pour faire ce voyage.

» Dans la ſituation où vous êtes, reprit

» affectueuſement Carlos, je ne le per-
» mettrai point ; la mer ſeroit contraire
» à votre guériſon. Votre bleſſure mal
» fermée pourroit ſe rouvrir ; donnons-lui
» le temps de ſe conſolider, & venez avec
» paſſer moi quelques jours à Tolede,
» où vous ſerez reçu par mes parens avec
» la diſtinction qu'exigent les belles qua-
» lités qui brillent en vous «.

Le Prince de France ſe laiſſa entraîner, & nos deux nouveaux amis prirent congé des bons Villageois, qui ne les virent partir qu'en pleurant, & qui les comblerent de bénédictions.

Nos Lecteurs auroient bien raiſon de nous demander comment il ſe peut faire que Philippe conſente à s'éloigner des bords de la mer, & ſe laiſſe conduire ainſi à Tolede, qui eſt ſituée au milieu des terres, lorſque ſon amour pour la belle Yolante, & la ſituation périlleuſe où ſe trouve Alphonſe ſon pere, doivent hâter ſon voyage en Italie ; nous n'avons à oppoſer à ce reproche que l'ignorance de notre Romancier en Géographie.

Quoi qu'il en ſoit, le Prince de France & Carlos arriverent bientôt dans la Capitale de l'Eſpagne, & furent reçus avec les démonſtrations de la plus grande joie

par Thierry & Antonia, pere & mere du jeune homme, & par la charmante Iſerte leur fille. Mais à peine Philippe eut-il demeuré quelques jours avec ces honnêtes Bourgeois, qu'il fut attaqué d'une maladie dangereuſe qui le conduiſit aux portes de la mort. Tous les ſoins poſſibles lui furent prodigués ; Antonia & Iſerte ne quittoient pas le chevet de ſon lit, & ſe chargerent de lui préſenter les remedes ordonnés par les Médecins : Philippe les recevoit de leurs mains avec reconnoiſſance, & les charmes de la ſœur de Carlos ne lui échapperent pas ; mais s'il les admira, du moins ſon cœur n'en fut-il point épris. L'idée & le portrait d'Yolante le défendoient contre toute autre ſéduction. Il n'en fut pas de même de l'aimable Eſpagnole ; ſon jeune cœur ne put s'empêcher de déſirer la conquête de celui du *Dépourvu* ; ces ſecours affectueux, autant que la nature & ſa jeuneſſe, le rappelerent à la vie, & hâterent ſa convaleſcence. Ce fut une joie extrême dans toute la maiſon. Thierry & ſa femme remercioient le Ciel ; Carlos enchanté ne ceſſoit de s'applaudir d'avoir fait accepter à ſon ami un aſile où rien ne lui avoit

manqué ; & l'innocente Iſerte, qui ſecrétement avoit fait tant de vœux pour ſa guériſon, ne pouvoit démêler le motif du vif intérêt qu'elle prenoit au *Dépourvu* : mais à ſon gré perſonne ne méritoit plus que le jeune étranger de revoir le jour.

Philippe, quoique hors de danger, fut encore quelque temps à réparer ſes forces : il parloit ſouvent de ſon départ ; ſes nouveaux amis ne pouvoient en imaginer la néceſſité. Le bon Thierry traitoit de folle imprudence le deſſein d'aller combattre les Infideles dans un pays ſi éloigné, lorſqu'on ſe devoit à ſa Patrie, & que, par des exercices moins dangereux, il étoit facile de lui payer le tribut qu'elle exigeoit de nous. Le nom de Maure, de Turc, ou de Saraſin, car on les confondoit tous enſemble, faiſoit frémir Antonia pour les jours du *Dépourvu*. Carlos, par les conſeils les plus raiſonnables, cherchoit à diſſuader ſon ami de ce voyage ; & Iſerte verſoit des larmes. » Ne vous affligez pas mes » chers amis, leur diſoit Philippe, de » grands intérêts m'appellent à Naples : » ce ſont des devoirs que ma Religion » & mon honneur m'obligent à remplir :

» avec l'aide du Tout-puiſſant, j'en re-
» viendrai couvert de gloire, & repaſſant
» à Tolede, je ſerai dans le cas de vous
» donner des témoignages réels de ma
» reconnoiſſance. Eh bien! répondit Car-
» los, je ne vous quitte pas, je com-
» battrai près de vous, & je vous ra-
» menerai. Mais Iſerte diſoit douloureu-
» ſement : *Ah! ſi vous voulez de bonne foi*
» *revenir, autant vaudroit-il reſter* ».

Ces vives inſtances chagrinoient Philippe ; il avoit pénétré les tendres ſentimens d'Iſerte pour lui. Il ſentoit qu'elle étoit aimable, & méritoit de fixer un cœur dont la conquête pouvoit lui plaire. Mais celui du Prince déguiſé étoit déjà rempli de l'image & de l'idée d'une Princeſſe qu'il vouloit abſolument mériter par d'importans ſervices, & il avoit impatience de traverſer les mers pour les lui rendre.

Cependant Alphonſe ayant perdu tout eſpoir du côté de la France, & ſe voyant réduit aux dernieres extrêmités par un ennemi qu'aucune propoſition de paix ne pouvoit adoucir, crut qu'au moins il tireroit quelques ſecours de l'Eſpagne. Il avoit d'autant plus de raiſon de l'eſpérer, qu'indépendamment de la bonté de ſa cauſe

& de l'intérêt que tous les Princes Chrétiens devoient y prendre, le Roi d'Eſpagne étoit ſon beau-pere.

Ferrand, grand Sénéchal d'Alphonſe, parut donc à Tolede, où la Cour d'Eſpagne réſidoit depuis quelques mois. Muni des pouvoirs de ſon Maître, il y fut reçu avec les égards qu'exigeoient ſon rang, & le reſpect dû au Potentat dont il étoit le Miniſtre; mais ſes demandes furent rejetées, par la raiſon que les Maures inſultant ſans ceſſe les côtes d'Eſpagne, on ne pouvoit ſans danger ſe priver des forces néceſſaires pour repouſſer de tous côtés leurs attaques imprévues. Cette réponſe affligea ſenſiblement Ferrand. Philippe, qui avoit appris l'arrivée du Sénéchal, & de quelle négociation il étoit chargé, ſaiſit l'occaſion favorable du départ de cet Ambaſſadeur, pour ſe rendre à Naples, où ſon amour & la gloire l'appeloient. Il ſe préſente à Ferrand, ſous le faux nom de *Dépourvu*; & lui fait une peinture ſi vive de l'intérêt qu'il prend à la cauſe d'Alphonſe, & au péril que court la charmante Yolante, que le brave Sicilien l'accepte au nombre de ſes Guerriers, & promet de lui fournir des occaſions d'exercer ſon

courage. Carlos étoit préſent à cette converſation ; il jura qu'il ne quitteroit pas ſon ami, & Ferrand conſentit à lui donner auſſi de l'emploi.

Qu'on juge de la douleur de Thierry, d'Antonia, & ſur-tout d'Iſerte, lorſqu'ils furent certains que rien ne pouvoit empêcher le départ du *Dépourvu* & du jeune Carlos ! Leurs adieux furent touchans, & les promeſſes que réitérerent nos Guerriers de revenir bien-tôt couverts de gloire, ne diminuerent point la frayeur que la famille Eſpagnole concevoit, en ſongeant aux dangers auxquels ils alloient s'expoſer. Enfin le Sénéchal débarqué en Italie, prit avec ſa ſuite la route de Naples. Le *Dépourvu* marchoit à ſes côtés, & témoignoit tant d'ardeur, que quoique Ferrand connût combien le courage d'un ſeul eſt impuiſſant contre tant de forces réunies, il étoit entraîné malgré lui à former quelques eſpérances. Il s'arrêta quelques jours à Capoue, dont Olivier ſon frere étoit Gouverneur.

Cette Ville étoit fort incommodée par le voiſinage de l'armée des Perſes, que Fier-à-bras, Roi de cette nation, & frere d'Amurat, avoit conduite lui-même dans cette contrée pour s'en

rendre maître, tandis que d'un autre côté les Turcs, après s'être emparés de Fondi, campoient ſous les murs de Gaëte. Fier-à-bras étoit dans Fondi avec les principaux Officiers de ſon armée, & ſouvent il envoyoit des partis à la vue de Capoue, autant pour chercher à ſurprendre la Ville, que pour intercepter tous les vivres, dont elle commençoit à manquer.

Le Sénéchal y entra cependant ſans obſtacle; & il y eut à peine paru, que le courage commença d'y renaître. On s'y prépara non ſeulement à une vigoureuſe défenſe, mais on fit d'autres projets bien plus hardis. Il eſt vrai qu'il falloit ſe conduire par la fineſſe & par la ruſe; elles pouvoient ſeules mettre la balance entre l'inégalité des forces.

Une nuit que tout étoit calme dans le camp des Perſes, & qu'il y régnoit cette ſécurité profonde qui leur eſt ordinaire, & qui tant de fois a cauſé leur ruine, Ferrand fait des diſpoſitions promptes, dont il oſe ſe promettre quelques ſuccès. Il aſſemble cinq cents chevaux d'élite, qu'il diviſe en deux petits corps, commande l'un, & confie l'autre au *Dépourvu*,

dont il brûloit d'éprouver la valeur. Après l'avoir inſtruit de ſon projet & de la marche qu'il doit tenir, ils ſe ſéparent pour s'embuſquer, l'un à droite vers Gaëte, & l'autre à gauche ſur le chemin de Fondi. Philippe fait des vœux au Ciel pour avoir occaſion de ſe ſignaler : peu de momens après, les pas précipités de quelques chevaux lui font juger que l'ennemi s'avance. C'eſt Fier-à-bras lui-même qui vient ſe livrer à lui, & qui ſans doute ne le croit pas ſi près. En effet, c'étoit le Roi de Perſe ; accompagné de pluſieurs Officiers principaux, il voloit auprès de ſon frere. Il paſſe ſous les yeux du Prince de France, qu'un bois ſitué à côté du chemin ne lui permet pas d'appercevoir, & dans le même inſtant il eſt enveloppé. Vainement il veut ſe défendre & vendre cher la liberté qu'il ſe voit forcé de perdre ; le *Dépourvu* l'atteint lui-même, le preſſe, le déſarme, le renverſe, & le fait priſonnier : ſon eſcorte eſt taillée en pieces, porte des fers, ou prend la fuite.

Le vainqueur, au comble de ſa joie d'un coup ſi heureux & ſi imprévu, traite ſon ennemi avec les plus grands égards, mais ne le conduit pas moins

en triomphe dans les murs de Capoue. Il n'en étoit éloigné que de quelques pas, lorſqu'un des hommes de la ſuite de Ferrand vient à toute bride, & paroît chercher un aſile contre la mort qui le pourſuit. Le *Dépourvu* l'arrête, l'interroge, apprend que Ferrand, engagé dans un nouveau combat, a ſuccombé ſous le nombre, & qu'il eſt priſonnier. Frappé de ce revers cruel, le *Dépourvu* ne ſonge qu'à tenter de le réparer s'il eſt poſſible : il confie le précieux dépôt dont il s'eſt rendu maître aux plus braves des ſiens, avec ordre de le conduire à la Ville, & de l'immoler à l'inſtant, s'il fait la moindre réſiſtance, s'excuſe en peu de mots auprès de Fier-à-bras, ſur ce que la néceſſité lui commande, & vole au ſecours du Sénéchal.

Arrivé vers le lieu où celui-ci eſt étroitement gardé, il fait halte, ordonne le plus grand ſilence, eſpere que la nouvelle de la priſe de Fier à-bras, qui doit ſe répandre dans le camp, y va porter le trouble, & n'attend que le moment du déſordre pour marcher avec plus d'aſſurance. En effet, ce bruit vole de bouche en bouche; on refuſe de croire cette nouvelle, que l'on frémit d'enten-

dre ; mais peu à peu elle s'accrédite, & ceux qui compoſoient l'eſcorte du Roi de Perſe, qui ont été témoins de ſa défaite, & qui avoient à peine échappé au carnage, ne permettent plus de douter d'un malheur qui glace tous les eſprits de ſurpriſe & d'effroi. C'eſt dans ce moment que notre Héros, plus prompt que l'éclair, fond ſur ceux à qui la garde du Sénéchal eſt confiée; le combat recommence & devient terrible ; mais il eſt bientôt inégal : le *Dépourvu* veut tout tenter pour délivrer Ferrand ; il s'élance avec l'intrépidité que donne une premiere victoire. Les ennemis cherchent à conſerver leur proie ; mais accablés par la perte qu'ils ont faite, leur courage s'affoiblit, l'épouvante ſe répand de tous côtés. Le Sénéchal recouvre ſa liberté, tombe dans les bras de ſon libérateur, qui le ramene en triomphe à Capoue.

Fier-à-bras venoit d'y arriver, & d'être remis entre les mains du Gouverneur. Olivier paſſe rapidement de l'inquiétude à la plus grande ſurpriſe, en voyant le priſonnier qu'on lui amene. Il étoit aſſez diſpoſé à exercer contre lui toutes les cruautés qu'Amurat avoit fait ſouffrir aux Chrétiens que le malheur lui avoit

livrés, lorſque le *Dépourvu* arrive, accompagné du Sénéchal. Eclairé ſur le ſort qu'on prépare au Roi de Perſe, il conjure Olivier de proſcrire cet uſage barbare; il a des droits ſur ce priſonnier, il les réclame, & veut qu'on le traite avec la douceur, l'honnêteté, le reſpect même que l'on doit aux têtes couronnées. Loin d'avilir ſon ennemi, il fait l'éloge de ſa bravoure, & n'attache d'autre mérite à l'avantage qu'il a remporté ſur lui, que celui de la vigilance à ſaiſir les occaſions favorables. Fier-à-bras, qui s'attendoit à périr d'une mort cruelle, revient à peine de ſon étonnement. Il conſidere le *Dépourvu*, l'admire; ſa jeuneſſe ajoute encore à ſa ſurpriſe, & ſa vénération devient ſi grande, qu'il ſe jette dans ſes bras, en jurant qu'il lui voue à jamais & dans quelque circonſtance qu'il ſe rencontre, une amitié à toute épreuve, & qui ne finira qu'avec ſa vie.

Mais on fut bien plus émerveillé quand on apprit que Ferrand lui-même, ce vieillard ſi reſpectable & ſi cher à la nation & à ſon Prince, devoit auſſi au jeune Héros ſa liberté, qu'il avoit perdue. Cependant le Sénéchal s'empreſſa de

rendre compte à Alphonſe de la fuite totale & précipitée des Perſes, & ne manqua pas d'ajouter qu'il ne devoit cette étonnante victoire qu'au courage, à l'adreſſe, à l'intrépidité d'un jeune Chevalier François, qu'il ne connoiſſoit que par les hauts faits qui l'avoient couvert de gloire.

On conçoit aiſément combien cette nouvelle dut cauſer de joie à Alphonſe, qui depuis près de deux ans ne comptoit les jours de ſon regne malheureux que par les pertes. La détention du Roi de Perſe lui faiſoit regarder la paix comme prochaine & aſſurée. Il envoya ordre au Sénéchal de lui amener ſur le champ ce priſonnier illuſtre. Ferrand obéit, commanda une nombreuſe eſcorte, & l'on penſe bien que le *Dépourvu* marchoit à la tête. Arrivé à Naples, Fier-à-bras fut conduit à Alphonſe, qui le reçut avec tous les honneurs dus à ſon rang. Sa parole exigée fut le ſeul lien qui le retint à la Cour d'un Roi généreux & compatiſſant. Il ſeroit difficile de rendre l'accueil que reçut le jeune étranger, à qui Ferrand avoit déclaré qu'on devoit la victoire. Alphonſe le combla de careſſes, & le préſenta lui-même à la Reine &

à la Princeſſe Yolante. Tout ce que le *Dépourvu* avoit ſenti juſqu'alors pour une Princeſſe infortunée que la renommée ſeule lui avoit fait connoître, & l'impreſſion même que le portrait de cette Princeſſe avoit produit ſur ſon cœur, ne peuvent être comparés au violent amour que ſa vue lui inſpira. De ce moment, Yolante régna pour toujours ſur ſon ame. La Cour d'Alphonſe, enchantée de ce qu'on diſoit du *Dépourvu*, s'empreſſoit à le voir, à ſe trouver ſur ſon paſſage, à l'admirer, & chacun s'affligeoit de ne pas le connoître : mais trop de raiſons l'obligeoient à cacher ſoigneuſement que celui qu'on ne croyoit qu'un ſimple Chevalier étoit l'héritier du premier Trône du monde. La belle Yolante n'étoit pas non plus indifférente à toutes les graces de l'Etranger ; & ſi le cœur du *Dépourvu* s'étoit embraſé dès le premier moment où il avoit paru devant elle, de ſon côté, celui de la Princeſſe n'étoit rien moins qu'inſenſible. Elle trouva que le nom de *Dépourvu* convenoit mal à un Chevalier qui réuniſſoit tant d'avantages ; elle parut déſirer que ce nom fût oublié : elle y ſubſtitua celui de *Pourvu d'honneurs* ; & Philippe prit avec

autant de plaiſir que d'empreſſement un nom prononcé par une bouche ſi belle.

Alphonſe, convaincu de la bonté de ſa cauſe, & ſe flattant toujours que les Princes Chrétiens ne le laiſſeroient pas ſeul réſiſter à tant d'orages, avoit envoyé de nouveaux Ambaſſadeurs en Angleterre & en Ecoſſe. Il obtint enfin que chacun de ces deux Royaumes lui fourniroit ſix mille hommes. Le Prince David, fils du Roi d'Ecoſſe, à qui vraiſemblablement l'Ambaſſadeur de Sicile avoit trouvé le moyen de faire remettre un portrait d'Yolante, qui avoit produit ſur lui le même effet que ſur le Prince de France, demanda avec empreſſement au Roi ſon pere la permiſſion de commander ce ſecours. Les troupes raſſemblées s'embarquerent pour Naples; mais une tempête effroyable les diviſa, & réduiſit la flotte entiere à l'impoſſibilité de reparoître. Le vaiſſeau ſur lequel étoit monté le Prince d'Ecoſſe, après avoir été long-temps le jouet de la mer irritée, vint échouer au Port de Gaëte. Tout l'équipage fut maſſacré en tombant au pouvoir des Turcs; & David l'eût été lui-même, ſi le jeune Orkais, fils d'Amurat, & auſſi ſenſible que ſon pere étoit inhumain,

inhumain, n'eût ordonné qu'on épargnât ſes jours. Le Prince d'Ecoſſe ſe rendit priſonnier à Orkais ; mais ſoigneux de cacher ſon rang & ſon nom, il prit celui d'Athis, & ſe donna pour ſimple Chevalier Ecoſſois, noble, mais pauvre, & que la ſeule envie d'acquérir de la gloire avoit conduit aux combats.

Pour derniere preuve de ſa généroſité, le fils d'Amurat lui permit de ſe rendre au camp des Chétiens. Athis devenu libre, leur offrit ſes ſervices, & bientôt ſignala ſa valeur. Le *Pourvu d'honneurs* ne tarda pas à le diſtinguer, & prit inſenſiblement pour lui une tendre amitié ; elle fut réciproque.

Cependant un troiſieme Héros réſolut de venir au ſecours des Chrétiens : ce fut Auffroy, Prince d'Angleterre, & l'héritier préſomptif de cette Couronne. Un portrait de la belle Yolante lui étoit auſſi tombé entre les mains, & il en étoit devenu éperdument amoureux, comme les Princes de France & d'Ecoſſe (car notre Romancier ſe répete un peu dans les moyens qu'il emploie pour rendre épris ſes différens Héros, & pour motiver leurs déguiſemens & leurs exploits). Contrarié par ſon pere, comme l'avoit

été Philippe, il employa les mêmes ruſes, & partit ſecrétement de Londres avec quatorze Seigneurs d'un zele & d'une bravoure éprouvés : mais la mer fut auſſi cruelle à ſon égard qu'elle l'avoit été pour l'armée combinée. Leur vaiſſeau, après avoir ſouffert conſidérablement d'un gros temps, étoit réduit à une marche fort lente, & preſque hors d'état de pouvoir manœuvrer. Dans cette poſition fâcheuſe, il fut rencontré par des Pirates Turcs, auxquels on oppoſa vainement quelque réſiſtance ; il fallut amener & ſe rendre : mais Auffroy, préſumant bien tout le danger qu'il y auroit à ſe faire connoître, prit le nom d'Hector, en ſe ſoumettant au pouvoir du vainqueur. Il fut conduit à Gaëte avec ſes compagnons, où ils attendirent qu'Amurat prononçât ſur leur ſort.

Pendant que ceci ſe paſſoit, Yolante éprouvoit un trouble dont elle-même avoit peine à ſe rendre compte. Le *Pourvu d'honneurs* avoit touché ſon ame ; nul mortel juſqu'alors ne lui avoit offert plus de graces ; chaque jour elle lui trouvoit une perfection nouvelle, & l'amour qui inſenſiblement s'étoit joint à la reconnoiſſance qu'elle lui devoit de tous les ſervices rendus à ſon pere,

faiſoit, ſans qu'elle cherchât à s'en défendre, des progrès rapides dans ſon cœur. Mais loin d'y rencontrer ce charme flatteur qui fait le bonheur de la vie, elle s'en affligeoit. En effet, que pouvoit-elle ſe promettre d'un attachement dont l'objet lui étoit inconnu? objet dont la naiſſance, ſans doute ſi éloignée de la ſienne, en rendant impoſſibles des nœuds qu'elle eût voulu former, ne lui laiſſoit que des regrets. Il y avoit des momens où elle ſe repentoit de l'avoir connu; d'autres où elle renonçoit à le voir; d'autres encore où, malgré ſes réſolutions, elle ſe plaignoit de ſon abſence. Tant d'incertitudes, tant de combats, que la décence & la raiſon livroient à ſa ſenſibilité, la rendoient malheureuſe.

Ce fut au milieu des fêtes, qu'une treve de trois mois permit de donner à Naples, que Auffroy ou plutôt Hector parut à cette Cour. Après avoir ſalué le Roi comme un Chevalier que l'envie de le ſervir avoit animé, mais que le ſort avoit inhumainement traité; après avoir rendu compte de la généroſité de Fier-à-bras qui avoit rompu ſes fers, il fut porter au *Pourvu d'honneurs*, de la part du Roi de Perſe, des marques de ſon

eſtime, & le pria de faire agréer ſes ſervices au Sénéchal, ſous les ordres duquel il brûloit de ſervir.

Non moins aimable qu'Athis, auſſi fier que le *Pourvu d'honneurs*, Hector fut bientôt leur ami. Alphonſe, perſuadé qu'il recevroit d'eux les plus grands ſervices, voulut ſe les attacher d'une maniere plus particuliere, & leur donna des emplois brillans à ſa Cour. Le *Pourvu d'honneurs* fut nommé l'Echanſon d'Yolante; Athis ſon Pannetier; Hector fut ſon Ecuyer. Celui-ci eut le même ſort que ſes deux compagnons, il vit Yolante, & ſon cœur s'enflamma pour elle.

Pendant que le *Pourvu d'honneurs*, couronné de gloire, ſe livroit au doux penchant que l'amour inſpire, ſa patrie, la France, étoit plongée dans la douleur. Son Roi payoit le tribut à la nature, mouroit ſans ſavoir ce qu'étoit devenu un fils dont il ſe reprochoit l'abſence, & ſans pouvoir remettre en ſes mains un ſceptre que la mort lui raviſſoit. Dans ces derniers momens, il fit appeler le Duc de Bourgogne ſon frere, & le nomma Régent du Royaume, en exigeant qu'il ne s'emparât du Trône, auquel l'abſence de Philippe lui rendoit tous ſes droits,

qu'après ſept ans de nouvelles recherches, pendant leſquelles il oſoit ſe flatter encore que ſon fils pourroit reparoître.

Le Duc de Bourgogne fut exact, & ſuivit religieuſement les dernieres volontés de ſon frere ; il ne voulut gouverner qu'au nom de ſon neveu, dont il déſiroit ſincérement le retour.

La treve qui laiſſoit reſpirer les Napolitains alloit expirer ; Amurat ne l'avoit propoſée que pour raſſembler des forces plus multipliées & plus importantes. Son projet d'envahir les Deux Siciles n'avoit rien perdu de ſa premiere ardeur ; & pour l'aſſurer par des coups plus ſûrs, il ouvrit la campagne en conduiſant ſon armée juſque ſous les murs de Naples.

Aux plaiſirs qui avoient brillé dans cette Ville pendant la treve, ſuccéderent la crainte & les alarmes. Nos jeunes Chevaliers, qui ne connoiſſoient que la gloire & le mépris des dangers, voyoient arriver l'inſtant de ſe ſignaler avec une joie nouvelle. Alphonſe, penſif & ſérieux, redoutoit ce nouvel orage ; le Sénéchal, qui réuniſſoit à ſon âge toute l'expérience d'un vieux Capitaine & l'intrépidité de la jeuneſſe, formoit des plans de défenſe, & cherchoit à raſſurer ſon Maître. Les Da-

mes ne voyoient que le danger qu'alloient courir ceux auxquels pendant la paix elles avoient rendu les armes : mais la belle Yolante étoit la plus agitée.

Fier-à-bras, fidele à ſon ſerment, vint de lui-même, à l'expiration de la treve, reprendre ſes fers auprès d'Alphonſe. Naples exactement fortifiée, munie de vivres & remplie de troupes aguerries, attendoit les événemens qui alloient décider de ſon ſort. Nos braves Chevaliers, enhardis par l'amour, ſe préparoient à voler à la gloire. Yolante ne put ſupporter ce ſpectacle; une pâleur mortelle vint ſubitement effacer ſes brillantes couleurs. Secourue par ſes femmes, que ſon évanouiſſement effraie, elle les éloigne toutes, ſous le prétexte ſpécieux de goûter un repos ſalutaire : mais hélas! ce n'étoit que pour donner un cours plus libre à des torrens de pleurs.

Ce changement ſubit eſt remarqué de toute la Cour d'Alphonſe; on en parle en ſecret, & chacun dans ſon opinion croit voir la vérité ; mais il échappa moins encore à nos Chevaliers qu'aux Napolitains. Chacun d'eux ſe flatte intérieurement d'en être la cauſe; & cette idée, qui fait leur bonheur, les rend mille fois plus ardens & plus courageux encore.

Cependant les attaques commencent, la Ville eſt inveſtie de trois côtés ; l'autre, dominé par une montagne inacceſſible, dont le ſommet eſt couronné de flammes, & le pied baigné par la mer, ſembloit oppoſer des barrieres ſuffiſantes.

Amurat raſſemble l'élite de ſes troupes, & forme une attaque vigoureuſe contre la principale porte de Naples : le Sénéchal qui avoit aiſément reconnu ſon deſſein, ſe prépare à la défenſe, & finit par oppoſer toutes les reſſources de l'art à des efforts multipliés, que ſa prudence & ſon activité rendent impuiſſans. Le *Pourvu d'honneurs* laiſſe à la ruſe & à l'adreſſe le ſoin d'effectuer & de repouſſer ces attaques, & cherche un chemin pour marcher plus rapidement à la victoire. A la tête de mille chevaux, il ſort par cette porte que les ennemis avoient négligé de couvrir, longe le pied de la montagne enflammée, à la lueur effrayante des feux qu'elle vomit, traverſe des eaux ſtagnantes & ſulfureuſes, &, plus audacieux à meſure que les obſtacles augmentent, parvient enfin juſqu'aux lignes ennemies. La nuit protége ſon approche, & va bientôt être témoin d'une grande victoire. C'eſt dans cet endroit du camp ennemi que

commande le jeune Orkais : autour de lui tout étoit calme, il étoit loin de penſer que le *Pourvu d'honneurs* fût ſi près de lui. Celui-ci s'arrête un moment pour reprendre haleine, cherche Hector qui l'avoit accompagné, tandis qu'Athis, près du Sénéchal, court à d'autres exploits, l'embraſſe, donne le ſignal, & fond ſur les ennemis, dont un grand nombre paſſe du ſommeil à la mort. Il ſeme par-tout un effroi dont on ignore la cauſe ſubite, & que les ténebres augmentent. Orkais ſurpris fait ſonner l'alarme ; mais une partie de ſes ſoldats ne peut déjà plus l'entendre. Cependant il rappelle tout ſon courage, raſſemble ſa Garde à la hâte, vole au combat, mais ne ſuſpend quelques momens la victoire, qu'en augmentant le carnage. Forcé lui-même, il cherche à ſe replier ſur un endroit où doit paſſer un corps de troupes qu'il attend. Le *Pourvu d'honneurs* devine ſon projet, change ſon attaque, le prend en flanc, & l'éloigne malgré lui du chemin qu'il veut prendre, & du renfort qu'il eſpere. Orkais, entraîné, pourſuivi, ſe rend priſonnier. Hector eſt chargé de le conduire à Naples : le *Pourvu d'honneurs* l'aſſure qu'il va bientôt le ſuivre ; mais

ſon ardeur l'emporte à de nouveaux combats.

La terreur, en ſe répandant parmi les Turcs, y avoit ranimé le courage. L'Empereur lui-même, inſtruit de ce qui ſe paſſoit à l'extrémité du camp, y fait filer des troupes, & marche en perſonne à leur appui. Le combat recommence, & le *Pourvu d'honneurs*, en prononçant le nom d'Yolante, s'expoſe à de nouveaux dangers. Le jour qui commence à paroître éclaire mille prodiges de valeur. Tantôt emporté par la chaleur du combat, il pouſſe juſqu'au milieu du camp ennemi; tantôt craignant de ſe trop engager, il ſe rallie & préſente un front impoſant, que l'on n'oſe attaquer. Mais inſenſiblement Amurat, qui croyoit avoir à combattre une armée toute entiere, reconnoît que ce qui lui a couté tant d'hommes & cauſé tant d'épouvante, n'eſt qu'une poignée de cavaliers, qu'aucun corps ne ſoutient, & que la témérité ſeule a conduits. Que peut la valeur contre tant de forces qu'on raſſemble? Le *Pourvu d'honneurs* eſt bientôt environné, cherche à ſe faire jour au travers des colonnes qu'on lui oppoſe, ou du moins à vendre cher une vie qu'il eſt au moment de perdre: mais

Amurat, étonné de ſon audace & de tant de bravoure, a ſur-tout ordonné qu'on épargnât ſes jours .... il n'en veut qu'à ſa liberté.... Que le bras de ce jeune Héros fit verſer de ſang, avant qu'on le chargeât de fers ! mais enfin il fallut céder & ſe rendre.

Amurat, frappé de tant de prodiges, ſe fait amener ce priſonnier, l'admire, & ſon premier mouvement eſt celui de la clémence. Mais lorſqu'il apprit qu'Orkais étoit priſonnier lui-même, & que ce même Chevalier qu'il tenoit en ſa puiſſance l'avoit fait conduire à Naples, la rage la plus affreuſe s'empara de lui ; il jura de le faire expirer dans des tourmens cruels, & d'en rendre Naples témoin, en lui faiſant perdre la vie à la vue de ſes murs. Ainſi, pendant qu'on recevoit Orkais à Naples, & qu'on élevoit un triomphe à ſon vainqueur, on préparoit la mort de ce dernier dans le camp d'Amurat. Yolante, qui ne ſavoit encore que la premiere nouvelle, étoit livrée à la plus douce joie ; & lorſqu'elle pouvoit être un moment vis-à-vis d'elle-même, elle s'écrioit : Je ne m'étonne point que ce brave Chevalier remporte de telles victoires, il eſt impoſſible de lui réſiſter, ſans doute ....

eh ! qui le ſait mieux que moi ? Son Amant tenoit un autre langage ; la mort, dont il voit le moment s'approcher, n'eſt pas ce qui l'effraie ; .... mais ne plus voir Yolante, ne plus combattre pour elle, voilà ce qui le déſeſpere.

Cependant le *Pourvu d'honneurs* ne paroiſſoit point à Naples ; on eſt ſurpris de ſa lenteur à s'y rendre. La joie fit place à l'inquiétude, & fut ſuivie de la douleur la plus amere. Deux cavaliers échappés au fer des Turcs, porterent au Roi de Sicile l'affreuſe nouvelle de la priſe de l'Amant d'Yolante. Frappé de ce revers, Ferrand n'héſite pas un inſtant à faire propoſer ſon échange avec Orkais. Un Meſſager va porter cette offre au Sultan ; mais, au grand étonnement des Napolitains, la réponſe du barbare Amurat, eſt qu'il ne peut ſe diſpenſer de ſacrifier un inconnu aux ombres de tant de Muſulmans qui demandent vengeance.

On voudroit vainement exprimer toute l'horreur qu'inſpira cette odieuſe réponſe : mais on peindroit bien plus difficilement encore tout ce qui ſe paſſa dans l'ame de la trop ſenſible Yolante. Elle ſe reprochoit la mort d'un Héros qui n'avoit combattu que pour elle. Mille fois elle eût voulu

ſe donner en échange de la victime qu'on alloit immoler ; & ce qui redoubloit ſon déſeſpoir, c'étoit qu'Orkais, le fils du monſtre qui lui raviſſoit ſon Amant, avoit oſé porter ſur elle des regards mêlés de reſpect & d'amour. Fier-à-bras, indigné de la réponſe de ſon frere, offrit ſa tête à Alphonſe. Vengez-vous, lui dit-il, d'un barbare, vengez ſur moi la mort d'un Héros qu'au prix de tout mon ſang je voudrois arracher aux mains qui le retiennent. Non, lui répondit Alphonſe ; j'expoſerois comme vous ma vie pour ſauver ce Chevalier, mais je ne le vengerai point par une inhumanité ; ce ſentiment ne fut jamais dans mon cœur.

Les menaces du Turc alloient être ſuivies de leur effet ; déjà les préparatifs du ſupplice ſe diſtinguoient du haut des murs de Naples. Ce ſpectacle inoui fit renaître toute la fureur d'Hector & du bouillant Athis. Ils vont trouver le Sénéchal, exigent de lui qu'il les laiſſe ſortir de la ville, & jurent de ſauver ou de venger leur compagnon d'armes. Ferrand, loin de s'oppoſer à cette entrepriſe, quelque inutilité qu'elle préſente, ſe joint à eux, & fait ſerment de ſeconder leurs généreux efforts.

Que ne peut la valeur quand elle eſt

ſecondée du déſeſpoir ! Ils ſortent tous trois ſous des déguiſemens qui cachent & favoriſent leur deſſein. Ils font un long circuit, & s'approchent enfin du lieu fatal où le *Pourvu d'honneurs*, déjà expoſé, dépouillé de toute armure, alloit perdre la vie par la main des Bourreaux. Eux ſeuls l'accompagnoient; le Turc étoit loin de croire que ſa proie pût lui échapper. Nos trois amis s'avancent : on les fixe, on les regarde ; mais ils n'offrent à l'œil curieux que des gens attirés par la ſingularité ou l'atrocité du ſpectacle. Un regard du Sénéchal eſt le ſignal dont ils ſont convenus : ils tombent avec autant d'impétuoſité que de fureur ſur les Bourreaux, qui du premier coup reçoivent la mort qu'ils étoient prêts à donner, enlevent leur ami, & d'un pas précipité le menent à une des portes de la ville, qui s'ouvre pour les recevoir, & ſe ferme à l'inſtant. L'éclair eſt moins vif que cette opération ne fut prompte ; elle eſt achevée qu'Amurat n'en ſait rien encore. Le retour du *Pourvu d'honneurs* à Naples eſt un triomphe. Conduit aux pieds d'Alphonſe, il y connoît combien il eſt cher à ce Prince, à ſa Cour, & à tout ce qui la compoſe. Yolante, dont l'ame eſt agitée de mille

impreſſions différentes, accourt, le voit, le demande encore, & tout à coup le ſaiſiſſement referme ſes beaux yeux, qui ſuffiſoient à peine à diſſiper ſes mortelles alarmes.

Fier-à-bras & Orkais furent les premiers à le féliciter ſur ſon heureuſe délivrance, & lui firent l'accueil le plus tendre. Orkais ſeulement s'étonna qu'Yolante y eût été ſi ſenſible. Il en auroit même pris de l'inquiétude; mais il ſe raſſura en ſe rappelant qu'il n'avoit rien à redouter de la flamme indiſcrete d'un Chevalier qui n'avoit pour lui de titres que ſa valeur.

Amurat, irrité de ce coup inattendu, & de voir ſa vengeance fruſtrée, forma contre Alphonſe, Naples & ſes habitans, les plus horribles projets :... mais il fallut bientôt les abandonner. Son armée commençoit à ſouffrir des ravages effrayans de ces maladies ſi communes parmi les Orientaux.

Cependant, pour célébrer le retour du *Pourvu d'honneurs*, Alphonſe donna un banquet ſplendide à toute ſa Cour. Fier-à-bras & Orkais y furent admis, ainſi que nos Chevaliers. Vers la fin du repas, les femmes de la Reine apporterent un

paon, ſur lequel chacun devoit renouveler ſon ſerment.

Le Sénéchal & ſes trois compagnons, excités par la barbarie outrageante du Turc, vouerent unanimement qu'ils chercheroient tous les moyens de le combattre en perſonne, & que ſi jamais il tomboit en leur pouvoir, non ſeulement ils ne le recevroient pas à rançon, mais qu'ils lui donneroient la mort. Fier-à bras, irrité contre ſon frere, jura de ne l'aider, ni de ſes troupes, ni de ſes richeſſes contre Alphonſe. Orkais, qui ſe trouvoit placé près d'Yolante, tourna ſur elle des yeux où la tendreſſe la plus vive étoit peinte, & lui dit : » C'eſt peu de jurer ſur un » paon ; je jure aux pieds d'Yolante, » ſi jamais je regne ſur les Etats de mon » pere, d'offrir à l'inſtant & d'aſſurer » une paix éternelle à Alphonſe ; de lui » rendre toutes les villes qui lui ont été » priſes, & de lui donner, s'il le permet, » des preuves bien plus certaines encore » de tout ce que j'éprouve «.

Ces vœux étoient à peine prononcés, que les voûtes du Palais retentirent de mille cris de joie ; il ſembloit qu'avec de tels gages on ne pouvoit plus douter d'un triomphe éclatant.

Le Sénéchal crut devoir profiter de cette premiere ardeur, qui preſque toujours annonce le ſuccès. Il prépare une ſortie vigoureuſe, & l'exécute avec une rapidité qui ne laiſſe à l'ennemi ni l'idée de la prévoir, ni le temps de ſe préparer contre elle. Jamais combat ne fut plus ſanglant ni plus déciſif; on pénétra juſqu'à la tente d'Amurat, qui faiſoit pour ſa défenſe des prodiges de valeur. Ses forces s'épuiſerent; il fut forcé de ſe rendre. Dans ce moment, Athis arrive, Hector le ſuit; ils voient le Sultan chargé de fers; mais ſa mort avoit été jurée. Ils ordonnent ſon trépas: ils ſont obéis, & pourſuivent leur victoire. Le reſte de l'armée n'échappe à la mort que par la fuite la plus précipitée: leur camp entier devient la proie du vainqueur, qui, las enfin de frapper & de vaincre, vient apporter dans ſes murs la paix, la joie & la victoire.

Les débris de l'armée Turque ſe retirerent à Gaëte, d'où ils s'embarquerent auſſi-tôt pour rentrer en Turquie, & laiſſerent en Sicile les immenſes richeſſes que traînent toujours après eux les Orientaux. Une partie ſervit à dédommager Alphonſe des frais de la guerre; le reſte fut donné aux troupes. Mais nos trois

Chevaliers

Chevaliers refuſerent leur part de ce riche butin. Ce déſintéreſſement, dans des Chevaliers qui tous trois s'étoient annoncés pour être pauvres, cauſa autant d'admiration que de ſurpriſe.

Orkais reçut ſa liberté d'Alphonſe, & n'en fit d'autre uſage que de lui demander la paix. Fier-à-bras, traité de même, promit alliance & amitié au Roi de Naples.

Dans ce même temps, l'Empereur d'Allemagne mourut, & les Electeurs appelerent Alphonſe à ſon trône. Plus flatté que glorieux de cette préférence, Alphonſe partit avec toute ſa Cour, pour ſe rendre en Allemagne. Orkais, Fier-à-bras, & nos trois Chevaliers, voulurent être témoins des auguſtes cérémonies de ſon Sacre & de ſon inſtallation, & accompagnerent Alphonſe juſqu'à Rome, où le Roi de Sicile fut couronné Empereur des mains du Pape. Il alla enſuite à Aix-la-Chapelle s'aſſeoir ſur le Trône de Charlemagne ; enfin il revint à Naples, & continua d'y faire ſon ſéjour.

Ce Souverain, au ſein d'une paix profonde, couronné des mains de la Victoire, maître d'un nouvel Empire, ne devoit plus s'occuper que du ſoin de diſ-

poſer de la main d'Yolante. Il ſentoit qu'elle devoit être recherchée par tous les Princes de l'univers, & que ceux-mêmes qui lui avoient refuſé leurs ſecours, lorſqu'il étoit près d'être accablé par les forces Ottomanes, s'empreſſeroient, au moment qu'il en étoit délivré, à déſirer ſon alliance. Il entroit dans ſa politique de ne pas paroître ſe ſouvenir de l'eſpece d'affront qui lui avoit été fait: mais il étoit eſſentiel de choiſir celui de tous les jeunes Princes de l'Europe, qui, par des qualités brillantes & aimables, étoit le plus digne de lui ſuccéder; & il ne les connoiſſoit pas, ou plutôt il ne croyoit pas les connoître, puiſque ceux de France, d'Angleterre & d'Ecoſſe n'étoient à ſa Cour que ſur le pied de ſimples Cheliers d'une naiſſance ordinaire. Alphonſe réſolut donc de rendre le ſort & la valeur arbitres de cette belle deſtinée. Il annonça à ſa Cour, & fit annoncer à toutes celles de l'Europe, qu'il y auroit à Naples, dans un an, un ſuperbe tournoi, & que des Rois, des fils de Rois, ou des Princes de lignage Royal, y ſeroient ſeuls admis. Ce tournoi devoit durer trois jours. Si le même Chevalier emportoit le prix des trois jours, il devoit

être de droit l'époux de la Princeſſe de Sicile; s'il y avoit trois vainqueurs, l'Empereur ſe réſervoit la liberté de choiſir entre eux.

Orkais ſe propoſa bien de s'y trouver, réſolu, s'il étoit aſſez heureux pour triompher des concurrens qui lui ſeroient oppoſés, de recevoir à la fois la main d'Yolante & le baptême. On doit dire que ſon amour ſeul n'avoit point opéré de changement. Orkais, étonné de la généroſité, de l'humanité, & de toutes les vertus bienfaiſantes des Chrétiens, avec leſquels le ſort, en le faiſant priſonnier, l'avoit forcé de vivre aſſez long-temps, avoit déſiré de connoître leurs préceptes; ils avoient porté dans ſon cœur une premiere émotion que l'amour devoit couronner, mais que lui ſeul n'avoit pas fait naître.

En attendant l'époque fixée pour ce fameux tournoi, Orkais & Fier-à-bras rentrerent dans leurs Etats; & nos Chevaliers Chrétiens ſe diſpoſerent également à retourner dans leur patrie. Chacun d'eux étoit intérieurement ſatisfait de n'être pas exclu du tournoi, puiſque, pour y être admis, il n'avoit qu'à ſe faire connoître. Mais en même temps chacun s'applaudiſſoit d'avoir deux adverſaires

aussi redoutables de moins à combattre. Aucun d'eux ne se doutoit qu'on lui cachoit les mêmes droits qu'il croyoit avoir, & croyoit garder le même secret.

L'Empereur regrettoit l'exclusion qu'il avoit été forcé de leur donner ; il les invita à être spectateurs des fêtes qui accompagneroient le tournoi, en les assurant qu'il les y verroit avec le plus grand plaisir : mais ils s'excuserent d'accepter ces offres. Ils prirent congé d'Alphonse & d'Yolante, & se séparerent les uns des autres, après s'être embrassés, & s'être juré une amitié fidelle.

Quels furent les regrets d'Yolante ! que tout ce que son pere venoit de prononcer s'accordoit mal avec son cœur ! Une langueur qui par-tout accompagnoit ses pas, une tristesse qui se peignoit sans cesse sur son visage, ses beaux yeux souvent baignés de larmes, ne laissoient que trop appercevoir le trouble qui agitoit son ame tendre & prévenue. » Hélas ! s'écrioit-» elle quelquefois, que le bonheur est » loin de celles que le destin fait naître à » l'ombre du trône ! Victimes vouées aux » intérêts d'Etats, c'est à eux seuls que » l'on nous sacrifie ; on nous prive du » droit de choisir, on nous ravit jus-» qu'à la douceur d'être sensibles. Ah ! la

» derniere des mortelles eſt cent fois plus » heureuſe «; & ſes larmes recommençoient à couler.

Le *Pourvu d'honneurs* ſe rendit en France. Inconnu ſur toute ſa route, il y apprit la mort de ſon pere, les diſpoſitions qu'il avoit faites pour lui conſerver ſa Couronne, & la maniere religieuſe avec laquelle ſon oncle les obſervoit. Arrivé dans ſa Capitale, il fut ſe préſenter au Duc de Bourgogne, comme un ſimple Chevalier, & lui demanda une audience particuliere, dans laquelle il ſe fit connoître; mais il voulut reſter encore inconnu au reſte de ſes ſujets. Il avoua à ſon oncle ſon amour pour la belle Yolante, & l'envie qu'il avoit de la mériter en paroiſſant au tournoi royal qui ſe préparoit à Naples; mais il vouloit y être parfaitement inconnu. Le Duc enchanté de le revoir, étoit loin de chercher à contrarier ſes deſſeins. Il fut arrêté que le Régent prépareroit un ſuperbe équipage; qu'il ſe rendroit à la Cour de Naples, & qu'il s'y préſenteroit portant les armes de France pleines & ſans briſures; que ſon caſque ſeroit orné de la couronne royale; que ſon cortége ſeroit compoſé de deux cents Chevaliers, dans le nombre

deſquels Philippe ſe confondroit ; mais que pendant les trois jours du tournoi, il ſe couvriroit de ces armes, & combattroit à la place de ſon oncle, tandis que celui-ci ſe vêtiroit de la ſimple armure d'un Chevalier de la ſuite.

Ces choſes ainſi convenues & exécutées, ils partirent pour ſe rendre à Naples au temps marqué.

Les Princes d'Ecoſſe & d'Angleterre, rentrés dans leurs Etats, y diſſiperent les inquiétudes & les chagrins qu'avoient occaſionnés leur abſence. Mais au milieu de la joie que l'Angleterre reſſentit du retour d'Auffroy, elle eut des larmes à donner à la perte de ſon Roi : une mort auſſi prompte qu'inattendue, mit les Anglois dans le deuil & Auffroy ſur le trône. Revenu de ſes premieres douleurs, il s'occupa du ſoin de paroître au tournoi, flatté d'avoir à préſenter à Yolante un trône avec ſa main.

Le Prince David d'Ecoſſe avoit auſſi deſſein de reparoître à Naples, & ſe faiſoit d'avance un plaiſir inexprimable de la ſurpriſe qu'on y éprouveroit en trouvant en lui le Chevalier Athis.

Ces deux Princes arriverent à Naples en même temps, furent étonnés de s'y revoir, & reçus avec de grands honneurs.

On s'excuſa d'avoir traité de ſi grands Princes en ſimples Chevaliers pendant la derniere guerre; & Yolante s'affligeoit de ce qu'ils n'étoient pas tels encore. » Eh » quoi! ſe diſoit-elle, le ſeul que j'ai diſ- » tingué, le ſeul à qui mon cœur donnoit » en ſecret la préférence, eſt donc celui » que je ne verrai plus «?

Cependant on voyoit déjà dans Naples pluſieurs Rois & beaucoup de Princes ſouverains, dont les ſuites nombreuſes & les riches cortéges offroient le plus beau ſpectacle qui fût au monde. L'amoureux Sultan y arriva lui-même avec des équipages au moins auſſi brillans; l'Empereur le reçut avec la même pompe, non comme un homme qu'il avoit gardé long-temps dans les fers, mais comme un Souverain puiſſant, & pour lequel peut-être Alphonſe déſiroit que le ſort ſe déclarât.

Il ne manquoit plus à cette auguſte cérémonie que le Duc de Bourgogne, qui s'étoit fait annoncer comme Régent de France. Ce nouvel adverſaire faiſoit peu d'ombrage à ſes concurrens. Son âge paroiſſoit un obſtacle pour vaincre, & ſes rivaux, qui rioient tout bas de la témérité de ſon entrepriſe, ſe promettoient bien de tromper ſon eſpoir. L'Empereur

penſoit comme eux ; & ſi la belle Yolante avoit marqué quelque impatience à le voir arriver, c'étoit dans l'eſpérance que le *Pourvu d'honneurs* auroit ſans doute brigué la faveur de l'accompagner. » Je le » verrai du moins, diſoit-elle ! ah ! s'il » lui étoit permis de deſcendre dans l'a- » rene, mon cœur me dit que bien des » gens ici ſeroient trompés dans leur at- » tente. Mais éloignons ces idées qui ra- » niment toutes mes douleurs, & ſeront la » cauſe de mes éternels regrets «.

Enfin le Duc de Bourgogne arriva, & fit à Naples ſon entrée avec une pompe éclatante. Malgré ſon âge & ſes cheveux blanchis par le temps, on voyoit encore les graces & la nobleſſe peintes dans tous ſes traits. Sa taille majeſtueuſe & fiere, en impoſoit à tous les yeux. Tous les Chevaliers de ſa ſuite, vêtus uniformément, avoient la viſiere baiſſée, pour ſeconder l'envie qu'avoit Philippe de reſter inconnu. L'Empereur reçut le Duc de Bourgogne avec une diſtinction toute particuliere, & le préſenta à l'Impératrice & à ſa fille Yolante. A peine le Duc eut il levé les yeux ſur cette aimable Princeſſe, qu'il ceſſa de s'étonner de l'amour que Philippe avoit conçu pour elle. Il lui fit des complimens dignes à la fois de ſa beauté

& de la galanterie Françoiſe. Il aſſura que le plus grand bonheur de la France ſeroit de la voir régner ſur ſes Sujets, & qu'aſſurément rien ne ſeroit omis pour tâcher d'obtenir ce précieux avantage.

Yolante ne put s'empêcher de regarder le Duc comme un vieil avantageux qui préſumoit un peu trop de ſes forces. Enfin, le jour fixé pour l'ouverture du tournoi arriva. Les combattans deſcendirent dans l'arene, & chacun d'eux ſe promit la victoire. Ils paſſerent les uns après les autres ſous l'eſtrade où toute la Cour de l'Empereur étoit placée. Philippe y parut ſous les armes du Régent. On admira ſinguliérement ſon maintien noble & fier. Yolante étoit inſenſible à ce brillant ſpectacle; elle reſſembloit plutôt à la victime qu'on alloit immoler, qu'à la divinité à laquelle le ſacrifice étoit offert.

Les combattans paſſerent à l'endroit où les Juges du camp étoient placés, pour y entendre la lecture des conditions & des loix du combat. Enſuite chacun ſe rendit à ſa place, mit la lance en arrêt, & ne ſongea plus qu'à mériter le prix de la victoire.

Le ſignal donné, chaque combattant s'élance & fond ſur l'adverſaire que le

ſort lui préſente. On s'attendoit à voir le Duc de Bourgogne fléchir ſous les premiers coups. Mais quelle fut la ſurpriſe générale, quand au contraire on s'apperçut qu'il avoit l'avantage! Le Sultan fut le premier renverſé : Auffroy diſputa plus long-temps la victoire, & finit par la perdre; le Prince d'Ecoſſe, le valeureux Athis fut plus difficile à vaincre : on vit ces deux combattans faire mille prodiges de valeur & d'adreſſe. La palme fut long-temps incertaine ; mais enfin la gloire ſe rangea du côté des Lis, & le Prétendant François eut l'avantage de cette premiere journée.

Le Régent de France reçut les complimens de l'Empereur & de toute la Cour. Sa joie fut telle, qu'il oſa ſe permettre quelques plaiſanteries, qui le firent regarder comme un peu *gabeur*. Il s'approcha de la belle Yolante, & lui dit: » Vous voyez, charmante Princeſſe, » tous les miracles qu'opére l'envie de » vous mériter ; elle réchauffe les eſprits » glacés par l'âge, & confirme mon eſ- » poir de vous voir régner ſur un peuple » qui brûle de ſe ſoumettre à vos loix «. Yolante partageoit la ſurpriſe générale, & ne ſavoit que penſer.

Cependant les Princes d'Ecoſſe & d'Angleterre, & l'Empereur Turc, ne pouvoient pas ſe perſuader qu'un foible vieillard les eût combattus avec tant de courage & de ſupériorité ; ils ſoupçonnerent quelque infidélité. Plus ils obſervoient la taille & le maintien du Régent, moins ils y reconnoiſſoient leur vainqueur. Leurs ſoupçons furent portés à l'Empereur, qui prit à ſon tour les mêmes inquiétudes. Pour les ſatisfaire, autant que pour éviter toute ſurpriſe, il envoya le Sénéchal dire aux Juges du camp, qu'il falloit qu'à l'avenir, avant de diſtribuer au vainqueur le prix de la victoire, ils exigeaſſent que dans l'arene même, & en préſence de toute l'aſſemblée, les combattans fuſſent déhaumés ; & pour n'eſſuyer ſur cette condition nouvelle aucun refus, il ajouta qu'ils le ſeroient des mains de l'Impératrice & d'Yolante. On tint cette déciſion ſecrete, & l'on n'attendit que le ſecond jour du combat pour l'exécuter.

On avoit laiſſé un jour de repos entre chacun de ceux deſtinés aux combats. Ces intervalles devoint être marqués par des fêtes que l'on avoit eu ſoin d'embellir de tout ce qui pouvoit en relever l'é-

clat. La premiere ſoirée du jour conſacré aux plaiſirs, fut remplie par des danſes. Le vainqueur de la premiere journée devoit les commencer avec Yolante. Le Duc de Bourgogne ſe préſenta : mais comment y figurer ? Il n'étoit pas poſſible que dans cette circonſtance ſon neveu parût à ſa place. Il fallut faire pour le mieux ; mais une diſparate frappante confirma tous les ſoupçons ; & les jeunes Princes en ayant fait faire la remarque à l'Empereur, furent raſſurés par la parole qu'il leur donna, qu'on avoit pris des meſures certaines pour connoître la vérité, & les préſerver de toute ſurpriſe.

Le ſecond jour fut auſſi heureux pour les armes de France, que l'avoit été le premier. On vit Philippe ſous l'armure du Régent, porter encore plus de ces coups vigoureux & étonnans, qui décident les victoires. Ses rivaux écartés & vaincus, il s'approcha d'Yolante, & reçut le prix de la ſeconde journée. Mais lorſqu'il alloit ſe retirer, les Juges du camp l'entourerent, & firent appeler les autres combattans. Le Sénéchal ſe mit au milieu d'eux, & leur notifia de la part de l'Empereur, l'ordre qu'il avoit donné. Le vainqueur vouloit rejetet une condition qui

n'avoit pas été promulguée dès le commencement des joûtes ; mais cette eſpece de réſiſtance augmentant les ſoupçons, ne donna que plus de force à cette loi ; & tous les concurrens conduits auprès de l'Impératrice & d'Yolante, furent contraints de quitter leurs heaumes & de paroître à viſage découvert.

Le Duc de Bourgogne, qui s'étoit tenu à l'écart pendant le combat, inſtruit de la difficulté qui s'élevoit, & de la loi impoſée, vit bien qu'il n'étoit plus poſſible de diſſimuler : il s'avança ; & dès que la Princeſſe de Sicile eut ôté le heaume de Philippe, le Régent de France préſenta à l'Empereur & à toute la Cour le *Pourvu d'honneurs*, qu'il atteſta n'être autre que Philippe Roi de France, par la mort de ſon pere.

On chercheroit vainement à rendre ce qui ſe paſſa dans l'aſſemblée. L'Empereur, qui devoit tant à ce généreux Prince pour les ſervices ſignalés qu'il lui avoit rendus, ne pouvoit exprimer ſa joie. Le bon Sénéchal, témoin de tant de prodiges pendant la guerre, pleuroit de tendreſſe, en baiſant reſpectueuſement la main d'un Prince auquel il avoit dû tant de victoires. Auffroy &

David, malgré leur amour pour Yolante, & leurs prétentions ſur elle, furent ravis de retrouver le compagnon illuſtre des dangers qu'ils avoient partagés. Mais ce qu'éprouva la ſenſible Yolante, ce qui ſe paſſa dans ſon ame, en reconnoiſſant celui pour qui ſon cœur avoit formé tant de vœux, celui dont elle ſe croyoit ſéparée pour toujours, celui qu'elle aimoit enfin; & à qui deux palmes ſucceſſives méritées dans le tournoi, aſſuroient ſa conquête; voilà ce qu'aucune expreſſion ne pourroit jamais rendre. Elle ſe rappela alors tout ce que le Régent lui avoit dit, & le ſens en devint moins obſcur; ſon cœur éprouva ce doux frémiſſement, le ſigne ordinaire d'une joie auſſi vive que pure. Philippe ſe contenta de fixer Yolante, leurs yeux ſe rencontrerent; mais tout ce qu'exprimoit leur langage, c'eſt encore ce qu'il eſt impoſſible de rendre.

Cpendant, le troiſieme jour les combattans deſcendirent encore à l'heure marquée dans l'arène. Ce ne fut plus avec indifférence qu'Yolante vit le combat s'engager entre eux. La crainte, l'eſpoir rempliſſoient & partageoient ſon ame. Son cœur voloit au devant des coups

qui menaçoient Philippe, partageoit ſes moindres avantages, s'effrayoit au moindre danger: Qu'elle ſouffrit dans cette journée, qui enfin aſſura au Roi Philippe un troiſieme triomphe.

David & Auffroy avoient tant de vénération pour leur ami, qu'ils ne purent s'empêcher de convenir, que puiſque Yolante devoit être le partage du plus brave d'entre eux, ce choix ne pouvoit regarder que Philippe. Le Sultan ſeul ſe livra d'abord au déſeſpoir, en voyant des ſuccès qui détruiſoient ſes eſpérances.

Ce fut avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance que l'Empereur, en embraſſant Philippe, lui aſſura la main d'Yolante: mais Philippe voulut qu'elle-même confirmât ſon bonheur. » Ce n'eſt point du ſort des armes, lui dit-il, que je veux vous obtenir; & je renoncerois à tous les droits que la victoire me donne, ſi l'incomparable beauté qui me rendit invincible, ne joignoit ſon ſuffrage à celui de la gloire «. Ah » ! lui dit Yolante, avant d'obtenir la palme du courage, cher Prince, vous étiez déjà couronné par l'amour «.

Les noces de Philippe & d'Yolante ſe célébrerent avec une magnificence dont

le monde entier n'offroit aucun exemple. Cependant, l'Empereur désirant faire un Chrétien du courageux Sultan, lui persuada de renoncer aux erreurs de l'Alcoran, d'épouser une des sœurs du Roi d'Angleterre, & de donner à Auffroy la sienne en échange. Cet arrangement fut approuvé, consenti, & s'exécuta par la suite. Une sœur cadette d'Auffroy fut le partage d'Athis, & fut régner avec lui dans l'Ecosse. Chacun se disposa à rentrer dans ses Etats; mais auparavant tous nos jeunes Héros comblerent des plus grands honneurs & des plus riches présens le bon Sénéchal Ferrant, qui sembloit partager en pere tous ces événemens. Ses yeux, malgré lui, se rempliſſoient de larmes, quand il se rappeloit qu'il avoit rangé sous ses étendards les trois plus grands Princes de l'Europe, & les plus fameux guerriers de son siecle.

Philippe étant de retour en France, la cérémonie de son couronnement & de celui d'Yolante, y fut faite de la maniere la plus imposante & la plus solennelle; mais il voulut avoir pour témoin de cette fête, ses bons hôtes de Tolede. Ils furent

rent mandés, & arriverent avec autant de précipitation que de joie. La belle Iſerte, qui comptoit toujours ſur le retour du Chevalier que ſes tendres ſoins avoient rappelé à la vie, avoit refuſé tous les partis que ſon pere lui avoit offerts : mais convaincue de l'impoſſibilité de s'unir à celui qu'elle avoit préféré, ſans connoître la diſtance qui les ſéparoit, elle conſentit à recevoir la main d'un jeune Seigneur de la Cour de Philippe, qui le combla, ainſi que la gentille & tendre Iſerte, d'honneurs & de biens.

Orkais profeſſa la Religion qu'il venoit d'embraſſer, ſans que ſes ſujets en priſſent d'ombrage, parce qu'il ne chercha point à détruire leur culte. Il mourut jeune ; ſa femme repaſſa en Angleterre, & les tréſors de l'Empire Ottoman lui fournirent tout ce qui lui étoit néceſſaire pour vivre conformément à ſon rang.

Philippe (dit le Romancier en finiſſant cette longue ſuite d'invraiſemblances) ſuccéda à Alphonſe dans les Royaumes de Naples & de Sicile, & eut de la belle Yolante des gages précieux de leur tendreſſe mutuelle. Ils furent auſſi

ſenſibles & vertueux qu'elle, & auſſi vaillans que lui.

L'Hiſtoire du Petit Jehan de Saintré trouveroit ici naturellement ſa place, puiſqu'elle a été imprimée pour la premiere fois en 1517; mais nous n'avons garde de rien ajouter à l'imitation aſſez libre qu'en a publiée M. le Comte de Tr.... dans le Volume de Janvier de la Bibliotheque des Romans de cette année, & au petit nombre de remarques que l'on trouvera dans un de nos Volumes précédens, ſeconde Partie de l'Hiſtoire *de la Lecture des Livres François*, lettre E des *Mélanges*, *&c.*

M. Gueullette, qui a donné en 1723 une nouvelle édition du *Petit Jehan de Saintré*, avec des remarques, y a joint le Roman de *Floridan & de la belle Ellinde*, qui eſt du même Auteur (Antoine de la Salle), & dont la premiere édition eſt de 1523, préciſément deux cents ans avant la réimpreſſion. Cet Ouvrage eſt court & peu intéreſſant; ce qui fait que nous n'en avons donné qu'une légere idée dans le Volume de nos *Mélanges* que nous venons de citer.

Dès 1520, on avoit imprimé l'*Hiſtoire de Gerard de Nevers, & de la belle Euriant ſa mie*, dont le manuſcrit eſt au moins d'un ſiecle plus ancien. M. Gueullette en a donné auſſi en 1722 une nouvelle édition, & nous en avons préſenté à nos Lecteurs un extrait fort exact, dans lequel nous avons conſervé, autant qu'il nous a paru

néceſſaire, la marche & même le langage naïf de l'original. Une vingtaine de pages que nous avons employées à cet extrait, nous paroiſſoient ſuffiſantes pour faire connoître ce Roman; mais M. le Comte de Tr..., qui ne peut qu'embellir tout ce qu'il touche, en a donné un nouvel extrait beaucoup plus long, plus agréable, mais moins fidele. Il occupe la plus grande partie du ſecond Volume de Juiller de cette année, dans la continuation de la Bibliotheque des Romans.

La même année 1520, l'on imprima la *piteuſe & lamentable Hiſtoire du vaillant & vertueux Guiſcard, & de la très-belle Dame Giſmonde, Princeſſe de Salerne*, un vol. *in-ſeize*. Avant cette époque, on avoit déjà imprimé cette Hiſtoire en proſe Latine, & l'on en avoit fait un Poëme en vers dans la même Langue, en annonçant qu'elle étoit tirée de l'Hiſtoire des Gothes, de Léonard Bruni d'Arrezzo, dit l'Aretin : mais Boccace, avant l'Aretin, s'étoit ſaiſi de ce ſujet, & en avoit formé la premiere Nouvelle de la quatrieme Journée de ſon Décaméron : nous y renvoyons nos Lecteurs.

Les AMOURS *de Pérégrin & de Genievre* (1).

CE Livre extraordinaire fut compoſé en Italien par Jacques Caviceo, né à Parme en 1483, mort & enterré dans la Cathédrale de la même Ville en 1511. Il fut imprimé en Italien pour la premiere fois en 1508, & cette premiere édition fut ſuivie de pluſieurs autres. En 1520, il fut traduit & imprimé en Eſpagnol. La Traduction en François que nous avons ſous les yeux, eſt de 1527, grand *in*-4°. gothique. L'Auteur eſt François d'Aſſy. Jean Martin en a publié une ſeconde Traduction, imprimée à Paris en 1530, gothique, petit *in*-4°. & par la comparaiſon que nous en avons faite, celle-ci n'eſt qu'une copie littérale de l'autre. Jean Martin étoit Pariſien, mais il avoit vécu long-temps en Italie; & en 1546, il étoit Sécrétaire du Cardinal de Lénoncourt.

Ce Roman eſt un monſtrueux aſſemblage de vices, de vertus, de moralités, de traits libres, de dévotion, d'impiétés, d'actes de Religion Chrétienne, de culte des faux Dieux, d'inconſéquences, de trivialités, d'invraiſemblances & d'impoſſibilités; à tout cela l'on reconnoît aiſément la jeuneſſe de l'Auteur, qui mourut dans

(1) Cet extrait, & celui de l'Hiſtoire des trois fils de Rois, qui commence cette Section, ſont de Monſieur M. C. D. G.

ſa vingt-huitieme année. Cependant, en ſe rapprochant du temps où ce Livre fut écrit, on ne peut pas lui refuſer du mérite, même à pluſieurs égards : c'eſt le premier Ouvrage de ce genre où les Héros & les Acteurs du Roman racontent eux-mêmes leurs aventures, & où l'action ſe trouve dans la bouche des Interlocuteurs. Cette maniere de narrer, dont l'invention eſt dûe à Caviceo, a depuis été généralement adoptée & ſuivie avec ſuccès : les faits ſemblent mieux préſentés, frappent davantage, & rendent les tableaux plus piquans. Nous avons cru devoir mettre ſous les yeux de nos Lecteurs cette remarque, qui nous a paru une époque précieuſe pour le ſtyle & le mode de la compoſition de ces ſortes d'Ouvrages.

On trouve dans le Pérégrin des ſituations très-heureuſes & des aventures plaiſantes ; il eſt vrai qu'elles ſont ſouvent noyées dans un fatras de narrations vagues & de dialogues fatigans, qui ne produiſent, au lieu d'intérêt, que de l'ennui : mais on doit être bien ſatisfait, quand, dans les Ouvrages du commencement du ſeizieme ſiecle, on rencontre deux ou trois poſitions agréables, qui puiſſent être préſentées telles qu'elles ſont, ſans qu'il ſoit beſoin de les accommoder à nos uſages & à nos mœurs ; & le Pérégrin en offre davantage.

Le ſtyle de ce Roman, dans la Traduction (1), eſt lourd & diffus, comme dans tous les Ou-

(1) Comme nous ne rendons compte que des Livres François, nous ne parlons que du ſtyle de la Traduction, & non pas de celui de l'original dans l'Italien.

vrages de ce temps ; cependant on y trouve quelquefois des choſes bien dites, & des naïvetés heureuſes dont nous ne priverons sûrement pas nos Lecteurs, lorſqu'elles ſe préſenteront.

Pérégrin naquit à Modene, & vivoit chez Camille, ſa mere, à Ferrare ; il n'eſt pas fait mention de ſon pere. Dans ſa jeuneſſe, dans cet âge heureux où l'on ne doute de rien, où l'on croit pouvoir triompher de tout, même des choſes qui tiennent le plus à notre exiſtence, il s'étoit fait un ſyſtême de braver l'amour. Se croyant au deſſus de toute impreſſion ; perſuadé qu'on réſiſte quand on le veut à ce doux penchant produit par la nature & ſi précieux pour elle ; aſſuré que la beauté, quelque parfaite, quelque ſéduiſante qu'elle puiſſe être, ne peut jamais ſéduire un cœur qui ſe voue à l'indifférence ; loin de fuir les occaſions de devenir ſenſible, il oſa les braver. En effet, jouit-on du triomphe ſans s'expoſer au danger ? Mais une prompte défaite fut le fruit de ſa premiere démarche, & de longs & pénibles travaux furent la punition que méritoit ſon imprudence.

Ce fut le premier jour du mois de Mai, jour de grande fête pour l'amour.

Pérégrin étoit au Sermon dans un Couvent de Franciſcains : une jeune perſonne, ſuivie d'une Servante, vint ſe placer à quelque diſtance de lui. Elle étoit tournée de maniere qu'il voyoit aiſément tous ſes traits : un maintien noble & modeſte, une taille fine & élégante, des graces peu communes la lui rendent intéreſſante ; ſes yeux, que le haſard avoit portés ſur elles, ne pouvoient plus s'en détacher, & lui faiſoient détailler mille charmes, que cependant il oſa quelque temps défier encore ; mais enfin, deux yeux noirs pleins de douceur, un teint de lis & de roſe, un bouche charmante, un enſemble dont rien n'égale la fraîcheur, le ſéduiſent & l'entraînent. Un déſir brûlant de connoître cette Beauté naît du plaiſir de la voir. Il queſtionne ceux dont il eſt environné, demande ſon nom, celui de ſes parens. Perſonne ne peut le ſatisfaire ; ſa curioſité s'en augmente..... N'étoit-ce que de la curioſité ?

Le Sermon fini, la belle inconnue quitte l'Egliſe, & Pérégrin court après elle : tantôt il la ſuit ; tantôt il eſt à côté d'elle, l'obſerve, & s'étonne qu'un même objet réuniſſe autant de graces.

L'inſtant d'après, il double le pas, la devance, & ſe retourne pour la revoir encore. Enfin, elle arrive près d'une maiſon, y entre; c'eſt celle d'Angiolo: il apprend qu'elle eſt ſa fille; & la porte qui ſe ferme ſur elle laiſſe Pérégrin en proie à mille réflexions. Quel changement s'opere tout à coup dans ſon cœur? ſes réſolutions s'évanouiſſent, ſa fierté fuit, ſon indifférence diſparoît, la plus violente ardeur a pris leur place. Pérégrin rentre chez lui, pour rêver à tout ce qu'il éprouve: livré à lui-même, il ſe cherche, s'agite, ſe tourmente, il brûle..... C'en eſt fait, il n'eſt plus inſenſible; il forme cent projets, que le même inſtant voit naître & ſe détruire; il ſe connoît enfin; ſon cœur eſt vaincu par l'amour, il lui paye à ſon tour le tribut que lui doivent tous les mortels; il eſt ſoumis à ſon empire.

On n'eſt pas plutôt amoureux, qu'il faut avoir un confident de ſes peines; c'eſt la premiere imprudence dont on ſe rend coupable. Dans le nombre de ſes amis, c'eſt Agathès que Pérégrin choiſit pour être le dépoſitaire de ſes penſées.

» Non, lui dit-il, jamais la Nature » n'a rien formé de ſi parfait & de ſi

» beau ; tout me ſéduit en elle : depuis » que mes regards ont fixé ſes traits, » depuis que j'ai détaillé ſes graces, je » ne ſuis plus le même ; je ſouffre, je » languis, j'eſpere, je tremble, je me » déſole, & mon cœur, autrefois ſi froid, » ſi fier, ſi tranquille, malgré moi ſe » remplit d'amertune. Mais, mon ami, » ſi c'eſt-là de l'amour, vois avec quelle » barbarie ce Dieu cruel ſe venge de ma » réſiſtance. Cette Beauté ſi rare & ſi » touchante, qui, peut-être un jour » vaincue par mes ſoins, auroit été ſen- » ſible, eſt fille d'Angiolo ; une haine » ancienne & conſtante diviſe nos fa- » milles, & je perds, dès le premier » moment, le plus léger eſpoir de la » poſſéder jamais «.

Agathès le raſſure ; il lui rappelle que ſouvent l'amour a été le conciliateur des querelles les plus invétérées : s'il eſt le Dieu du ſentiment, il eſt auſſi celui de l'eſpérance. Cette idée le conſole, & lui donne un nouveau courage. Livré à de nouvelles recherches, il apprend que celle qu'il aime s'appelle Genievre : maintes & maintes fois il paſſe & repaſſe ſous ſes fenêtres, la voit une ſeule fois par haſard, & ſe croit heureux.

Il y avoit à Ferrare une vieille femme qui avoit élevé Pérégrin ; elle ſe nommoit Violante, & demeuroit dans une petite maiſon voiſine de celle de Genievre. Elle vivoit d'un petit trafic de gazes, de rubans, de ce que nos Dames en France appellent *des chiffons*, qui lui donnoit entrée dans preſque toutes les maiſons de la Ville. Pérégrin court chez elle, & n'héſite point à lui confier ſon amour & ſes peines. D'abord, malgré l'envie qu'elle a de lui être utile, elle n'oſe ſe flatter de pouvoir lui rendre aucun ſervice, à cauſe du haut lignage du pere, de la ſévérité inexprimable de la mere, & de la vertu de Genievre ; elle aſſure que tous ſes efforts ſeront ſans ſuccès, que toute démarche ſera dangereuſe : mais enfin, attendrie ſur le ſort de ſon Eleve, ſur les maux auxquels il eſt en proie, elle s'engage & promet de ſervir ſa flamme. Elle fait écrire à Pérégrin une lettre, & ſe charge de la faire lire à Genievre ; toutefois elle exige que dans cette lettre il ne parle que de ſon amour, & qu'il évite également de ſe nommer & de ſe faire connoître : cette retenue importe à la réuſſite de ſon projet. Pérégrin s'en afflige, il héſite..... Mais le déſir

& l'eſpoir, qui rendent les Amans ſi ſouples & ſi ſoumis, fait qu'enfin, comme les autres, il ne réſiſte plus & ſe voue à l'obéiſſance.

Nous ne rapporterons point cette lettre, elle ne préſente rien de piquant ; il ſuffit d'en indiquer le ſens. C'eſt à ſa lettre même que Pérégrin parle ; il lui confie le ſoin de peindre à ſon Amante la violence & l'étendue de ſa flamme, & lui dit que ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour être mal accueillie de ſa Belle, & n'être pas lue par elle avec quelque ſenſibilité, il mourra de douleur. Il la termine en lui commandant d'aller trouver celle à qui pour jamais il a donné ſon cœur, & de revenir bien vîte. En voici les derniers mots :

Féale Secrétaire, accomplis ta commiſſion, ainſi que de ton accoutumée œuvre & ſinguliere induſtrie : exercite ton eſperit, & preſtement retournes.

Violante prend la lettre, & ſe rend chez Genievre. Après quelques propos vagues, ſe voyant ſeules l'une & l'autre, Violante lui dit qu'elle a un grand ſecret à lui confier, & qu'elle compte aſſez ſur ſa diſcrétion, pour être ſûre qu'elle n'en ouvrira la bouche à per-

ſonne. Enſuite elle feint de ſe repentir de ſon indiſcrétion, & de prendre la réſolution de ne plus rien dire. Genievre, dont la curioſité s'excite, la preſſe. Violante ſe défend. Genievre inſiſte; & la vieille, affectant de ne pouvoir réſiſter à l'extrême amitié qu'elle a pour elle, conſent enfin à rompre le ſilence. Elle lui raconte qu'étant le matin à l'Egliſe & dévotement occupée à ſes oraiſons, elle a trouvé près d'elle cette lettre (qu'elle lui préſente), que ſon premier mouvement avoit été de s'écrier & de la montrer à tous ceux qui etoient préſens, & de marquer tout ſon reſſentiment d'une pareille témérité; mais que par charité, & ſongeant à tout le mal qui pouvoit rejaillir ſur celui qui avoit commis cette imprudence, elle avoit préféré de ſe taire, faiſant à Dieu le ſacrifice de ſon juſte courroux, perſuadée d'ailleurs qu'à ſon âge ce n'étoit pas à elle que pouvoit s'adreſſer une lettre amoureuſe; mais que malgré cela elle voudroit bien qu'on lui donnât des conſeils ſur ce qui lui reſte à faire dans cette conjoncture ſi délicate. En conſéquence, elle prie Genievre de l'éclairer ſur la conduite qu'elle doit tenir; &, pour être

plus ſûre des moyens qu'elle la prie de lui enſeigner, elle l'invite à prendre la lettre, & à la lire attentivement. Genievre, flattée de cette marque de confiance, entraînée par ſon amour-propre qui s'enorgueillit d'être conſultée à l'âge de ſeize ans dans une affaire auſſi ſérieuſe, y conſent, & prend la lettre. Mais comme le temps la preſſe, & qu'elle craint que ſa mere ne s'étonne de les voir ſi long-temps cauſer enſemble, elle la congédie, en la priant de repaſſer le lendemain: en la quittant, elle l'invite ſur-tout à faire tous ſes efforts pour découvrir l'auteur de la lettre, afin de mieux juger de ſes intentions, & de le punir, s'il eſt néceſſaire, de ſa hardieſſe d'une maniere éclatante.

Violante partie, Genievre, retirée ſeule dans ſa chambre, ouvre la lettre, la lit & relit pluſieurs fois: d'abord elle s'enflamme de colere, enſuite elle s'intéreſſe, elle s'attendrit enfin en voyant avec quelle force & quelle ſenſibilité le plus ardent amour y eſt exprimé; ſon ſentiment n'eſt plus de punir le coupable: » Heureuſe, » s'écrie-t-elle en ſoupirant, celle qui » eſt ſi tendrement aimée! peut-on être » ſi cruelle que de laiſſer mourir dans les

» regrets & la douleur un homme qui » paroît ſi fortement épris? Eh! lorſqu'on » lit les tendres expreſſions de tout ce » qu'il éprouve, comment ne pas s'atten- » drir ſoi-même «?

Violante, exacte au rendez-vous, dès le lendemain va trouver Genievre. Elles ne furent pas plutôt ſeules, que celle-ci lui dit: = Ma chere Violante, *les péchés ſans malignes volunté, ſont dignes de pardon*; ne t'offenſe point de cette lettre, celui qui l'a écrite eſt dans un tel état de ſouffrance, qu'il faut lui pardonner d'avoir cherché le moyen de ſoulager ſes peines; il ſeroit inhumain de vouloir l'en punir. Si celle pour qui cette lettre ſi tendre & ſi paſſionnée eſt faite, l'avoit reçue, crois-moi, ma chere, elle ne s'en plaindroit pas. Mais, dis-moi, as-tu fait des recherches? ſais-tu qui l'a écrite?.... A ce peu de mots, Violante juge aiſément de l'effet qu'elle à produit ſur Genievre; elle prend un air triſte, laiſſe échapper un grand ſoupir, & fait aſſez connoître qu'elle en eſt inſtruite. La curioſité de Geniévre s'accroît; elle brûle moins de ſavoir quel eſt l'objet aimé, que de connoître celui qui aime & qui s'exprime avec tant d'ardeur. Elle inter-

roge Violante, qui, plus elle eſt preſſée, plus elle s'obſtine au ſilence; & cette réſiſtance échauffe encore les déſirs de Genievre, qui ne ſe méfioit pas que c'étoit un piége qu'on lui tendoit.

Entre ces contrariétés (dit le Traducteur) *croiſſoit le deſir de Genievre de ſavoir ce que meilleur lui étoit ignorer.*

Enfin, Violante paroît céder à ſes inſtances. O ma chere enfant! lui dit-elle, on ne peut être trop circonſpect à confier ſes ſecrets & à bien choiſir ceux à qui la néceſſité nous force d'ouvrir notre cœur; ſouvent un confident rit de nos foibleſſes, au lieu de nous conſoler de nos peines. Genievre la raſſure, & lui promet un ſecret inviolable. Violante la prend dans ſes bras, la ſerre tendrement, l'embraſſe, & lui dit (1):

= Aimable enfant, je ſais combien ton cœur eſt rempli de vertus, combien ton ame eſt douée de ſageſſe; ne crois pas que je me prêtaſſe jamais à détruire chez toi ces précieux germes du vrai bonheur. Mais en même-temps, on ne t'a point prêché

(1) Pour nous conformer au Texte, nous allons laiſſer parler les Interlocuteurs.

cette ſévérité dure & inflexible qui peut cauſer la mort, ou réduire une ame délicate & ſenſible au plus affreux déſeſpoir. Notre ſexe ne doit point être cruel & barbare; il eſt fait pour céder aux impreſſions douces de la compaſſion & du tendre intérêt, pour eſſuyer avec complaiſance les larmes que nous faiſons répandre, pour partager enfin les ſentimens que nos attraits font naître. Que ſerviroit d'être belle, ſi l'on devoit être inſenſible? Hélas! ſi, toujours armées d'une inhumaine rigueur, nous repouſſions les traits qui viennent bleſſer notre ame, ſi nous évitions ſans ceſſe les ſoins de ceux que l'amour, la nature & nos charmes rendent nos eſclaves; que deviendroit le monde? ... La lettre que vous avez lue eſt de l'Amant le plus ſoumis, le plus reſpectueux, le plus tendre que jamais le Ciel ait fait naître; & quand je ſonge aux tourmens affreux qui le déchirent, mes yeux malgré moi ſe rempliſſent de larmes, je m'attendris, je gémis ſur ſa deſtinée, & je tremble à chaque inſtant d'apprendre que ſes longues ſouffrances ont terminé ſa vie. = Dieux! vous m'attendriſſez moi-même: quel eſt donc celui que l'amour a rendu ſi malheureux? = C'eſt .... l'auteur de la lettre. = Son nom?

nom ? = Ah ! je n'oſe. = Aurois-tu quelque défiance ? = Non, mais je crains. = Quoi ! ne ſuis-je pas ton amie ? = Si vous l'étiez moins, aurois-je tant parlé ? = Hé bien ! qui t'arrête, acheve. = Vous l'exigez ? = Je t'en conjure.... C'eſt ? .... = C'eſt Pérégrin, fils d'Antonio. = Ciel ! & comment s'eſt-il fait connoître ? = Le voici : inſtruit que cette lettre, trouvée dans mon oratoire, étoit tombée entre mes mains, il eſt venu me trouver, avec l'air le plus abattu, le plus inquiet, & paroiſſant plongé dans une extrême douleur. Je lui en demande la cauſe ; il veut répondre, mais ſa parole expire ſur ſes lévres & ſe perd avec ſes ſanglots. Je le calme ; il s'appaiſe, & m'avoue enfin qu'il brûle d'un feu que rien ne pourra jamais éteindre. Curieuſe de connoître l'objet d'une ſi belle flamme, je l'interroge, il ſe tait ; j'inſiſte, il héſite ; je le preſſe, il tremble ; je le preſſe encore.... Eh ! quelle autre, me dit-il, que l'incomparable Genievre exciteroit tant d'ardeur ? Oui, c'eſt elle qui regne pour jamais ſur mon ame, je lui ai conſacré tous les inſtans de ma vie .... & ſi j'oſois me flatter que, ſenſible à mes feux, un doux hymen, un jour ..., Mais non .... elle rejettera mes hommages, elle mépriſera mon amour,

elle ſe défendra d'un penchant qu'elle inſpire.... Ah ! ſes refus vont me cauſer la mort.

A ces mots, Genievre, ſurpriſe, interdite, baiſſe les yeux .... & dit d'une voix baſſe & tremblante : = Quoi ! c'eſt de moi que Pérégrin eſt amoureux ? = De vous même. = Rien n'égale mon étonnement, ſon nom m'eſt à peine connu. = Ses yeux ont rencontré les vôtres, il n'en faut pas davantage. = Quoi ! pour un regard ? = D'un mot vous pouvez le rappeler à la vie. = A la vie ! il eſt donc bien malade ? = Un rien peut le guérir. = Et comment ? = Répondez à cette lettre, c'eſt à vous qu'elle eſt adreſſée, vous n'en doutez plus ; qu'il connoiſſe l'impreſſion qu'a faite ſur vous l'aveu d'une flamme ſi pure. = Y penſez-vous, Violante, écrit-on à ceux que l'on ne connoît pas ? = Laiſſe-t-on périr ceux qui nous aiment ? = Non ; mais s'il m'eût ſincérement aimée, il eût employé d'autres moyens pour ſe faire entendre. = Que dites-vous Genievre ? comptez-vous pour rien la crainte qu'il avoit de vous déplaire ? Ah ! je le vois, vous êtes inſenſible, & vous allez être cruelle. = Que tu es peu ſenſée toi-même, Violante, avec ces reproches. Ne doit-on pas être en garde

contre l'amour ? Songe à tous les maux qu'il a cauſés, à toutes les infortunées qu'il a faites, aux victimes malheureuſes & ſans nombre des flatteries & des promeſſes des hommes. Non, non, je veux les fuir; jeune & ſans expérience, ignorant toutes les ruſes des Amans, Dieux! quel ſeroit mon ſort, ſi j'allois m'expoſer à des tourmens cruels ? = Ah ! mon enfant, je le vois, on vous a peint ce tendre attachement, cette douce ſimpathie qui réunit deux ames également ſenſibles, comme un lien perfide & dangereux, comme la ſource de tous les malheurs enſemble, & l'on ne vous a rien dit de ſes plaiſirs. = Eh ! quels ſont-ils auprès des dangers auxquels il expoſe ? Oui, je crains les Amans; un déſir les enflamme, mais un moment les éloigne; & telle eſt la fatalité qui les accompagne, qu'ils ceſſent d'être heureux dès l'inſtant même où nous ſacrifions tout à leur bonheur. = S'il eſt un homme au monde fait pour éteindre ces préjugés funeſtes, c'eſt celui que l'amour enchaîne à vos pieds : pour être aimé de vous, il peut tout entreprendre; pour vous obéir, il n'a plus de volonté; ſa vie, ſa mort, ſont dans vos mains; un mot, un regard va déci-

der de ſon ſort.... Ah! Genievre, l'Amour, en vous formant ſi parfaite & ſi belle, vous deſtinoit à ſon empire; lui réſiſter, c'eſt être ingrate; le mépriſer, c'eſt être injuſte. = Qui vous a dit que je mépriſois l'amour? Ne ſais-je pas que chacun lui doit au moins une offrande? Non, ce ſont les Amans que je crains, & je ne veux point d'un attachement dont j'aurois à rougir. Si Pérégrin a pour moi les ſentimens qu'il fait paroître, s'il aſpire à me rendre ſenſible, qu'il voye mes parens, je veux bien le permettre; mais c'eſt d'eux ſeuls qu'il peut obtenir ma main.... O! ma chere Violante,... je ne puis que lui donner mon cœur. = Ciel! qu'exigez-vous? = Comment? = Tout ſeroit perdu. = Que voulez-vous dire? = Ignorez-vous, oubliez-vous la diviſion, la haine qui regne entre vos familles? = Eh! que ſait-on? la haine peut-être fera place à l'amour (1).

Violante inſiſte pour avoir une réponſe. Genievre s'y refuſe. La vieille alors lui préſente une autre moyen de ſatisfaire Pé-

(1) Nous nous ſommes un peu étendus ſur ce Dialogue, que nous avons rapporté, pour ainſi dire, mot à mot, avec la ſeule différence de l'ancien au nouveau ſtyle; mais il nous a paru intéreſſant de faire connoître le ton du premier Ouvrage de ce genre.

régrin : ſa maiſon eſt contigüe à la ſienne, il ſeroit poſſible qu'ils ſe viſſent le ſoir dans un petit bois écarté, auquel aboutit l'un & l'autre jardin ; elle lui dit que Pérégrin, conduit par elle dans ce lieu de délices, y tomberoit à ſes pieds, & lui renouvelleroit ſes ſermens. Genievre rejette encore ce conſeil pernicieux, & pour appuyer ſon refus, cite vingt exemples au moins, pris dans la Fable & dans l'Hiſtoire, pour prouver que le malheur eſt toujours la ſuite d'une flamme imprudente. Violante y répond par autant de citations, pour peindre les charmes de l'amour & les plaiſirs des Amans. Nous n'en rapporterons aucune, parce qu'aucun de ces traits n'eſt agréable. Ce long entretien finit par ces mots, que Genievre adreſſe à Violante, après lui avoir dit d'engager Pérégrin à prendre courage, & de l'aſſurer que ce n'eſt qu'à force de patience, de combats, de travaux & de perſévérance, que l'on arrive au vrai bonheur.

A fort combattant y a grande apparence de victoire : allez en paix, & que vous conduiſe notre Seigneur.

On croit bien que Pérégrin étoit dans l'impatience la plus vive de revoir Vio-

lante ; une douce eſpérance flattoit ſon ame, & l'aidoit à ſupporter ſes peines & à dévorer ſes inquiétudes : mais lorſqu'il eut appris le refus abſolu que Genievre avoit fait de lui répondre, il ſe livra à la fureur, & paſſa rapidement au déſeſpoir. Violante, qui l'avoit prévu, avoit tout préparé pour en arrêter les progrès. Elle lui dit qu'elle a engagé Aſtane, Servante de Genievre, à venir la voir le lendemain, qu'il faut qu'il écrive une ſeconde lettre, & que tous deux réunis la preſſeront de la lui remettre.

Pérégrin ſe rend à ce conſeil, qui lui laiſſe encore une lueur d'eſpérance ; il vient à l'heure marquée chez Violante, y trouve Aſtane, & l'engage à remettre à Genievre une lettre qu'il lui préſente. Il s'attendoit bien qu'elle s'en défendroit, témoigneroit mille craintes, oppoſeroit des ſcrupules ; mais un préſent qu'il lui avoit deſtiné fit tout évanouir. Retournée près de Genievre, elle commença par lui dire qu'elle étoit réſolue à quitter ſon ſervice. Genievre s'en étonne, s'en afflige même, & lui en demande la cauſe : mais Aſtane, peu décidée encore ſur ce qu'elle doit dire, emploie tant de détours & d'ambiguités, s'explique ſi longuement & ſi

confuſément, que l'Auteur, ſans s'en appercevoir, fait de lui-même une juſte critique, en faiſant dire par Genievre, à Aſtane, qu'elle auroit plutôt fait le récit de tout ce qui ſe paſſa au ſiége de Troie, qui dura dix ans, que de raconter ce qu'elle dit lui être arrivé dans un quart d'heure.

Aſtane enfin abandonne les détours, & dit tout ſimplement à Genievre, que Pérégrin, qu'elle a vu le matin chez une de ſes couſines, a voulu la forcer de lui rendre une lettre, & qu'elle a vainement eſſayé de s'en défendre; qu'obligée de s'en charger, pour éviter les menaces qu'il lui avoit faites, elle l'avoit priſe, mais qu'elle l'avoit gliſſée adroitement derriere le banc ſur lequel elle étoit aſſiſe, & l'y avoit laiſſée. Genievre lui reproche cette imprudence, dévoile toutes ſes craintes que la lettre ne ſoit trouvée par quelqu'un qui s'empreſſera de tout découvrir : elle peut être compromiſe dans une affaire dont tout le blâme va rejaillir ſur elle, ſans qu'elle y ait aucune part; elle tremble des ſuites que doit avoir cette maladreſſe, & montre aſſez par-là combien elle eût été flattée de la recevoir. Aſtane, paroiſſant entrer dans ſa peine, pour la tirer de cet embarras, propoſe de retourner bien vîte chez

ſa prétendue couſine, en reçoit l'ordre, ſort à l'inſtant, & rentre le moment d'après avec la lettre, qui, dans la vérité, n'étoit pas ſortie de ſa poche. Quand elle arriva, Genievre étoit avec Anaſtaſie ſa mere; mais un coup d'œil d'Aſtane la tranquilliſe, & la contrainte où elle eſt pour le moment, ne fait qu'ajouter à ſon impatience. Enfin la lettre lui eſt remiſe : elle la lit avec moins d'empreſſement peut-être que d'amour; & après avoir long-temps réfléchi, elle ſe perſuade que ce ſeroit une incivilité que de ne pas y répondre. C'eſt ainſi que ſon cœur, auquel elle ne commande plus, lui fait un devoir d'une choſe que ſa raiſon condamne. Elle écrit, & mande à Pérégrin, que ſi jamais elle ſe laiſſe aller aux impreſſions de l'amour, lui ſeul aura la préférence; mais que juſqu'à préſent ſon cœur eſt muet encore. Aſtane eſt chargée de porter cette réponſe à Pérégrin, & lui dit en la lui donnant : *Qu'elle prie Dieu qu'elle* (la lettre) *ſoit principe de vrai amour.*

Nouvelle lettre de Pérégrin, dans laquelle il demande à Genievre, avec les plus fortes inſtances, de lui permettre de la voir. Pour toute réponſe, il reçoit une petite boîte, dans laquelle étoit enfermé

un lézard vivant, portant à ſon cou une branche de lierre, & ces mots écrits :

Apprends la voie, prudence gouverne, le temps tout amene.

L'obſcurité de ces paroles n'effraie point Pérégrin ; il ſe perſuade au contraire qu'elles renferment un ſens caché qui doit lui indiquer les moyens de voir Genievre. Plein de cette idée, & uniquement occupé d'elle, il rode autour de la maiſon d'Angiolo, en examine attentivement toutes les iſſues, ſuit exactement les murs qui en forment l'enceinte, & découvre enfin un endroit couvert de lierre, près d'un petit bâtiment écarté, dont une porte peu fréquentée donnoit dans une ruelle où preſque jamais on ne paſſoit.

L'énigme eſt bien-tôt expliquée. Pérégrin imagine que c'eſt là le lieu que Genievre a choiſi pour leur entrevue, & ſe confirme bien autrement dans ſa penſée, lors qu'Aſtane, qu'il rencontre & qu'il inſtruit de ce qui s'eſt paſſé, lui apprend à ſon tour que ce petit bâtiment eſt celui où l'on fait la leſſive, & que ce ſoir même Genievre & elle y reſteront juſqu'à la moitié de la nuit au moins. Aſtane, recompenſée largement de cet important

avis, permet qu'il ſe rende à minuit près de la porte qui donne dans la ruelle, & lui promet de trouver un prétexte pour la lui ouvrir, & lui donner par-là les moyens de voir celle qu'il aime, & de tomber à ſes pieds.

Les choſes ainſi convenues, Pérégrin va rêver au bonheur qu'il attend, & compter les heures qui doivent s'écouler encore avant qu'il touche au moment qui va combler tous ſes déſirs. Mais bientôt l'impatience l'accable; le ſoleil n'a jamais été ſi long-temps à terminer ſon cours; la nuit n'arrive point. Il lui ſemble que tout eſt immobile dans la Nature, & cette immobilité le déſeſpere. Il croit enfin hâter cette marche lente & l'inſtant de ſon bonheur, en devançant l'heure du rendez-vous. Dix heures n'étoient pas encore ſonnées, qu'il eſt déjà dans l'endroit indiqué. Plus près de celle qu'il adore, ſon impatience ſe calme, ſon humeur ſe diſſipe; il attend ſans ſouffrir & ſans ſe plaindre. Mais tout à coup une autre frayeur vient le ſaiſir. S'il alloit paſſer quelqu'un dans ce lieu, le haſard eſt quelquefois ſi contraire aux Amans; s'il étoit reconnu.... Dieux! il compromettroit Genievre & ſon amour. D'un autre

côté, quitter cet endroit plein de charmes, pour y revenir enſuite, c'eſt l'expoſer d'une autre maniere.... Il prend le parti de ſe tapir près de la porte, & de ſe cacher dans une grande touffe d'herbes, qu'il regarde comme un abri ſalutaire.

Aſtane cependant étoit à ſon ouvrage, & ne préſumant pas que Pérégrin ſe fût rendu ſi-tôt à l'endroit indiqué, jeta par la fenêtre un plein vaſe de leſſive chaude, qui préciſément tomba ſur notre Amant, & le mouilla juſqu'aux os. Son premier mouvement eſt de crier & de ſe plainde ; Aſtane d'en rire, de s'excuſer, & de lui promettre un prompt ſecours. Pérégrin, en ſe débattant & ſe ſecouant, veut ſe lever de l'endroit où il étoit ; mais le pied lui manque, & il tombe ſur une touffe d'orties qui lui couvrent d'ampoules le viſage & les mains. Ses cris redoublent, & ſont la cauſe d'un événement bien triſte, qui fit évanouir tous ſes projets.

Un jeune homme, amoureux d'une veuve charmante, & qui n'étoit rien moins que cruelle à ſon égard, avoit été ſurpris au rendez-vous chez elle par un autre Amant bien moins favoriſé. De là, combat entre eux. L'Amant heureux eſt

tué ; l'autre fuit & ſe cache. La nouvelle de cet événement s'étoit répandue dans la Ville, & le Guet étoit à la recherche du meurtrier, que l'on ne connoiſſoit pas encore, & que la Dame avoit eu la généroſité de ne pas nommer. Dans le moment où Pérégrin ſe plaint d'être ſi complétement arroſé, & des démangeaiſons inſupportables que les orties lui cauſent ; tandis qu'Aſtane, éclatant de rire, lui exprime tous ſes regrets, & l'aſſure qu'il ſera dédommagé, le Guet, attiré par le bruit, à qui cette ruelle écartée paroît ſuſpecte, avance, voit un homme ſortant d'une grande touffe d'herbes, & s'en ſaiſit. Pérégrin ſurpris ne ſait que répondre. On lui demande ce qu'il fait en ce lieu, dans le milieu de la nuit, quel eſt ſon deſſein ; ce qu'il cherche, ſon nom, ſa demeure, &c. Mais il ſent combien il ſeroit dangereux de ſatisfaire à toutes ces queſtions : il veut équivoquer. On le preſſe, il s'embarraſſe ; ſon trouble augmente les ſoupçons ; on l'emmene, & au lieu de jouir aux pieds de Genievre d'un bonheur ſi déſiré, c'eſt dans un noir cachot qu'il va paſſer les reſtes d'une nuit qui lui promettoit tant de délices.

Dès le lendemain, Pérégrin parut devant le Juge, que le Romancier nomme *le Monarque*. Le pere du mort s'y préſente, &, dans un très-long diſcours, porte ſon accuſation contre le priſonnier, ſans le connoître. Pérégrin, inſtruit ſeulement alors & par ce plaidoyer, du crime dont on l'accuſe, & dont il ſait bien qu'il n'eſt point coupable, ne doute pas qu'il ne ſe juſtifie : c'eſt ce qu'il entreprend par un diſcours au moins auſſi long, & plus faſtidieux encore que l'autre. Mais on le preſſe de répondre, & de donner à connoître le motif qu'il avoit eu de ſe tenir à heure indue dans la ruelle & caché dans des herbes ; & ſur ce chapitre rien ne peut le décider à rompre un ſilence qu'on regarde comme une conviction. Le Juge lui-même, entraîné par cette obſtination, que chacun exagere & interprete contre l'accuſé, étoit prêt à le condamner, moins cependant par ſon impulſion naturelle, que pour céder aux inſtances de l'accuſateur & aux cris du peuple, qui ſont toujours la ſuite de cette eſpece d'effervescence qui lui eſt propre ſans doute dans tous les pays.

Au moment où le Jugement alloit être prononcé, on voit entrer dans la ſalle un

jeune homme qui s'avance avec fierté, attire tous les regards, ſe fait prêter ſilence, & finit par s'accuſer lui-même d'être l'auteur du meurtre que l'on cherche à punir. Cet événement, auſſi étrange qu'inattendu, cauſe une grande ſurpriſe; mais elle augmente bien davantage, en voyant venir de l'autre bout de la ſalle une femme qui perce la foule, arrive juſqu'au Juge, & d'un ton ferme & fier, lui dit, que celui qui vient de s'accuſer eſt ou un impoſteur ou un fou, qu'elle ſeule a commis le crime; mais qu'inſultée dans ſon honneur, & violemment preſſée par celui qui vouloit le lui ravir, elle n'a pu le conſerver qu'en cherchant à lui donner la mort, & que malheureuſement les coups qu'elle lui a portés n'ont été que trop ſûrs. Elle raconte une partie de ce qui s'eſt paſſé, ajoute des circonſtances imaginées, mais néceſſaires à l'appui de ſon ſyſtême, & finit par défier le Juge de la punir d'un malheur qui n'a de principe que dans la défenſe de ce qu'elle avoit de plus cher au monde. L'étonnement s'empare de tous les eſprits, le Juge lui-même eſt interdit, & ne trouve dans aucun Code qu'on ait prévu le cas dans lequel la cauſe ſe préſente. Le jeune homme

veut répliquer; la Dame lui impoſe fiérement ſilence, & preſſe le Juge de prononcer. Un murmure confus s'éleve dans toute la ſalle. Le Juge ſe recueille, s'examine, & ne ſait à quoi ſe réſoudre. Un ſilence général ſuccede au tumulte: on attend, on écoute, & le Juge enfin ſe décide à renvoyer Pérégrin comme innocent, le jeune homme comme fou, & à abſoudre la jeune veuve d'un meurtre qu'on ne pouvoit imputer qu'à ſa vertu.

C'eſt ainſi, ajoute le Romancier, que de tous les temps les Juges ont connu ou cru connoître la vérité. Les voûtes retentiſſent des applaudiſſemens que l'on donne à un Jugement ſi ſage, qui, à la gloire de celui qui vient de le rendre, eſt auſſi-tôt inſcrit dans les faſtes de la Juſtice; & chacun ſe retire émerveillé. Mais le peuple eſt à peine écarté, que le jeune homme, pétrifié de tout ce qu'il vient d'entendre, & ne concevant rien à la conduite de cette femme qu'il avoit réellement privée de ſon Amant aimé, s'approche d'elle en tremblant, oſe à peine lever les yeux ſur elle, & lui dit: Quoi! c'eſt vous qui venez ici prendre ma défenſe, vous qui cherchez à m'arracher au ſupplice, en vous expoſant à la mort?...

Non, répond-elle, je n'avois rien à craindre, j'avois un moyen de braver la Loi même ; mais toi, en avouant ton crime, tu ne pouvois te ſouſtraire à la juſte peine qui en alloit être la ſuite. Tu m'as ravi mon Amant... je te ſauve la vie... apprends à me connoître. Tu m'as aimée, tu n'as pu ſupporter la préférence que mon penchant donnoit à ton rival ; je n'ai vu dans ton crime que le motif qui te l'a fait commettre, & ce motif, à mes yeux, étoit ton excuſe..

Après avoir admiré cette magnanimité dont on ne trouveroit peut-être pas deux exemples, revenons à notre Hiſtoire.

Pérégrin, ſorti d'un ſi grand péril, fit de longues lamentations ſur les événemens de la vie, & ſur les injuſtices auxquelles les hommes ſont expoſés ſous le voile de la Juſtice même. Un peu remis de ſes piqûres, il va trouver Aſtane, bien réſolu de la gronder de ſa maladreſſe & de ſon étourderie ; mais en la voyant il ne put lui parler que de Genievre. Il inſiſte pour un nouveau rendez-vous : beaucoup de meſures ſont priſes, mais elles ſont toutes traverſées. Il s'imagine enfin de ſe traveſtir en pauvre, &, ſous ce déguiſement, ſe préſente à la porte de Genievre : mais ce n'eſt ni elle ni

Aſtane

Aſtane qui la lui ouvre, c'eſt Anaſtaſie, qui le reçoit très-mal & le menace de lâcher les chiens ſur lui, s'il ne ſe retire à l'inſtant. Heureuſement qu'averti par le bruit, Genievre met la tête à la fenêtre, & reconnoît Pérégrin. Elle accourt au plus vîte, & preſſe ſa mere de traiter avec plus de bonté un pauvre qu'elle dit avoir rencontré pluſieurs fois dans les Egliſes, & qui n'a jamais manqué de prier Dieu pour elle. Anaſtaſie s'appaiſe, & permet à Aſtane de lui donner quelques morceaux de pain. Pendant que cet ordre s'exécute, Anaſtaſie ſort avec ſa fille : ſeul avec Aſtane, il apprend d'elle que le lendemain Genievre doit aller à confeſſe chez les Capucins ; que ſon Confeſſeur s'appelle Pere Dominique ; que c'eſt à lui de chercher à profiter de cet avis, & à en tirer, s'il eſt poſſible, quelque avantage.

Content de ce qu'il vient d'apprendre, Pérégrin va trouver Agathès, & ils cherchent enſemble les moyens de tirer parti de cette circonſtance. Tous deux vont d'avance à l'Egliſe, pour examiner ce qu'il ſeroit poſſible de faire : ils découvrent qu'entre le confeſſionnal & la muraille, il y a un petit eſpace où l'on

peut ſe placer ſans être apperçu; une fente même que le haſard ou le deſſein ont faite dans la boiſerie, donne l'eſpérance de pouvoir parler librement au Pénitent qui s'y place. Il ne leur en faut pas davantage : il eſt arrêté que Pérégrin s'y rendra avant que Genievre arrive, & que, dès qu'elle ſera dans le confeſſionnal, Agathès cherchera quelque moyen d'en éloigner le Confeſſeur.

Tout réuſſit cette fois au gré de leur attente. Pérégrin ſe gliſſe contre la muraille, &, quoique fort mal à ſon aiſe, trouve ce lieu plein de charmes, puiſqu'il eſpere y découvrir enfin à ſa Belle l'amour dont il eſt conſumé. Genievre arrive conduite par ſa mere. Sa premiere oraiſon faite, elle ſe place au confeſſionnal, tandis qu'Anaſtaſie ſe retire dans une Chapelle éloignée, & fait des vœux au Ciel pour la conſervation de la vertu de ſa fille. Pere Dominique averti, ſe rend au confeſſionnal, s'aſſied, bénit ſa Pénitente, & ſe diſpoſe à l'entendre. Dans ce moment, arrive Agathès avec précipitation; il s'approche du Pere Dominique, l'appelle, lui fait mille excuſes de l'interrompre, mais aſſure qu'il a quelque choſe de très-urgent à

lui apprendre, & qui ne peut ſe différer.

Le Romancier remarque qu'en général il n'y a rien de ſi curieux qu'un Confeſſeur. Le Moine ſe leve donc, quitte Genievre en l'exhortant à s'occuper de quelques prieres, & dans un coin de l'Egliſe va cauſer avec Agathès, qui, par mille abſurdités qu'il invente & qu'il débite, le retient & l'amuſe le plus qu'il lui eſt poſſible. Ces momens précieux ne ſont pas négligés par Pérégrin; il éleve doucement la voix. Genievre eſt prête à s'effrayer, mais il ſe nomme, la raſſure, & lui fait la peinture la plus touchante de tout ce qu'il ſent pour elle. Genievre alloit répondre quand le Moine vint reprendre ſon poſte. Mais on penſe bien que la confeſſion ne fut point telle qu'elle devoit être; Genievre, inſtruite qu'un tiers peut l'entendre, devient circonſpecte: on dit tout à ſon Amant, exepté ſa confeſſion. Elle ſe retranche donc, n'accuſe que quelques peccadilles; & le bon Dominique, enchanté de diriger une ame auſſi pure, ne lui donne pour pénitence que de nourrir un pauvre Pélerin les vendredis de chaque ſemaine, pendant un mois, en

ajoutant que rien n'eſt plus agréable à Dieu que d'avoir pitié des maux d'autrui. Le Moine s'étant retiré, Anaſtaſie vient reprendre ſa fille, & la preſſe de rentrer à la maiſon, d'autant plus qu'ayant été interrompue par un importun, ſon abſence du logis à été bien plus longue qu'elle n'avoit compté, & que des affaires l'y rappellent. Genievre ne lui demande qu'un moment pour achever quelques prieres. Sous ce prétexte, ſe penchant vers l'endroit où Pérégrin eſt caché, elle lui avoue qu'elle n'eſt pas inſenſible à ſon amour, qu'elle conſent qu'il la recherche en mariage, & qu'elle lui fera connoître par Aſtane l'inſtant & les moyens de ſe revoir. Ces mots, qui font le bonheur de Pérégrin, étant achevés, Genievre ſe retire, & ſon Amant ne ſonge plus qu'à ſortir de ſa cachette, ſans être vu de perſonne.

Mais ce ne fut pas une choſe ſi facile; il ſembloit qu'un excès de dévotion s'étoit emparé, ce jour-là même, de tous les eſprits; l'Egliſe étoit continuellement fréquentée : ſi quatre perſonnes ſortoient, il en rentroit ſix; & depuis que Genievre avoit quitté le confeſſionnal, Pérégrin, qui s'y trouvoit fort mal

à ſon aiſe, n'oſoit pourtant en ſortir. Cependant le jour s'avançoit, & la nuit étoit déjà cloſe, qu'il y avoit encore des pieux perſonnages dont Pérégrin maudiſſoit de bon cœur la dévotion ſi fatigante pour lui. Enfin tout le monde ſortit, & il ſe trouva abſolument ſeul dans l'Egliſe. Il ne s'en fut pas plutôt aſſuré, qu'il ſe diſpoſa à s'en aller lui-même: mais pendant le temps qu'avec le moins de bruit poſſible il ſe retire de ſa pénible poſition, le Sacriſtain va fermer les portes. Déjà les clefs ont tourné trois fois dans les groſſes ſerrures, & Pérégrin de s'inquiéter, & de craindre d'être forcé de paſſer le reſte de la nuit en prieres. Il fait un violent effort pour quitter ſa retraite au plus vîte; mais le confeſſionnal qu'il pouſſe avec force, & qui ſans doute tenoit peu à la muraille, ſe renverſe avec un bruit épouvantable. Le vieux Sacriſtain ſe meurt de peur. Pérégrin, qui craint que cette boiſerie ne l'écraſe, s'éloigne avec vîteſſe, & gagne la porte. Le Sacriſtain, qui le voit venir à lui, croit que c'eſt le Démon, ou quelque revenant qui fait tout ce vacarme, ſaute ſur le goupillon, le trempe dans le Bénitier, & inonde Pérégrin,

qui fait d'inutiles efforts pour ouvrir la porte déjà fermée. Cependant le Sacriſtain, qui voit que le fantome ne cede point à ces *aſperges*, ſe jette à genoux, &, le viſage contre terre, lui demande grace, & commence à s'accuſer de tous ſes péchés, croyant toucher à ſon heure derniere. Pérégrin profite adroitement de ſa peur, &, contrefaiſant ſa voix, lui dit: Je crois ton repentir ſincere, je te pardonne; mais ouvre à l'inſtant cette porte, ou donne-m'en les clefs. Le pauvre Sacriſtain ne ſe le fait pas dire deux fois; il lui remet les clefs, & reſte humblement à genoux, pendant que notre Amant s'ouvre un paſſage, preſqu'auſſi tremblant que celui qu'il avoit manqué faire périr de frayeur.

Genievre, en retournant chez elle, avoit fait part à ſa mere de l'obligation où elle étoit de nourrir un pauvre quatre vendredis de ſuite; & Aſtane eut ordre d'avertir Pérégrin, afin qu'il vît s'il ne ſeroit pas poſſible de profiter de cette circonſtance. Il étoit trop amoureux & trop contrarié dans ſes amours, pour négliger la plus petite occaſion de voir ſon aimable Maîtreſſe. Il imagine donc d'être le Mendiant choiſi pour l'exécu-

tion de la pénitence de Genievre, &, le vendredi arrivé, il ne ſonge plus qu'à ſe déguiſer. Il fait ainſi la deſcription de ſon ajuſtement en gueux.

Je pris, dit-il, un habit de toile griſe, ſi déchiré, qu'il étoit impoſſible de ne pas sy méprendre. Je me déchauſſai une jambe ſeulement, que je frottai ainſi que mes mains avec de l'eau-forte & du ſavon, de ſorte que ma peau étoit humide, luiſante & tendue, à tel point qu'elle me faiſoit beaucoup ſouffrir; une fauſſe barbe avec un chiffon ſur l'œil droit, changeoient entiérement mon viſage; mon chapeau, percé de vingt trous, étoit orné de coquilles & de petites images; & mon manteau, fait de toutes pieces, raſſembloit plus de couleurs que la plus riante prairie n'en peut offrir au printemps.

Sous cet habit dégoûtant, Pérégrin ſe rend à la porte de Genievre, ne doutant pas que ce ſtratagême ne lui ſoit favorable: mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il y trouva des concurrens, que le bruit de l'œuvre pie, commandée à Genievre, y attiroit comme lui! Il chercha vainement à les écarter; ils avoient pour eux la vérité, & n'offroient pas

moins de miſere. Le point eſſentiel étoit alors de faire tomber ſur lui le choix qu'on alloit faire. Anaſtaſie les examinoit tous, eſſuyoit toutes leurs importunités, ne ſavoit à qui donner la préférence. Dans cet embarras, elle appelle Aſtane; & l'eſpérance renaît dans le cœur du faux Mendiant. Il ſe flatte que dès qu'Aſtane le verra, il ſera bientôt l'élu de cette troupe bizarre; mais il avoit porté ſi loin la perfection de ſon déguiſement, qu'Aſtane, qui le cherche par-tout, ne peut le reconnoître, &, dans cette incertitude, n'oſe guider le choix d'Anaſtaſie. Cependant cette longue indéciſion fatigue nos Mendians, qui, de l'impatience qu'ils font paroître, ſont tout prêts à paſſer à l'inſolence qui leur eſt propre: ils ſe ſerrent, ſe preſſent, ſe pouſſent, ſe menacent, s'injurient; & de tout cela, Pérégrin a ſa part comme les autres. Les coups ſuivent de près les injures, & il ſe voit encore forcé d'entrer malgré lui dans ce combat étrange. A l'aide d'un bâton qu'il avoit à ſa main, il tombe ſur l'un & ſur l'autre, & ſe fait à la fin un paſſage: mais on répond à ſon attaque en le frappant lui-même. Tel qui n'étoit venu qu'avec peine &

porté ſur deux béquilles, ſe tient ferme ſur ſes jambes à l'approche du danger, & s'en ſert très-librement pour fuir avec vîteſſe : tel autre, manchot & qui paroiſſoit privé d'un ou de deux bras, les déploie avec une mâle vigueur, & diſtribue très-peſamment au moins autant de coups qu'il en reçoit. Enfin, la néceſſité d'attaquer ou de ſe défendre, & le déſir d'être préféré en éloignant ſes rivaux, dévoile tous les ſecrets de cette troupe originale. Pérégrin ſaiſit ce moment de trouble & de bataille pour arriver juſqu'à Aſtane, lui ſerre doucement la main, y joint un coup d'œil, ſe fait reconnoître, ſe voit à l'inſtant préféré, & eſt introduit dans la maiſon, dont on ferme la porte ſur ce tas de coquins, qui ſe battent & s'échignent encore.

Pérégrin entré, Genievre s'empreſſe auprès de lui, & veut le ſervir elle-même, pour mieux remplir le devoir qui lui eſt preſcrit : mais ſa mere la reprend avec aigreur, & blâme hautement le Confeſſeur d'ordonner à ſa Pénitente une choſe auſſi vile que de ſervir des Mendians. Genievre haſarde quelques repréſentations reſpectueuſes à ſa mere ; mais on ne lui répond que par l'ordre poſitif

& ſévérement donné de monter à ſa chambre, & de ne plus reparoître.

Pérégrin, au déſeſpoir de perdre le fruit de cette tentative qui avoit manqué d'être ſi périlleuſe, ſort déſolé, ſe promettant bien de renoncer à un amour ſi malheureux, ſi traverſé, & qu'il lui étoit ſi difficile de faire connoître à celle qui le lui avoit inſpiré. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans qu'il reparût. Genievre en fut ſurpriſe, & même affligée. Mais une nouvelle occaſion de ſe revoir ſe préſenta; Aſtane courut en inſtruire Pérégrin, & lui fit des reproches de ſon abſence. Falloit-il davantage pour changer toutes ſes réſolutions? Le jour pris, l'heure marquée, les arrangemens convenus, il ſe déguiſe en homme de journée, & ſe rend par cette petite ruelle qui avoit manqué de lui être ſi funeſte, à la petite porte, que cette fois Aſtane avoit promis d'être plus exacte à lui ouvrir. Tout s'exécute à point nommé. Cette petite maiſon contenoit au rez-de-chauſſée un grand cellier, duquel on deſcendoit dans un cave, où Angiolo, pere de Genievre, plaçoit les vins de choix. Pérégrin n'avoit point oublié qu'au deſſus du cellier il y avoit une chambre

où d'ordinaire on faiſoit la leſſive. Cette maiſon, placée au bout du jardin, offroit à nos Amans un aſile auſſi ſûr qu'il pouvoit l'être : tout réuſſit à merveilles. Angiolo & ſes fils étoient à la promenade, Anaſtaſie à l'Egliſe, Aſtane faiſoit le guet, & Pérégrin, aux pieds de la tendre Genievre, pouvoit enfin permettre à ſon cœur de s'épancher, demander compte à ſon Amante de tout ce qu'il avoit ſouffert pour elle, & lui jurer une ardeur qui devoit durer autant que ſa vie. Dans de ſi doux momens on oublie toute la nature, le temps s'écoule avec une cruelle rapidité, & bien ſouvent ne laiſſe après lui que des regrets. Au moment où Genievre enfin commençoit à paroître ſenſible, où ſon Amant à ſes genoux attendoit avec une tendre impatience l'aveu que ſa bouche étoit prête à lui faire, Aſtane accourt avec la rapidité de l'éclair..... Fuyez, fuyez, dit-elle, on vient à nous..... Angiolo, vos freres..... Dieux!..... tout eſt perdu..... Prononçant ces mots, elle court à la porte de la petite maiſon ; Pérégrin l'y joint avec autant de précipitation que de frayeur. Aſtane prend la clef, veut la placer dans la ſerrure ; ſa main, que la

peur agite, manque l'ouverture : le danger s'augmente, Angiolo s'approchoit. Pérégrin prend la clef, & d'abord il réuſſit mieux qu'Aſtane ; mais mal-adroitement engagée, elle ne tourne point ; il emploie la vîteſſe & la force, où il ne faut que du calme & de l'adreſſe : la clef ſe caſſe, & déſormais tout eſpoir de fuir devient impoſſible. A ce coup inattendu, il n'eſt plus qu'un remede, c'eſt de cacher Pérégrin dans la cave ; moyen dangereux, mais unique : on l'emploie, & l'Amant diſparoît. Deux minutes encore, & il eût été trop tard. Angiolo arrive avec ſes fils. Genievre & Aſtane cachent leur émotion, ſe calment, ou plutôt ſe compoſent. Cependant Angiolo ſi près de cette cave qu'il a remplie de vins choiſis, veut y deſcendre, pour s'aſſurer ſi tout eſt en bon état. La terreur de Genievre eſt au comble ; pour le coup tout va ſe découvrir : que dire ? que faire ? Aſtane frémit ; mais Pérégrin ſouffroit bien plus encore.

Nous n'oſerions pas mettre la réflexion ſuivante, ſi elle n'étoit pas mot à mot dans le texte.

En amour, dit le Romancier, l'adreſſe

des femmes eſt inépuiſable ; leur préſence d'eſprit ne peut ni s'exprimer ni ſe concevoir, & ſait écarter tous les dangers. Aſtane dit à Angiolo, qu'il n'eſt pas ſeul à penſer à la conſervation de ſes vins ; qu'elle-même, ſachant combien il y eſt attaché, & voulant lui donner une preuve de ſon zele, avoit commencé à nettoyer cette cave ; mais que, s'étant trouvée fatiguée & ne pouvant à elle ſeule finir cet ouvrage, elle a pris avec elle un homme de peine, qui balaye, range, & met tout dans le plus grand ordre. Angiolo approuve Aſtane, & la remercie de ſon attention. Cette ruſe, qui réuſſit, rend à Genievre un calme que la peur la mieux fondée avoit éloigné d'elle. On entre dans la cave, on s'arrête à voir travailler l'homme de peine, &, content de ſon intelligence & de ſon activité, on ſe décide à l'employer pluſieurs jours dans la maiſon à différens ouvrages. Intérieurement Pérégrin bénit ces diſpoſitions. C'eſt ainſi que du plus grand péril, notre Amant voit naître pour lui l'eſpoir du plus grand bonheur. Cependant Genievre n'étoit pas encore bien remiſe de ſes craintes ; toujours tremblante, elle appréhende qu'on ne

reconnoiſſe enfin ſon Amant ; ſon trouble augmente par ces réflexions ; elle commence à le plaindre de tous les dangers auxquels il s'expoſe pour elle. Etre plaint de ſa Belle, c'eſt-être ſûr d'en être bientôt aimé.

L'ouvrage de la cave achevé, on donne à boire & à manger à Pérégrin, que l'on ramene près de la maiſon, en lui recommandant de revenir le lendemain finir d'autres ouvrages. Pour prendre le rafraîchiſſement qu'Aſtane lui apprête, il ſe place par haſard dans la cour, ſur un banc qui ſe trouve immédiatement au deſſous de la fenêtre de Genievre. Rentrée dans ſa chambre pour ſe remettre de ſon trouble, elle croit devoir au moins charmer les peines & les ennuis de ſon Amant. Elle prend un luth, & lui fait rendre des ſons charmans, que ſa voix douce & flexible embellit encore.

On penſe bien que Pérégrin, attentif & charmé, ne perdit pas une parole, & nous les a conſervées : Voici à-peu-près le ſens qu'elles préſentoient :

Près de la tendre Philomele
L'autre jour un oiſeau charmant
Exprimoit ſon ardeur fidele,
Et lui juroit d'être conſtant.

Pour prix de ſa flamme brûlante,
Il eſpéroit un doux retour,
Et dans les yeux de ſon Amante
Tout annonçoit le tendre amour.

Mais par les vents & par l'orage
Ces tendres Amans ſont troublés ;
Forcés de quitter le bocage,
Ils ſe ſéparent déſolés.

Mon ami, ne perds pas courage,
Dit Philomele à ſon Amant ;
Reviens demain ſous ce feuillage,
Nous charmerons notre tourment.

Pérégrin comprit le ſens de ces paroles, qui rendoient ſi bien tout ce qui venoit de ſe paſſer. Au comble de la joie, il ſort, va languir juſqu'au lendemain dans les ennuis que cauſe l'abſence de celle qu'on aime, & ne ſe ſoutient que par l'eſpérance de la revoir. Mais d'autres choſes ſe paſſerent. Il arriva que Polixene, couſine d'Anaſtaſie, fut attaquée le même ſoir d'une colique violente, qui fit trembler pour ſes jours. Anaſtaſie n'en eſt pas plutôt informée, qu'elle y court, & Genievre l'y accompagne. On s'empreſſe auprès de Polixene, tous les ſecours lui ſont prodigués, & ſon état ne change point. Anaſtaſie, forcée de revenir chez elle, veut au moins que ſa fille reſte

chez Polixene, & lui continue ſes ſoins pendant la nuit. Pérégrin, inſtruit de cet événement, reprend auſſi-tôt ſes habits de Mendiant, & ſe préſente à la porte de Polixene; il demande l'aumône au portier, qui lui apprend que l'on eſt dans la douleur, & le fait mettre en prieres pour ſa Maîtreſſe qui eſt bien mal. C'étoit préciſément ce qu'eſpéroit Pérégrin: il demande ſeulement qu'on le place dans un petit endroit, où pendant la nuit il puiſſe invoquer le Ciel de rendre la ſanté à cette charitable Dame. Le portier, vieux, dévot & ſuperſtitieux, croit aſſurer la guériſon de Polixene en recevant ce pauvre, & le place dans un bûcher ſous l'eſcalier, où celui-ci fait mine d'adreſſer ſes vœux à tous les Saints. Le haſard veut qu'après quelques heures de ſouffrances, les douleurs aiguës diſparoiſſent: Polixene ſe ſent mieux, & bientôt n'a plus que le ſouvenir de ce qu'elle a ſouffert. Le portier s'empreſſe de dire à ſa Maîtreſſe ce qu'il a fait, & de l'aſſurer qu'on ne doit ce changement, auſſi heureux que ſubit, qu'aux prieres du bon pauvre. Polixene le croit, ou feint de le croire; elle ordonne qu'on le traite bien, & ſur-tout qu'on ne le renvoie pás ſans qu'elle lui ait parlé.

Genievre,

Genievre, qui, comme l'on ſait, étoit reſtée chez Polixene, fut curieuſe auſſi de voir le pauvre : mais quelle ſurpriſe, quand elle vit que c'étoit ſon Amant ! Elle demanda à ſa couſine la permiſſion de cauſer avec lui ; & Polixene, qui ne voyoit aucun inconvénient, le lui permit, à condition cependant qu'elle ne lui parleroit que de ſa fenêtre. On penſe bien qu'il fut moins queſtion entre eux de prieres que d'amour. Déjà ils ſe renouveloient tous les ſermens de la veille, & prenoient des meſures pour ſe voir ſans crainte & ſans danger, lorſque Polixene, au moment où ils s'y attendoient le moins, les ſurprit, & entendit une partie de leur converſation. Elle en fit de vifs reproches à Genievre, qui ſe défendit aſſez mal, & cependant finit par obtenir de ſa couſine l'aſſurance de n'en rien dire à ſa mere. Mais le pauvre fut chaſſé honteuſement, & l'on couvrit de reproches & d'injures celui que peu d'heures auparavant on regardoit comme un ſaint perſonnage, dont le Ciel écoutoit favorablement tous les vœux.

Cette diſgrace affligea d'autant moins Pérégrin, que Genievre le raſſura en lui faiſant ſavoir que Polixene avoit promis

de garder ſur cette aventure le plus exact ſilence. Il chercha d'autres moyens de pénétrer dans la maiſon de Genievre : mais y être ſous un déguiſement quelconque, ne pouvoit pas le ſatisfaire, parce qu'il n'en réſultoit pas moins pour lui l'impoſſibilité d'être ſeul avec ſon Amante, & de lui peindre, comme il le déſiroit, tous les ſentimens qu'il avoit pour elle. Et, d'un autre côté, comment entrer dans cette maiſon ſans être vu ; comment eſpérer d'être avec Genievre, ſans que l'on s'en doutât, & ſans qu'on s'en apperçut ? C'étoit aſſurément là le point de la difficulté. L'Amour eſt induſtrieux, voici ce qu'il lui fit entreprendre.

Il conſtruiſit en carton une repréſentation de Sainte Catherine, de grandeur beaucoup plus qu'humaine, & ménagea une ouverture imperceptible & maſquée ſous la draperie, par laquelle il pouvoit aiſément ſe cacher dans l'intérieur de la figure. Cet ouvrage ne fut pas plutôt achevé, qu'il en fit répandre le bruit dans toute la Ville par le fidele Agathès ; & tout le monde déſira de le voir. Anaſtaſie ne fut pas la derniere à marquer ſa curioſité : mais pour en détailler les perfections plus à ſon aiſe, Aſtane, que

l'on avoit miſe dans le ſecret, lui perſuada de prier la mere de Pérégrin de lui envoyer chez elle cette repréſentation pour un jour ſeulement. Le Romancier dit qu'à cauſe de la grande amitié qui régnoit entre elles, la mere de Pérégrin le promit & s'en fit un vrai plaiſir. Mais il avoit oublié ſans doute, qu'au commencement du Livre il avoit annoncé qu'il régnoit entre ces deux familles une haine ancienne & conſtante. Nous pourrions ne pas relever cette erreur; mais nous ſommes exacts, & nous ne nous permettons pas même de corriger ces irrégularités, qui contribuent à faire connoître combien il y avoit d'écarts & peu de méthode dans l'imagination bouillante & embrouillée des Ecrivains de ce ſiecle.

Pérégrin, inſtruit par Aſtane de la demande qu'Anaſtaſie devoit faire à ſa mere, pour mieux couvrir le ſtratagême qu'il prépare, feint d'aller paſſer deux jours à la campagne. C'eſt le moment de ſon abſence, que l'on croit réelle, qu'Anaſtaſie choiſit pour faire ſa demande: mais Camille, mere de Pérégrin, commence par le refuſer, dans la crainte que ſon fils abſent ne déſapprouvât cette complaiſance. Au contraire, lui répond-on, c'eſt une

raiſon de plus ; Pérégrin l'ignorera, & la figure ſera rentrée chez lui avant ſon retour. Camille ſe rend, & fixe le moment auquel elle fera tranſporter ce prétendu chef-d'œuvre chez Anaſtaſie. C'étoit tout ce que Pérégrin déſiroit. L'heure arrivée pour ſon départ, notre Amant ſe gliſſe dans l'intérieur de cette repréſentation, & on le tranſporte avec elle chez ſa belle Maîtreſſe. Il ſeroit impoſſible de rendre tout ce qu'il ſe promettoit de plaiſirs de cette invention ſinguliere. Il alloit ſe trouver près de Genievre, ſans que qui que ce ſoit pût le ſoupçonner. La nuit, tandis qu'on le ſuppoſera dans les bras du ſommeil, il lui ſera libre de jurer à ſes pieds un amour éternel. Nulle crainte ne viendra traverſer les aveux qu'il va lui faire, ni refroidir ceux qu'il oſe attendre d'elle. Le ſort enfin va ceſſer de lui être contraire, tout lui annonce un parfait bonheur. Mais toutes ces eſpérances n'étoient encore que des chimeres ; & cet artifice n'eut aucun ſuccès. A peine la fauſſe Catherine fut-elle arrivée chez Anaſtaſie, renfermant dans ſa capacité celui qui ne l'avoit inventée que pour cet uſage, que l'on rapporte à Anaſtaſie l'aîné de ſes fils, mourant & percé de

pluſieurs coups d'épée qu'il s'étoit attirés dans une diſpute avec des jeunes gens de ſon âge. Non-ſeulement la Sainte fut bientôt oubliée, mais on chercha à s'en débarraſſer le plus promptement poſſible en la renvoyant chez la mere de Pérégrin: & celui-ci, toujours caché dans l'intérieur de la ſtatue qu'il n'avoit pas encore quittée, fut trop heureux, dans cette circonſtance, de s'en retourner avec elle.

Ce dernier coup manqué, voyant échouer ainſi toutes ſes entrepriſes, Pérégrin perdoit abſolument courage. Cependant, un jour qu'il promenoit ſes ennuis hors les murs de la Ville, il remarqua dans un des foſſés l'embouchure aſſez vaſte de pluſieurs égoûts, qui ſans doute avoient leur principe dans les maiſons de la Ville qui bordoient le rempart; il ſe rappele que celle de Genievre étoit de ce nombre: cette découverte ramena dans ſon cœur la joie & l'eſpérance. Il examine avec attention la direction que peuvent avoir ces égoûts, reconnoît celui qui doit rendre à la maiſon d'Angiolo, ſe rappele qu'en effet il en a vu un qui aboutiſſoit dans le cellier qui communique à cette cave où la néceſſité le contraignit à ſe réfugier un jour. C'en eſt aſſez; il forme à l'inſtant le

projet de ſuivre cette voie dès la nuit ſuivante, & ſe flatte enfin d'arriver juſqu'à Genievre. La nuit venue & parfaitement fermée, il ſort de chez lui enveloppé de haillons, que le ſouterrain qu'il doit traverſer rend néceſſaires; une lanterne ſourde eſt ſon guide : la peur d'être découvert le fait héſiter; mais l'eſpoir de réuſſir l'enhardit. Arrivé vers le lieu qu'il a remarqué pour être l'ouverture de l'égoût, il y entre, non ſans beaucoup de peine; le terrein mou & fangeux lui fait craindre à chaque inſtant de ne pouvoir en franchir l'entrée; ſa perſévérance, ſes efforts, ſon adreſſe, triomphent de tous les obſtacles. Il en a déjà parcouru la plus grande partie, quand il rencontre une pierre qui le fait broncher; il perd un moment l'équilibre, & ne le retrouve qu'en ſe retenant à la muraille; mais du choc violent qu'il éprouve, ſa lanterne fortement heurtée s'éteint, & le plonge dans un nouvel embarras. Environné de ténebres, errant dans un lieu totalement inconnu, expoſé à mille accidens, que va-t-il faire? Vingt fois il veut retourner ſur ſes pas... Peut-être auſſi n'eſt-il qu'à très-peu de diſtance de la ſortie à laquelle il aſpire..... d'ailleurs, il eſt trop

avancé pour ne pas mettre à fin cette périlleuſe entrepriſe. Mais ce n'eſt qu'à tâtons qu'il peut ſe conduire..... Il n'importe ; après avoir long-temps marché dans ce cloaque, il arrive à une grille qui n'étoit que pouſſée, il la paſſe, & ſe trouve ſous une eſpece de hangard à moitié fermé, qu'il croit reconnoître pour le cellier qui précédoit la cave d'Angiolo. Là il ſe dépouille de ſes vêtemens empruntés, y dépoſe ſa lanterne, fait ſa priere à l'Amour, & prend un nouveau courage. Du hangard, il entre dans un jardin ; le jardin le conduit à une cour, & dans cette cour il trouve un eſcalier : il le monte en tremblant, mais plein d'eſpoir ; il ſuit un corridor aſſez long, ſent une porte, qu'il pouſſe doucement & qu'il ouvre ſans aucun bruit & ſans effort, s'avance ſur la pointe du pied, reſpire à peine, ſe trouve près d'un lit, dont il écarte inſenſiblement les rideaux, s'approche encore, prête une oreille attentive, & reconnoît que la perſonne qui l'occupe eſt profondément endormie.

Nous croyons ici devoir laiſſer parler Pérégrin lui-même. = Le cœur palpitant, mais rempli de frayeur & d'amour, je m'arrête un moment, j'approche en trem-

blant mon oreille d'une bouche qui reſpire, & dont la douce haleine me fait friſſonner de plaiſir : j'avance doucement ma main, qui peu à peu s'égare & m'aſſure que rien n'égale les appas de la Beauté qui repoſe..... C'eſt elle, dis-je en moi-même, c'eſt Genievre .... Amour, c'eſt toi qui m'as conduit ; après tant de tourmens, tu me devois bien cette faveur. Plus je m'approche, & plus mon ame s'embraſe, c'eſt du feu qui coule dans mes veines ; un mouvement intérieur que je ne puis définir, ſemble vouloir m'arrêter ; mais une douce volupté m'entraîne, je la ſerre mollement dans mes bras, en me plaçant près d'elle ; doucement elle ſoupire, & je lui dis :

» Eveille-toi mon ame, & plus ne » dors : je ſuis ton ſerviteur fidele : liéve- » toi de ce ſomme. Oh mon eſpérit ! pour- » quoi dors-tu tant ? Ce n'eſt pas la cou- » tume de qui eſt amoureuſe, d'ainſi âpre- » ment dormir..... & ces paroles étoient » accompagnées de doulz baiſés, & étroits » embraſſemens ; eſtimant les paroles ſu- » perflues où les effets doivent être tout » prêts «.

Tant de careſſes ſont reçues ſans colere : Pérégrin, jouiſſant de ſon bonheur, s'en

étonne lui-même, & peut à peine le concevoir. Ivre d'amour & de plaiſir, il renouvelle les plus tendres aveux, & oſe demander qu'on y réponde : mais la jeune Beauté dont il eſt favoriſé, obſerve, & lui fait obſerver à lui-même le plus grand ſilence, dans la crainte de réveiller une Servante qui couche dans la même chambre. Dans ces inſtans délicieux, où le cœur eſt tout à l'amour & les ſens au plaiſir, qui peut répondre de ne pas commettre une imprudence ? Vient un moment, où, malgré la réſolution de la Belle & la loi qu'elle vient de preſcrire, elle-même s'écrie d'une voix baſſe, étouffée, mais diſtincte .... Ah ! .... Lutellus ! .... Pérégrin, étonné, confondu de ce nom qui frappe ſon oreille, s'imaginant que c'eſt Genievre qui lui parle, ſe croyant trahi, la jugeant infidelle, fait un mouvement dont il n'eſt pas le maître, & qui vient moins de ſa ſurpriſe que de ſon déſeſpoir ; s'élance hors du lit, rencontre un meuble qu'il renverſe avec fracas, & veut fuir. La Servante, éveillée par le bruit, troublée par la peur, ſe leve, court, appelle, s'écrie : celle qui repoſoit auprès de Pérégrin s'effraie, ne ſonge qu'à faire évader ſon Amant, l'entraîne, &, malgré l'obſcurité, le conduit

elle-même juſqu'à une petite porte du jardin qu'elle ſe preſſe de lui ouvrir. Mais à la lumiere vacillante des étoiles, elle s'apperçoit qu'elle eſt déçue.... = Que vois-je ? s'écrie-t-elle, c'eſt Pérégrin. = Dieu ! dit-il, c'eſt Léonore ! = Monſtre, qui t'a conduit en ces lieux ? .... Mais au lieu de répondre, Pérégrin fuit avec la plus grande vîteſſe : & Léonore, de tendre, d'inquiete qu'elle étoit pour un Amant qu'elle avoit cru favoriſer, devient inſenſible aux plaintes les plus ameres, ſe livre à la plus aveugle fureur contre celui que le moment d'auparavant elle ſerroit tendrement dans ſes bras.

Pétrucio, pere de Léonore, attiré par ſes cris, s'arme d'une longue épée, court au bruit, arrive, & reçoit dans ſon ſein ſa fille déſolée, qui l'inonde de ſes larmes.

Ce qu'elle venoit d'éprouver étoit affreux ſans doute ; mais le récit qu'il faut en faire eſt mille fois plus déchirant pour elle. Pétrucio cependant veut tout connoître, tout ſavoir ; il ne lui permet pas d'omettre le moindre détail ; il la preſſe, elle pleure ; il inſiſte, elle frémit ; il exige, elle tremble ; il ordonne, & Léonore, à travers mille ſanglots, raconte de Pérégrin ce qu'aſſurément elle n'eût pas dit ſi c'eût été Lutellus.

Les haillons & la lanterne que Pérégrin avoit dépoſés à l'entrée de l'égoût, n'avoient point échappé aux recherches que l'on avoit faites; c'étoit autant de preuves de conviction, dont il ne pouvoit conteſter le témoignage accablant. Le pere de Léonore, que la plus aveugle fureur anime, & qu'elle égare, jaloux de venger l'honneur de ſa fille outragée, rend ſon aventure publique, & ne voit pas qu'il la déshonore. Oh! combien de fois le déſir de la vengeance & l'éclat mal raiſonné du reſſentiment ont fait aux hommes des torts plus réels que l'offenſe même! Pérégrin, hautement accuſé, eſt traduit devant le Juge. C'eſt pour la ſeconde fois que notre Héros ſe voit forcé de ſe défendre de crimes qui ne laiſſent enviſager que la mort; mais cette récidive étoit plus embarraſſante que la premiere, puiſqu'intérieurement il ne pouvoit diſconvenir qu'il étoit coupable, & que ſa mépriſe ne pouvoit pas être regardée comme une excuſe.

Avant de deſcendre dans l'arene, & d'avoir recours aux foudres de la Juſtice, Pétrucio crut, en homme ſage, devoir faire propoſer à Pérégrin de tout réparer par un prompt mariage. Les familles étoient à peu près de même rang, les fortunes

égales ; à ce prix Pétrucio promet de tout oublier & de dépoſer ſa colere. Pérégrin ſans doute auroit accepté ce parti ; Léonore étoit jeune & belle, & ce n'étoit pas le cas de tirer en ligne de compte le ſoupir donné à Lutellus, ni les droits qu'il pouvoit y avoir. Mais Genievre !.... mais, ſe priver volontairement de l'eſpoir de poſſéder un jour ce qu'on a de plus cher au monde ; ce ſacrifice eſt au deſſus de ſes forces ; &, s'armant d'un nouveau courage, il s'expoſe à toute l'horreur du danger qui le menace.

Plus piqués peut-être de ce refus que de l'inſulte, Léonore & ſon pere ont dreſſé leurs plaintes : Pérégrin eſt appelé en Juſtice ; ſes adverſaires & lui s'y préſentent au jour marqué. Pétrucio, dans un long diſcours, où cent traits de la Fable & de l'Hiſtoire ſont rapportés, prétend prouver que Pérégrin ne peut réparer ſon offenſe qu'en perdant la vie. Léonore enchérit encore, & ſur-tout inſiſte ſur l'atrocité d'un crime qui ſe couvre des ombres de la nuit, qui s'enveloppe du manteau du ſilence, & s'exécute ſans honte, dans le moment où ſon objet, plongé dans le ſommeil, ne peut rien oppoſer pour éviter d'en être la victime.

Ces derniers mots frappent Pérégrin ; ils ſont pour lui un trait de lumiere qui diſſipe ſon embarras & ſon incertitude ; c'eſt d'eux-mêmes qu'il va tirer ſa défenſe. Ecoutons-le, il va l'expoſer lui-même.

= La Juſtice, dit-il d'un ton ferme & aſſuré, ne ſe méprend point aux traits de la calomnie, & me vengera bientôt de tout ce qu'elle me fait ſouffrir. On m'accuſe, on invoque contre moi la rigueur des loix, tandis que c'eſt à moi ſeul de réclamer leur pouvoir & de me plaindre. On poſe un fait que rien ne prouve, on ſuppoſe un crime que rien n'atteſte, on me cite, on me nomme, & je ne vois ici d'autres témoins que mes accuſateurs. Léonore affirme qu'elle m'a vu ; ſon pere dit n'avoir vu ni moi ni perſonne. On a l'audace de préſenter au Juge une lanterne & des vêtemens vils & infectés ; mais cette lanterne eſt-elle à moi ? ſuis-je le ſeul à Férare à qui ce meuble ſoit utile, & le poſſédé-je ſeul ? Ces vêtemens ſont-ils à moi ? ſont-ils les miens & ceux de mon état ? me les a-t-on jamais vus ? Cet artifice groſſiérement imaginé ne leve-t-il pas le voile qui cache à tous les yeux le deſſein puniſſable qu'on a formé de me nuire ? Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à dire

pour diſſiper ce nuage, & ce mot, c'eſt Léonore elle-même qui vient de le prononcer. Elle prétend qu'elle étoit plongée dans un profond ſommeil ; en faut-il davantage, cela ſeul explique tout : elle aura pris pour une réalité ce qui n'étoit que l'erreur d'un ſonge, & l'impreſſion ſans doute en a été ſi forte, que le réveil même n'a pu la diſſiper. Je citerai moins d'exemples que Pétrucio, mais je dirai que Léonore n'eſt pas la premiere femme qui ait rêvé à ce qui peut lui plaire ; & l'on ſe perſuade aiſément tout ce qui flatte. Quoi qu'il en ſoit, je ne tirerai point avantage de l'imprudence que lui a fait commettre ſon imagination échauffée, & je lui pardonne une démarche qu'aſſurément elle ne ſe ſeroit pas permiſe, ſi elle en eût mieux ſenti les conſéquences.

Pétrucio, Léonore, indignés de cette réponſe, vouloient répliquer ; mais la rage & le déſeſpoir étoufferent dans leur bouche les mots qu'ils cherchoient à prononcer. Le Juge crut devoir terminer cette étrange diſpute en déclarant Pérégrin innocent, en exhortant Pétrucio & ſa fille à plus de circonſpection, en leur faiſant connoître que leur imprudence avoit compromis leur honneur, enfin en renvoyant les parties

dos à dos. Le Romancier remarque que c'étoit un moyen sûr d'éviter la récidive.

Pétrucio outré de ce jugement, Léonore inconsolable de n'avoir point été vengée, retournerent chez eux, suivis des huées du peuple, & furent y cacher leurs larmes & leur désespoir.

Genievre fut bientôt informée de cette affaire, qui avoit piqué la curiosité & excité mille propos différens dans Férare. Absous par le Juge, Pérégrin n'étoit pas disculpé aux yeux de sa Maîtresse. Astane fut lui porter l'expresse défense de jamais paroître devant elle. Que ne fit-il pas pour calmer cette colere injuste? On fut très-long-temps sans vouloir l'entendre. Mais le courroux d'une Belle offensée n'est pas éternel. Aimer a ses charmes, pardonner a ses délices. Nos Amans se revirent; on se répandit en reproches amers d'un côté, on s'étendit en excuses tendres de l'autre; & il fallut finir, comme tous les Amans, par se réconcilier.

Ce nuage étoit à peine dissipé, qu'à son tour Genievre eut un songe, mais d'une espece bien différente. Sainte Cathérine lui étoit apparue la nuit, & lui avoit marqué toute son animadversion de ce que son Amant, pour se procurer le plaisir criminel

de la voir, avoit osé faire une imitation de sa personne; que c'étoit joindre l'indécence à l'impiété, & qu'enfin, si elle n'en recevoit pas une satisfaction aussi prompte que suffisante, elle feroit rejaillir sur elle tout le poids de sa juste colere; qu'elle commenceroit par la priver de la beauté, qui seule étoit la cause de l'offense qui lui avoit été faite; qu'après l'avoir rendue laide, elle la rendroit sujette à mille infirmités, & qu'enfin elle la feroit périr dans les douleurs les plus aiguës & les plus insupportables, sans intercéder pour elle au moment de sa mort.

Genievre, effrayée de cette vision, ne sait quel parti prendre. Son premier mouvement est de courir à l'Eglise, & de fatiguer le Ciel à force de prieres; le second est de se ménager une entrevue avec Pérégrin, & de lui faire part de tout ce qu'elle a vu ou cru voir, & de toutes ses inquiétudes. Il veut en vain dissiper ce prestige; par toutes sortes de raisons il cherche à rassurer Genievre; mais sa superstition est toujours la même. Le jour même, étant à se promener dans le jardin, elle s'approche, sans y faire attention, d'une ruche que les mouches rempliſſoient de ce suc précieux qu'elles dérobent aux fleurs; une d'entre elles

elles ſe poſe ſur la joue de Genievre, aſſez près de l'œil droit : la belle épouvantée y porte vivement la main, & veut la chaſſer ; mais la mouche, avant de reprendre ſon vol, lui fait une piqûre profonde. Son viſage auſſi-tôt ſe gonfle & s'enflamme, & Genievre, ayant toujours préſentes les menaces de la Sainte, ne doute plus que ce mal, qui peut-être va la défigurer, ne ſoit le commencement des peines qui lui ont été annoncées. Jamais douleur ne fut plus vive, jamais le déſeſpoir ne fit autant verſer de larmes. Chercher à la calmer, c'eſt l'irriter encore : un ſeul moyen peut la guérir de ſes craintes, & c'eſt par Pérégrin qu'elle exige qu'il ſoit employé. D'avance il s'engage à tout ; il entreprendra tout, ſurmontera toutes les difficultés ; il n'a d'impatience que de ſavoir ce qu'il peut faire pour prouver ſon amour, ſon zele & ſon obéiſſance. Eh bien ! lui dit Genievre, écoutez, & ſongez que vous m'avez engagé vos ſermens. La Sainte, que vous & moi nous avons ſi cruellement offenſée, eſt révérée particuliérement ſur le mont Sinaï ; c'eſt là qu'elle reçoit avec bonté les hommages & les prieres des ames dévotes & repentantes ; je crois l'avoir vue cette nuit encore ; elle me diſoit qu'elle ne ſeroit

appaiſée, que lorſque vous vous ſeriez exprès tranſporté dans ce lieu reſpecté, & que vous auriez travaillé, pendant neuf jours, à déſarmer ſa colere.... Ah! Pérégrin faites ce qu'elle exige. = Que dites-vous? ô Genievre! c'eſt vous qui me forcez à vous quitter? C'eſt vous qui prononcez un arrêt qui va m'éloigner de tout ce qui m'eſt cher au monde. = Si le Ciel eſt irrité contre nous, de quel bonheur jouirons-nous l'un près de l'autre? = Pourquoi vous obſtiner à croire ce qui n'eſt qu'une erreur, & le fruit d'une imagination frappée. = Si c'étoit une erreur, quel intérêt aurois-je à la croire? Ah! vous ne ſavez pas tout ce qu'il m'en coute pour exiger de vous ce pénible ſacrifice! = Eh! qui eſt-ce qui vous force? = Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'éprouve. = Ce que vous éprouvez eſt la choſe du monde la plus ſimple; c'eſt une piqûre légere que le moindre ſoin va guérir; le reſte n'eſt qu'une idée, ſoyez-en ſûre. = Rien de plus réel.... je crois entendre encore cette voix impoſante que le ſilence de la nuit rendoit plus terrible; jamais, non jamais rien ne l'effacera de ma penſée.... mais je ne puis vous convaincre; je vois le peu d'empire que j'ai ſur vous, le premier de mes déſirs

eſt repouſſé ; ah ! Pérégrin, eſt-ce ainſi que l'on aime ? = Genievre ! .... je ne réſiſte point à ce dernier trait, il pénetre mon ame .... vous le voulez, eh bien ! je pars, l'aurore demain ne me trouvera plus à Férare. Mais, loin de vous, ſerai-je au moins quelquefois préſent à votre mémoire ? ſerez-vous conſtante à me conſerver ce cœur que je veux mériter, & pour qui ſeul je vais tout entreprendre ?

A ces mots, Genievre baiſſe modeſtement ſes beaux yeux, qui ſe mouillent de pleurs ; puis doucement elle détache de ſon cou une médaille, repréſentant un ramier & ſa compagne qui ſe becquetoient ſur un autel dédié à l'Amour ; au bas étoit cette deviſe : *Leur conſtance aſſure leur bonheur*.... Prenez ceci, lui dit-elle, jetez-y quelquefois les yeux, & dites-vous alors : *Si je ſuis toujours auſſi conſtant que lui, on ſera tendre comme elle.* En prononçant ces derniers mots, Pérégrin ſe jette avec ardeur ſur la main de Genievre, la couvre de mille baiſers, & ils ſe ſéparent.

Peu d'inſtans ſuffiſent à notre Héros pour préparer ſon départ, Agathès, inſtruit de tout, ſe propoſe pour faire avec lui ce voyage. Il eſt accepté, & le lendemain, dès la pointe du jour, après avoir pris

quelques précautions néceſſaires à la vie ; ils entrerent dans une barque légere, qui les conduiſit à Veniſe. Les raretés ſans nombre de cette ville fameuſe piquoient la curioſité d'Agathès ; les charmes, & l'élégance des femmes ſur-tout, lui cauſoient une grande ſurpriſe, non que ſon cœur cherchât à devenir ſenſible ; libre de tout attachement ſérieux, il ne connoiſſoit que la douce impulſion du plaiſir. Ses chaînes étoient toujours légeres, & preſque toujours rompues auſſi-tôt que formées. Agathès auroit volontiers reſté pluſieurs jours à Veniſe ; mais Pérégrin, que d'autres ſoins occupent, plein de regets d'avoir quitté Genievre, brûlé du déſir de la revoir, tourmenté de la crainte d'être oublié d'elle, refuſe d'y faire aucun ſéjour. Un vaiſſeau faiſoit voile pour l'Aſie, il y monte avec ſon ami, & va chercher ſur le mont Sinaï, au fond de l'Arabie Pétrée, le pardon que ſon Amante promet à ſes prieres. La navigation fut heureuſe & prompte ; ils arriverent à cette Chapelle fameuſe où la Sainte étoit en vénération. Fatigués d'avoir gravi ſi difficilement une des plus hautes montagnes du monde, nos Voyageurs commencerent par admirer la bonté infinie de la Providence, qui, ſur

ſon ſommet prodigieuſement élevé, préſente aux beſoins des hommes une ſource dont les eaux abondantes & argentées ſont un ſecours ſi ſalutaire aux mortels. Peu à près, ils ſe rendent à la Chapelle, & Pérégrin y commence ſa neuvaine. Ses prieres achevées, il ſe promene avec Agathès dans ce lieu rare & curieux. Il reconnoît & lui fait remarquer du côté du Couchant, la mer Rouge qui borde l'horizon; au Midi, l'Arabie Heureuſe qui laiſſe appercevoir ſes contrées délicieuſes & fécondes. Au Nord, ſont les montagnes de la Terre-Sainte, qui ſemblent, par leur élévatioin majeſtueuſe, en défendre l'entrée. Du côté de l'Eſt, il découvre une longue plaine aride & ſablonneuſe, ſituée au milieu de l'Arabie Déſerte; lieu ſi redoutable aux Voyageurs, que les vents impétueux ſouvent enveloppent dans des nuages de pouſſiere qui les enlevent, & les engloutiſſent enſuite dans de profonds abymes.

Surpris de tant de merveilles, ils pouvoient à peine s'arracher à la beauté du ſpectacle: mais la nuit les contraignit de quitter la hauteur. Ils deſcendirent à la moitié de la montagne; là ils trouverent un Couvent de Religieux, pauvres,

mais hoſpitaliers, qui les reçurent. Cette habitation n'a rien de curieux, mais elle eſt la ſeule reſſource de ceux que la dévotion conduit au Mont de Sinaï.

Pendant neuf jours nos Voyageurs ſe rendirent à la Chapelle, y firent exactement leur priere, & crurent rapporter enfin, avec la bienveillance de la Sainte, l'oubli de la faute dont Pérégrin s'étoit rendu coupable envers elle. Ce grand œuvre achevé, il ne s'agiſſoit plus que de retourner à Férare. Après s'être bien orientés, ils quitterent la montagne, & s'engagerent dans des chemins tortueux, qu'ils crurent reconnoître pour ceux qui les y avoient conduits. Mais ils s'égarerent: vers la fin de la ſeconde journée, ils ſe trouverent près d'un bois vaſte & ſombre, dans lequel ils héſitoient à ſe riſquer, lorſque pluſieurs brigands Arabes, fléaux continuels qui infectent ces climats, les attaquerent. Toute réſiſtance étoit inutile; il fallut ſe réſoudre à porter des fers. Ces malheureux attendoient que quelque caravanne vînt donner dans les piéges tendus par leur inſatiable cupidité. Tombés dans ces mains barbares, Agathès & Pérégrin furent leurs eſclaves, & comme tels conduits à Alep, où des marchands unique-

ment occupés de ce trafic odieux, les acheterent, pour les faire paſſer à l'ancienne Babylone.

On ſe figure aiſément quelles furent les doléances de Pérégrin : chaque pas l'éloignoit de Genievre ; chaque jour diminuoit l'eſpoir de la revoir jamais. Si quelquefois il oſoit ſe flatter qu'un jour le ſort moins contraire pût le ramener près d'elle ; la trouvera-t-il encore fidelle & conſtante ? &, quand elle en auroit eu la volonté, ſes parens ne lui auront-ils fait aucune contrainte ? n'auront-ils point diſpoſé malgré elle de ſa main, quand même elle auroit voulu lui conſerver ſon cœur ? Ces images déchirantes le plongeoient dans une douleur morne & ſtupide, dont la gaieté naturelle & conſtante d'Agathès ne pouvoit le guérir.

Quelquefois Agathès cherchoit à perſuader à ſon ami, qu'il étoit de ſon intérêt d'éteindre une flamme qui déſormais ne lui laiſſoit enviſager que des peines : il croyoit ce parti d'autant plus facile à ſuivre, que, comme on l'a dit, jamais il n'avoit été véritablement épris. Les Belles n'étoient pour lui que des fleurs auxquelles on peut rendre un hommage paſſager, mais près deſquelles les plaiſirs qu'elles

diſpenſent, ne dédommagent jamais des tourmens qu'elles cauſent. Un cœur ſenſible connoît-il ce langage ? Pérégrin n'en fut pas perſuadé.

Au milieu de ces diſſertations, qui preſque tous les jours occupoient nos deux amis, il arrivoit ſouvent qu'un maître auſſi féroce qu'exigeant, les faiſoit gratifier de quelques centaines de coups d'étrivieres, que leur inaction provoquoit ; ce qui devenoit une nouvelle matiere à raiſonner & à gémir ſur leur infortune. Pérégrin ne ſortoit point de ſa triſteſſe profonde : Agathès quelquefois juroit, quand le bras de l'Arabe s'appeſantiſſoit un peu trop ſur ſes épaules ; mais, ce moment paſſé, il ſe conſoloit, ſa gayeté revenoit, & elle fut enfin la cauſe que leur condition fut moins dure.

Le Marchand auquel ils étoient tombés en partage, & qui ne les avoit achetés que pour les revendre, puiſque c'étoit-là ſon commerce, uniquement occupé de ſes richeſſes, qu'il augmentoit chaque jour, & qu'il ne devoit qu'à des travaux continuels depuis une longue ſuite d'années, au milieu de ſon avarice, avoit auſſi connu l'aiguillon de l'amour ; ſi toutefois l'amour habita jamais dans des

cœurs auſſi barbares. Soit attachement, ſoit déſir, ſoit fantaiſie, ſoit volupté, il étoit épris d'une Eſclave charmante. Des cheveux du plus beau noir faiſoient, avec la blancheur de ſa peau, le plus parfait contraſte; ſes yeux, pleins d'une douce langueur, avoient tout le feu du ſentiment; ſur ſes joues, légérement animées par les roſes, on voyoit une foſſette où les Graces réfugiées folâtroient avec l'Amour; ſa bouche, fraîche & vermeille, ne ſouricit que pour laiſſer appercevoir deux rangs de perles éblouiſſantes; ſa taille, fine & majeſtueuſe, eût été deſirée par les Nymphes; c'étoit l'enſemble le plus parfait & le plus élégant. Kolly (c'eſt le nom de cette eſclave, car dans les lointains climats la Beauté même porte des fers : il eſt vrai qu'en Europe elle ſe venge bien de cette injuſtice), Kolly depuis quelques mois avoit reçu, non pas la foi, mais un regard de complaiſance de Boccar (c'eſt le nom du Marchand); il l'avoit diſtinguée parmi toutes ſes femmes. Mais il étoit vieux, ſombre, ſans délicateſſe, capricieux, ſévere, inhumain; retenant ſes femmes dans une dépendance outrageante; exigeant tout du devoir & de la ſoumiſſion, ſans rien eſpérer de la

tendreſſe & du penchant. Quel attachement pouvoit jamais ſe former entre deux êtres ſi mal aſſortis? Moins timide, plus fiere que ne le ſont ordinairement celles qui ſubiſſent un ſort pareil, Kolly répondoit mal aux empreſſemens de ſon Maître. Une langueur triſte & morne, ſouvent même un froid dédain, étoit la ſeule récompenſe de ſes ſoins. Si Boccar devenoit preſſant, Kolly ſe montroit plus farouche; mais cette réſiſtance, loin de l'irriter, ajoutoit à la vivacité de ſes déſirs: elle le piquoit ſans l'offenſer, & lui faiſoit goûter des charmes, dont juſqu'alors il avoit ignoré les douceurs. Boccar dépoſa la force & l'autorité, pour n'employer que les prieres: moins avide de triompher, que jaloux de plaire, ſon cœur éprouvoit un changement dont il ne pouvoit ſe rendre compte à lui-même; mais il le chériſſoit, & peu à peu ſon ame perdoit de ſa rudeſſe & de ſa férocité. Amour! telle eſt ta puiſſance. Quelquefois il s'oublioit juſqu'à ſupplier ſon Eſclave, qui, loin de s'enorgueillir d'une telle victoire, n'en affectoit que plus d'éloignement & plus de dédain. Il auroit ſacrifié toute ſa fortune pour la rendre ſenſible: mais l'or eſt-il le vrai langage

de l'amour ; & connut-on jamais au fond de l'Arabie, l'art de ſubjuguer un cœur ?

Dans les momens de repos qui ſuivoient les travaux pénibles de Pérégrin & d'Agathès, ils chérchoient l'un & l'autre à charmer leurs ennuis. Pérégrin s'occupoit de Genievre, ſoupiroit, ſe flattoit de la revoir un jour & de la trouver fidelle ; & ſa deſtinée lui ſembloit moins cruelle. Agathès s'amuſoit à tirer quelques ſons d'une guitare qu'il avoit apportée, & à laquelle il mêloit une voix douce & ſonore. Kolly l'entendit, en parut flattée, & déſira de l'entendre encore. Boccar à l'inſtant le fait appeler, & lui ordonne de jouer en ſa préſence ; elle devient plus attentive, elle éprouve cette tendre émotion qu'une douce mélodie porte inſenſiblement juſqu'au fond de l'ame. Boccar eſt enchanté ; Agathès ſe tait, elle s'en afflige ; & Boccar croit enfin avoir trouvé le moyen de la rendre ſenſible.

Cependant Boccar eſt appelé à Alep pour des affaires importantes : il quitte, non ſans peine, l'aimable Kolly ; mais, en prenant congé d'elle, il l'aſſure qu'il n'en ſera éloigné que le moins qu'il lui ſera poſſible, qu'il reviendra plus amoureux,

& qu'il eſpére enfin la trouver plus tendre. Enſuite il donne ſes ordres ; c'eſt au fidele Hacmor qu'il confie toute ſon autorité ſur ſes domaines & ſes eſclaves ; mais il lui recommande, en veillant ſur ſes femmes, d'avoir pour Kolly les plus grands égards. Il s'éloigne, & ne laiſſe après lui aucuns regrets.

Si Kolly avoit écouté Agathès avec plaiſir, Agathès en avoit eu bien d'avantage à la voir. Il avoit aiſément découvert ſon indifférence pour Boccar ; il forma divers projets, mais principalement celui de l'intéreſſer à ſon ſort, & d'obtenir par elle la liberté & celle de Pérégrin. Cette idée réveille toute l'eſpérance des deux amis ; il ne s'agiſſoit plus que de la ſuivre.

Un ſoir que, pour ſe dédommager des chaleurs brûlantes de la journée, Kolly ſur ſon balcon prenoit le frais avec une autre eſclave, Agathès, qui, depuis peu de temps, étoit employé dans les jardins, l'apperçut, & ne perdit pas un moment à aller prendre ſa guitare. Inſenſiblement il ſe place ſous ſes fenêtres, & commence à ſe faire entendre. Après avoir joué quelques airs que la ſimple harmonie pouvoit rendre agréables, Pérégrin, qui

l'avoit ſuivi, mêle ſa voix avec la ſienne, & tous deux, accompagnés de l'inſtrument, chantent une Romance qu'ils avoient compoſée en Langue Arabe; elle leur étoit devenue aſſez familiere depuis la perte de leur liberté. Si nous ne pouvons pas la rendre littéralement en François, du moins en conſerverons-nous le ſens.

O nuit délicieuſe & ſombre!
Sois propice à mes tendres vœux;
Viens me prêter ton ſilence & ton ombre,
Pour mieux chanter l'objet qui brille dans ces lieux.

Plus belle cent fois que l'Aurore,
Elle ſurpaſſe ſa fraîcheur,
De ſon éclat la roſe ſe colore;
Près de ſon teint le lis a perdu ſa blancheur.

La voir, l'aimer c'eſt même choſe;
Le dire feroit mon bonheur.
Charmant Amour, qui près d'elle repoſe,
Dis-lui que pour jamais elle a ravi mon cœur.

Kolly ne ſe laſſoit point de les entendre; mais Hacmor, le féroce Hacmor, ce miniſtre odieux des plaiſirs de ſon Maître, qui, pour veiller plus ſûrement ſur eux, n'a plus aucun droit d'y prétendre, s'alarme de cette licence & la condamne; il exige de Kolly qu'elle ſe retire, ferme violemment ſes fenêtres, & la fait

rentrer dans l'intérieur de ſon appartement. On ſait avec quelle hauteur & quelle dureté ces monſtres traitent les femmes ; on ſait auſſi quels mépris elles leur rendent, & combien elles les ont en horreur. Kolly, qui connoît ſon aſcendant ſur Boccar, diſſimule, quoiqu'elle redoute peu celui de ce ſurveillant odieux. Kolly rentrée, Hacmor ſorti, Agathès & Pérégrin, les yeux en l'air, attendoient qu'on leur marquât au moins quelque ſatisfaction, quand, avant de s'être apperçus de rien, ils ſe ſentent aſſaillis d'une grêle de coups, auxquels ils ne ſe dérobent que par la fuite la plus prompte. Ils étoient loin d'imaginer que ce ſeroit-là la récompenſe & la ſuite de leur démarche. Mais que faire contre la force ? Il fallut encore ſouffrir, & ſe taire. Pérégrin ſe déſoloit, & Agathès commençoit à ne plus rire de tout ce qui lui arrivoit.

Le lendemain, dans ce même jardin où la veille ils avoient été ſi cruellement traités, Agathès & Pérégrin travailloient triſtement de temps à autre : par un mouvement involontaire, ils levoient doucement les yeux ſur les croiſées de Kolly ; mais une jalouſie, très-exactement

fermée, ne leur laiſſoit rien entrevoir. Inquiets des ſuites que pouvoit avoir l'aventure de la veille, ils ſe retiroient, ne ſachant trop quel parti ils avoient à prendre, lorſque doucement la jalouſie s'ouvre, une eſclave y paroît, les appelle, & demande des fruits. Pérégrin, ſe reſſouvenant du traitement qu'il avoit eſſuyé, n'a point envie de répondre, & s'éloigne. Mais Agathés, pour qui les malheurs paſſés ne ſont rien, s'empreſſe, cueille des fruits, & ne cherche plus que le moyen de les préſenter à celle qui les déſire. Pour les recevoir, on deſcend une corbeille dans laquelle on lui dit de les placer. Quelle ſurpriſe ! dans cette corbeille, un billet s'offre à ſa vue : il le prend avec précipitation, l'ouvre, & il y voit que Kolly a pris de nouvelles meſures pour le voir dès le ſoir même, & quelle brûle de le dédommager des peines qu'il a ſouffertes, & dont elle n'a été que la cauſe innocente. Le lieu du rendez-vous eſt marqué ; une clef eſt jointe au billet : Agathès, tranſporté de joie, annonce par un ſigne qu'il ſera fidelle à s'y rendre : On n'en vouloit pas davantage : la corbeille remonte, la jalouſie ſe ferme, & l'heureux Agathès ſe retire impatient de

voir arriver l'inſtant d'exécuter ce qu'on vient de lui preſcrire. Il cherche par-tout Pérégrin, qui l'avoit quitté, lui annonce cet événement, & ne ſe ſent pas de joie. Il s'en faut bien que Pérégtin y voie le moindre avantage; au contraire tout lui paroît à craindre. = Que vas-tu faire, dit-il à Agathès? Ignores-tu combien ici les femmes ſont imprudentes, & les hommes féroces? = Si les femmes ſont étroitement gardées, leur gêne les rend plus induſtrieuſes. = La paſſion les aveugle. = L'amour les éclaire. = L'amour.... Eh quoi! penſes-tu que Kolly .... = Que ſai-je, elle hait Boccar, elle a pris du plaiſir à nous entendre, & veut nous voir. = Et tu t'y rendras? = Aſſurément. = Qu'eſperes-tu? = Quelques momens de plaiſir, & quand cela ne ſerviroit qu'à me venger de certains coups d'étrivieres dont je n'ai point encore perdu le ſouvenir? = Quelle folie!... = Je ne penſe pas de même. = Tu vas te perdre. = Je n'en crois rien; ſongeons ſeulement à nous préparer... = Quoi! tu voudrois? = Pourquoi pas? = Moi t'y ſuivre, t'accompagner? = Sans, doute. = Qu'oſes-tu me propoſer? Du plaiſir, ou je me trompe fort. = Quelle horreur! Et Genievre! = Elle

eſt

eſt à Férare, & nous en Arabie. = Cruel! peux-tu bien me tenir ce langage? moi j'oublierois mes ſermens, la foi que je lui ai jurée? = Cette délicateſſe eſt nouvelle. = Elle fut toujours dans mon cœur. = Excepté cependant certaine nuit, où dans les bras de Léonore .... = Dieux! vas-tu me faire un crime d'une mépriſe?.... = Soit; mais il n'en eſt guere de plus agréable. = Finis, de grace; ce ſouvenir me bleſſe. = A la bonne heure; mais ſi tu m'en crois, nous irons enſemble au devant des charmes qui nous ſont offerts. = Non, certainement. = Tu t'y refuſes? = Abſolument. = Eh bien, moi, j'y vole, & je te laiſſe en proie à cette frénéſie, qui fait de l'amour une étude fatigante, une privation continuelle, un devoir rigoureux, tandis que c'eſt un enfant avec lequel il faut rire ſans ceſſe, qui ne veut que des jeux, & ne vit que de plaiſirs.

Pérégrin fut inébranlable dans ſes réſolutions. Agathès moins délicat, parce qu'il n'avoit aucune raiſon de l'être, courut où ſon étoile l'attendoit. A peine arrivé au boſquet où le rendez-vous étoit donné, une vieille femme ſe préſente à lui, & lui demande s'il n'eſt pas le joueur

de guitare : ſur l'aſſurance qu'il en donne, on lui dit : Parlez bas, ſoyez diſcret, & laiſſez-vous conduire. C'eſt aux pieds de Kolly qu'on le mene, & c'eſt là que peu à peu détaillant mille beautés, il goûte mille plaiſirs. La voix d'Agathès avoit été juſqu'au cœur de Kolly. Dieux ! que l'on doit bien ſentir, quand on s'exprime avec tant de délicateſſe, ſe diſoit-elle à elle-même. Ces expreſſions, diſoit Agathès, ne ſont rien auprès de tout ce que j'éprouve. Malheureux Boccar ! c'eſt ainſi que ce que tu avois imaginé pour l'amuſement de celle que ton cœur adore, eſt devenu le moyen de te trahir toi-même. Amans ! ſi vous voulez être ſûrs de vos Belles, c'eſt chez vous ſeuls qu'il faut trouver le moyen de leur plaire ; en pareille matiere les emprunts ſont trop dangereux.

Nous ne rapporterons point la ſuite de leur converſation, elle reſſemble à toutes celles de ce genre, qu'on trouve dans tous les Romans Orientaux. Nous ne dirons rien de leurs plaiſirs : Kolly ſe vengeoit des contrainres auxquelles elle étoit ſoumiſe ; Agathès ſe vengeoit de ſon eſclavage. L'amour eſt mille fois plus doux quand il ſert la vengeance. Enchantés

l'un de l'autre, nos deux Amans (car ils le furent dès le premier inſtant) ſe virent pluſieurs jours de ſuite, & chaque jour Kolly payoit, par ſa ſenſibilité, les charmes que lui avoit cauſés le chant d'Agathès. Un moment le fit jouir d'un bonheur que les ſoins, les richeſſes & l'amour de Boccar ne pouvoient obtenir : mais eſt-il un plaiſir ſans trouble ? Agathès, qui, dans toute cette intrigue, avoit plus en vue d'obtenir ſa liberté & celle de Pérégrin, que toute autre choſe, ne ceſſoit de perſuader Kolly de ſolliciter pour lui cette faveur. D'abord elle feignit de ne pas l'entendre ; elle s'étoit fait une douce habitude de voir Agathès, elle étoit ſenſible aux plaiſirs qu'il lui faiſoit goûter. Quand on aime, on croit tout éternel. Kolly ne s'accoutumoit point à l'idée de ſe voir ſéparée de lui : mais Agathès, dont nous avons aſſez fait connoître le caractere, n'aſpiroit plus qu'à ſa liberté ; il inſiſtoit. Kolly s'en offenſa, ne lui répondit que par des reproches ; mais il ſavoit les moyens d'appaiſer ſa colere. Enfin, pour tout concilier, il fut arrêté qu'ils profiteroient de l'abſence de Boccar, pour briſer les fers qui les retenoient. Ils devoient fuir enſemble, &

chercher d'autres climats, où, dégagés de toute crainte, ils puſſent s'aimer & ſe le dire ſans danger. Agathès ne s'abuſoit point ſur les ſuites d'une pareille démarche, il en ſentoit également les conſéquences & les embarras; mais il eût été dangereux d'héſiter un ſeul moment. Il promit tout, & ſans doute cette promeſſe eut encore ſa récompenſe. C'eſt ainſi qu'il paſſoit ſa captivité dans les plaiſirs, & que, dans les bras de Kolly, il oublioit la terre entiere; tandis que Pérégrin, déchiré par ſes regrets, gémiſſoit, s'occupoit uniquement de la belle Genievre, & donnoit continuellement des larmes à la fatalité qui le ſéparoit d'elle.

Le jour étoit pris entre Agathès & Kolly pour fuir enſemble. Pérégrin prévenu, & qu'aucun danger n'effraye, pourvu qu'il entrevoye une lueur d'eſpérance de retourner à Férare, les attendoit à quelque diſtance de l'endroit où nos Amans reunis, avant d'exécuter leur deſſein, faiſoient encore une offrande à l'Amour; quand le ſurveillant Hacmor, qui ſortoit de l'appartement de Kolly, où il ne l'avoit point trouvée, détache vingt Eſclaves, & marche lui-même à

ſa pourſuite. Il parcourt tous les lieux où il croit qu'elle peut être, avec cette âpre dureté qui n'eſt contente que lorſqu'elle a trouvé des coupables. Malheureuſement ſes recherches ne furent point infructueuſes. Oh ! que les Amans ſont ſouvent victimes de leur imprudence ! un plaiſir de moins, leur fuite étoit aſſurée. Pérégrin entend du bruit, croit reconnoître Hacmor, tremble pour ſon ami, jette un cri perçant, & prend la fuite. La vieille, plus attentive que nos Amans, s'effraye, court à lui, leur annonce le péril qui les menace, & les ſépare. Agathès fuit avec la rapidité d'un éclair, parcourt en un inſtant tous les détours du boſquet; à l'aide de ſes ſinuoſités, il échappe aux pourſuites, & franchit un mur, qui, en oppoſant une barriere à ceux qui étoient au moment de l'atteindre, le met pour un moment à l'abri du danger. Hacmor jette ſur lui ſes ſoupçons, & ne ſe méprenoit pas; mais, ſûr de le retrouver, il ſe livre au plaiſir, fait pour ſon cœur, de s'aſſurer de l'autre victime. Kolly ne peut lui échapper : interdite, mourante, elle étoit hors d'état de fuir ; il la reconduit lui-même, & donne des ordres pour qu'Aga-

thès & Pérégrin ſoient chargés de fers, & traînés à l'inſtant dans l'horreur des cachots.

Cependant nos deux amis s'étoient joints, & cherchoient à trouver le moyen de ſe ſouſtraire aux peines rigoureuſes dont ils ſont ménacés. Encore effrayés, irréſolus, tremblans, il rencontrent Boccar. Tandis qu'Hacmor veilloit avec tant de zele aux intérêts de ſon Maître, celui-ci, dont la paſſion s'eſt accrue par l'abſence, arrivoit avec l'eſpoir de trouver Kolly plus ſenſible. Agathès à l'inſtant prend ſa réſolution, il ſe compoſe, affecte l'air le plus tranquille, ſe préſente à Boccar avec Pérégrin; l'un & l'autre témoignent leur joie de le revoir. Boccar eſt flatté de cette attention, cauſe librement avec eux, leur montre quelques bontés, & inſenſiblement ils le conduiſent juſque chez lui. Mais il n'y eſt pas plutôt entré, que les Emiſſaires d'Hacmor, qui ne voient que la proie qu'on livre à leur furie, ſans reſpect pour leur Maître, qu'ils méconnoiſſent, fondent ſur Agathès & Pérégrin, les accablent de coups, & les entraînent. Boccar vainement demande compte d'un traitement ſi rigoureux; ils ſont

déjà loin de lui, & dédaignent de lui répondre. Surpris, confondu de ce qu'il voit, Boccar ſe laiſſe aller à mille ſoupçons, & ſon premier mouvement le conduit à l'appartement de Kolly. Hacmor l'y tenoit étroitement gardée, & l'accabloit de reproches, qu'au fond elle n'avoit que trop bien mérités. Boccar entre, & ſon abord répand par-tout l'alarme & la terreur. Hacmor oſe parler, & dévoile à ſon Maître la trahiſon de Kolly : mais elle, connoiſſant tout ſon empire ſur l'eſprit & le cœur de Boccar, répond avec cette fermeté froide & tranquille qui n'appartient qu'à l'innocence; elle dément avec hardieſſe des faits qui ne doivent (dit-elle) leur exiſtence qu'à la férocité d'un monſtre barbare, qui ne ſait plaire à ſon Maître que par des délations atroces & calomnieuſes, & qui ne ſait que ſuppoſer des crimes.

Hacmor veut parler, Kolly lui impoſe fiérement ſilence; enſuite elle a recours aux larmes; elle ſe jette aux pieds de celui qui voudroit expirer aux ſiens; à ſon tour elle accuſe Hacmor de lui avoir fait eſſuyer, depuis ſon départ, les traitemens les plus rigoureux; enfin, d'avoir,

contre ſes ordres, inhumainement traité ces Eſclaves étrangers, dont la voix & les inſtrumens lui cauſoient quelque plaiſir, & de ne ceſſer chaque jour de lui ſuppoſer des deſſeins criminels & loin de ſa penſée, pour ſe raſſaſier du plaiſir inhumain de lui faire éprouver ainſi qu'à eux mille cruautés. Ces mots à peine achevés, Kolly, qui doute encore de l'impreſſion qu'elle oſoit en attendre, voyant Boccar héſiter, frappe les derniers coups; une pâleur mortelle ſe répand tout à coup ſur ſon teint, ſes paupieres s'appeſantiſſent, ſa voix s'éteint & ſe perd, de longs ſoupirs ſortent avec peine de ſon cœur expirant. Boccar effrayé s'écrie, vole dans ſes bras, veut la rappeler à la vie. Cependant Hatmor s'étonne peu de ces triſtes images; il atteſte à ſon Maître, que cette même Kolly étoit, il n'y a qu'un inſtant, avec l'un des Eſclaves étrangers, & quelle eſt indigne, des ſoins qu'il lui prodigue & de l'attachement qu'elle lui inſpire; & pour preuve frappante de tout ce qu'il avance, il ajoute, que dans un moment Agathès & Pérégrin vont paroître chargés de fers. Mais Boccar, qui les a vus l'un & l'autre, Boccar, qui ſe trouvoit au milieu d'eux

quand on eſt venu les arrêter, qui les a vu jouir d'une tranquillité qu'on n'a pas dans le crime, s'indigne de l'erreur de ſon Miniſtre, le blâme, eſt prêt à le punir. Hacmor furieux, s'emporte. Kolly redouble ſes cris, & demande vengeance. Hacmor oſe répliquer & l'accabler d'injures; & ſon Maître, que l'amour aveugle, que les pleurs de Kolly abuſent, tire un large cimeterre, & du premier coup abat la tête du malheureux Hacmor.

C'eſt ainſi que ſouvent le zele eſt récompenſé par les Grands. Le moment du repentir ſuivit de près celui de la colere. Cet orage étoit à peine diſſipé, que Kolly ſollicita vivement la liberté de nos Eſclaves, & Boccar en conçut de l'ombrage; mais, ſans vouloir approfondir des ſecrets qui pouvoient le rendre malheureux, il les fit paſſer ſecrétement à Alexandrie, à la ſuite du Soudan, qui voyageoit dans cette Contrée. Ce Prince étoit à peine arrivé dans cette Ville, que toutes les nations qui s'y trouverent furent empreſſées de lui rendre des hommages. Pérégrin, quoique livré de plus en plus à ſa douleur, ne put ſe refuſer à jouir de la ſingularité de ce ſpectacle.

Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'au milieu d'un nombre aſſez conſidérable de Vénitiens qui ſe préſenterent au Palais, il reconnut un nommé Marcello qu'il connoiſſoit parfaitement, & qu'il avoit vu ſouvent à Férare. A peine la cérémonie fut-elle achevée, qu'ayant fait part à Agathès de ſa découverte, ils chercherent l'un & l'autre le moyen de voir Marcello, & de l'intéreſſer à leur ſort. Leur reconnoiſſance fut auſſi tendre qu'elle pouvoit l'être, & Marcello leur promit de tout tenter pour les arracher à leur eſclavage. Il n'étoit pas aiſé de tromper la vigilance de ceux qui veilloient à la garde des Eſclaves : cependant, à force de ruſes & d'adreſſe, ils y parvinrent; & comme ils avoient appris de Marçello que le lendemain il devoit faire charger ſes marchandiſes dans le vaiſſeau qui le ramenoit dans ſa Patrie, ils ſe rendirent à ſon magaſin, dans le deſſein de s'y cacher & d'entrer dans le même vaiſſeau dès la pointe du jour, & ſans être vus de perſonne.

Les choſes ainſi bien concertées, ils ſe flattoient qu'on ſeroit au moins un jour ſans s'appercevoir de leur abſence, ou du moins ſans s'occuper de leur re-

cherche. Pérégrin ſe livroit au doux eſpoir de revoir bientôt Genievre & ſa Patrie. Mais ils s'étoient trompés dans leurs conjectures ; on les cherchoit dans toute la Ville avec une exactitude ſcrupuleuſe ; & les ordres étoient donnés de les punir rigoureuſement s'ils étoient découverts. Quelques gens armés examinoient attentivement tous les endroits qu'ils ſoupçonnoient avoir pu favoriſer leur évaſion ou leur retraite, & parcouroient indiſtinctement toutes les maiſons de la Ville. Ils arriverent enfin au magaſin de Marcello. Celui-ci voulut riſquer quelques repréſentations ſur la demande qu'on lui fit d'en ouvrir les portes ; mais les ordres étoient précis, il fallut obéir. Les Gardes entrés, porterent par-tout leurs regards avec une âpre avidité. Cependant nos Eſclaves alloient échapper à cette viſite rigoureuſe, ſans un accident qu'ils ne purent pas prévoir, & dont il leur fut impoſſible de ſe garantir.

Pendant que Marcello diſputoit à la porte du magaſin pour en permettre l'entrée, Agathès & Pérégrin, ſe doutant bien que c'étoit eux que l'on cherchoit, s'étoient gliſſés ſous pluſieurs ballots entaſſés, qui leur permettoient à peine de

reſpirer : mais ils ſe croyoient trop heureux encore d'échapper à ce prix. Les Gardes étoient tout prêts à ſe retirer, ſe croyant aſſurés que l'objet de leur recherche n'étoit pas dans ce magaſin, lorſqu'ils entendirent touſſer & éternuer avec force pluſieurs fois de ſuite. On penſe bien qu'ils revinrent précipitamment ſur leurs pas, fouillerent de nouveau, & trouverent enfin Pérégrin & Agathès, que l'odeur & les parties volarilles du poivre avoient tellement incommodés, qu'ils n'avoient pu s'empêcher de céder à ce mouvement involontaire & forcé qui les faiſoit découvrir.

Ce moment fut terrible, & ne leur laiſſoit enviſager que des ſuites très-fâcheuſes, quand Marcello feignit, pour les ſecourir, de les blâmer hautement de s'être ainſi introduits dans ſon magaſin ſans l'en prévenir, & de ne les pas connoître. Mais enſuite, paroiſſant attendri ſur leur ſort, il demanda qu'il lui fût permis de traiter de leur rançon. On le conduiſit avec les deux Eſclaves auprès de celui qui ſeul pouvoit entendre ſa demande & la répondre : mais il n'y trouva que la barbarie ſi commune aux gens de ſon eſpece. Sans s'arrêter davantage à

diſcuter avec lui, il fut au Palais du Soudan ; & comme il étoit ſinguliérement conſidéré à Alexandrie, relativement à l'immenſité de ſon commerce, il parvint facilement à le voir : il le ſollicita avec tant d'ardeur, qu'il obtint enfin la permiſſion de racheter Agathès & Pérégrin. Son premier ſoin fut de venir leur annoncer cette faveur précieuſe ; le ſecond fut de terminer promptement cette affaire, & de ſe préparer enſuite pour effectuer leur départ & leur retour en Italie.

Il ſembloit qu'un nouveau jour vînt éclairer Pérégrin. Paſſer ſi rapidement du déſeſpoir au ſeul bonheur que l'on déſire, eſt une de ces ſituations violentes qu'aucun pinceau ne peut rendre. Agathès, indifférent ſur tout, ſe conſolant facilement des événemens contraires, profitant dans l'occaſion des momens heureux, vit auſſi rompre ſes fers avec plaiſir ; mais ce n'étoit pas la même choſe, il n'alloit pas réjoindre une Maîtreſſe chérie & ſans doute déſolée. Sa liberté recouvrée ne lui permettoit rien de plus. Mais Pérégrin ..... Dieux ! à quel bonheur ne devoit-il pas s'attendre ? Quelle récompenſe n'étoit-il pas en droit d'exiger, après tant de maux qu'il n'avoit ſoufferts

que parce qu'il avoit aveuglément ſuivi les volontés de celle qu'il aimoit.

Leur navigation fut heureuſe, & au bout de quelques ſemaines ils arriverent à Veniſe, & de là ſe rendirent à Férare. Avant d'entrer dans la Ville, Pérégrin imagina d'envoyer Agathès en avant, pour annoncer à ſes parens ſon arrivée & leur raconter ſes aventures, & en même-temps pour leur dire, que, s'étant arrêté à Veniſe quelques jours chez Marcello, il ne ſeroit à Férare que la ſemaine d'après. Son deſſein étoit d'aller ſe réfugier chez Violante, & d'y chercher avec elle les moyens de voir la charmante Genievre. En effet, à peine la nuit fut-elle venue, qu'il s'y rendit. Violante ne pouvoit le reconnoître, & ne revenoit point de ſa ſurpriſe; elle lui prépare à la hâte un ſouper frugal, l'invite enſuite à prendre du repos, & lui aſſure que le lendemain de grand matin, elle fera venir Aſtane, pour qu'elle lui procure le moyen de voir Genievre. Aſtane arrive, voit Pérégrin, en croit à peine ſes yeux, fait mille démonſtrations de joie, & ſort en aſſurant qu'elle va prévenir ſa Maîtreſſe. Le jour eſt pris, nos Amans ſe voient, & pouvoient à peine ſe parler, tant ils avoient de choſes à ſe

dire ! Combien de fois ils ſe jurerent d'être l'un à l'autre, de s'aimer toujours! Pérégrin raconte tous ſes malheurs; Genievre y eſt ſenſible, & de moment en moment elle eſſuyoit des larmes que la tendreſſe & la ſenſibilité lui arrachoient. Mais que les pleurs ont de charmes, quand ces ſentimens les font répandre !

Genievre avoit à raconter auſſi à ſon Amant ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence. Il s'en faut bien qu'elle ait été ſans inquiétude ; non ſeulement elle s'affligeoit de ne point apprendre de ſes nouvelles, mais ſa mere avoit ſoupçonné quelque intelligence entre eux ; elle étoit devenue bien plus ſévére à ſon égard ; elle étoit ſans ceſſe attentive & clair-voyante ſur toutes ſes démarches : mais puiſqu'elle le revoit, elle oublie de bon cœur toutes ſes peines. Cependant elle lui recommande toute la prudence poſſible, & ſur-tout de ne laiſſer entrevoir à qui que ce ſoit, ni ce qu'ils déſirent, ni ce qu'ils ſentent l'un pour l'autre. Pérégrin, au comble de la joie, ſe retire, & va recevoir chez ſes parens des careſſes biens moins cheres à ſon cœur que celles qu'il a reçues de la tendre Genievre.

La mere de Pérégrin, qui revoit ſon

fils bien-aimé après trois ans d'abſence, ne ſait comment exprimer la joie qu'elle a de ſon retour ; elle veut que chacun y prenne part, &, pour mieux la célébrer, elle donne à tous ſes amis un grand feſtin dont Pérégrin fait à la fois les honneurs & les délices. Mais au milieu de la joie qui régnoit à cette fête, il ſe mêle un peu de médiſance ; elle n'eſt pas toujours ennemie de la gaieté : on paſſe toute la Ville en revue, on y badine les maris jaloux, on ſourit en nommant quelques femmes galantes. Léonore eut ſon tour, ſon hiſtoire n'étoit point oubliée. Pérégrin s'en offenſe, & l'on ſe tait : enfin on parle de Genievre. Il ſe compoſe : on vante ſes graces, ſes vertus ; intérieurement il jouit : enfin l'on aſſure qu'elle va ſe marier, & qu'elle eſt promiſe à un Gentilhomme de Forli. Ce coup inattendu jette Pérégrin dans une mélancolie ſombre, à laquelle ſuccéde malgré lui la plus grande fureur. Il quitte précipitamment une ſi tulmultueuſe aſſemblée, & va dépoſer dans le ſein du fidele Agathès ſes regrets & ſon déſeſpoir. Dès le lendemain, il voulut s'aſſurer de la vérité près de Genievre même. Elle s'excuſe, & le tranquilliſe, en lui diſant qu'en effet ſa mere lui avoit propoſé

poſé un mariage, mais qu'elle l'avoit toujours refuſé; non lui dit-elle, jamais nul autre que Pérégrin ne régnera ſur mon cœur. Elle ne lui laiſſe point ignorer qu'il eſt également vrai qu'elle doit aller paſſer deux jours à Forli avec ſa mere, mais que c'eſt uniquement pour y nommer l'enfant de ſa ſœur, & que ſon voyage n'a point d'autre objet: mais les craintes de Pérégrin ne ſe diſſiperent que par la permiſſion qu'il obtint de Genievre de paſſer à Forli les deux jours qu'elle devoit y reſter. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que Génievre y conſentit; elle craignoit la ſurveillance infatigable de ſa mere: mais réſiſte-t-on à tout ce qu'un Amant déſire?

Anaſtaſie s'apperçut en effet que Pérégrin les avoit ſuivies à Forli, & ſe croyant aſſurée de l'intelligence qui régnoit entre ces Amans, elle ne s'occupa plus que du moyen de rompre pour jamais leurs meſures, & de détruire leurs eſpérances. A peine de retour à Ferrare, elle prend ſa fille en particulier; &, après lui avoir donné toutes les marques poſſibles de tendreſſe & d'amitié, elle lui annonce qu'elle a décidé de la marier, que ſon pere approuve le choix qu'elle a fait, &

qu'elle ſe perſuade qu'elle en recevra la nouvelle avec autant de ſoumiſſion que de plaiſir. Genievre voulut en vain diſſimuler tout ce qu'elle éprouvoit en ce moment terrible; ſa mere, attentive à tous ſes mouvemens, dont les yeux pénétrans dévoroient juſques à ſes penſées, ne put s'y méprendre. Mais pour achever ſon ouvrage & guérir ſa fille d'un attachement qu'elle ne peut ni ne veut approuver, elle imagine de la tromper, & de lui faire croire Perégrin infidele, & plus digne de mépris que d'amour.

Pour donner à cette ruſe toute la vraiſemblance néceſſaire, elle ſe ſervit d'un moyen dont elle eſpéroit une parfaite réuſſite.

On ſe rappelle que Genievre, avant le départ de Pérégrin pour le Mont Sinaï, lui avoit donné une médaille : Pérégrin, pour enchérir ſur ce don précieux à ſon cœur, l'avoit remiſe à un Lapidaire, depuis ſon retour, pour l'orner d'un riche entourage. Anaſtaſie, qui par haſard avoit paſſé chez ce Lapidaire, y ayant reconnu le bijou, avoit prié l'ouvrier de le lui confier pour quelques heures ſeulement; & il s'y étoit prêté, ſans prévoir que cette complaiſance de ſa part

pût avoir aucune inconvénient. Anaſtaſie, mue de la médaille ſuperbement entourée, avoit envoyé chercher la ſervante de Léonore, qui l'avoit précédemment ſervie, & dont le caractere ſe prêtoit à tout, au moyen de quelque récompenſe. Elle lui avoit remis la médaille, en lui faiſant bien ſa leçon ſur ce qu'elle avoit à faire. Genievre & Pérégrin étoient loin de ſoupçonner l'orage qui grondoit ſur leurs têtes. Ces meſures ne ſont pas plutôt priſes, qu'Anaſtaſie, ſous un prétexte quelconque, ſort avec ſa fille : à peine ont-elles fait quelques pas, que Gaſparine (c'eſt le nom de la ſervante de Léonore) paſſe rapidement auprès d'elles : Anaſtaſie l'arrête, & paroît la queſtionner indifféremmeut ſur différentes choſes ; mais Gaſparine feignit d'être preſſée. On veut l'arrêter encore quelques momens, & alors elle répondit qu'elle ne pouvoit pas différer d'aller porter à Eléonore, ſa Maîtreſſe, un riche préſent de ſon futur époux. Anaſtaſie paroît curieuſe de le voir ; Genievre elle-même inſiſte ; c'eſt ainſi que l'innocence & la candeur ſe jettent d'elles-mêmes dans les piéges qui lui ſont offerts. Gaſparine fait quelques difficultés, & finit par ſe

rendre & montre cette médaille, en di-ſant que c'eſt Pérégrin qui l'a chargée de la préſenter à Léonore de ſa part, comme le premier gage de ſa foi, & l'aſſurance qu'il ſera bientôt ſon époux.

Ce coup eſt terrible, & Genievre ne peut y réſiſter; le déſeſpoir s'empare d'elle, elle eſt prête à l'exprimer, ſans ſonger à tout ce qui peut en réſulter, quand la parole tout à coup expire ſur ſes lévres; une pâleur mortelle ſe répand ſur ſon viſage, & fait craindre pour ſes jours; elle eſt déjà dans les bras de la mort: on la prend, on l'emporte, on lui prodigue tous les ſoins poſſibles, & Gaſparine diſ-paroît.

Loin de Genievre, aſpirant à la revoir dès le jour même, ſûr de ſon amour pour lui, Pérégrin ſe croyoit heureux, & ſon Amante étoit dans le plus grand danger. Cette ſcene, paſſée au milieu de la rue, ſe répand par-tout; on dit Genievre expi-rante: cette nouvelle affreuſe arrive juſ-qu'à lui; il tremble, il y vole, apperçoit Aſtane, l'interroge, & ne reçoit pour toute réponſe que les plus ſanglans reproches ſur ſon infidélité, ſur ſon mariage avec Léonore, & ſur les préſens dont il l'accable. Rien n'égale ſa ſurpriſe; il veut éclaircir

ce myſtere, il preſſe, il prie ; mais on lui impoſe la loi de ne jamais reparoître. Il a recours à Violante ; elle commence par calmer ſon déſeſpoir, & lui promet de tout découvrir. Ce n'eſt point d'Aſtane qu'elle attend des éclairciſſemens, c'eſt Gaſparine qu'elle interroge, & qui d'abord nie tout ; mais, à force de prieres, de préſens, de menaces, ſon ſecret lui échape, & la trahiſon eſt connue.

Pérégrin, inſtruit de tant de noirceurs, écrit à Genievre, lui révele ces importans ſecrets, l'engage à ſe calmer ; &, en lui renouvelant ſes ſermens, il lui reproche doucement qu'elle ait pu le croire volage & perfide.

Il falloit trouver les moyens de remettre cette lettre à Genievre, & rien n'étoit plus difficile dans cette circonſtance. Anaſtaſie, de ſon côté, avoit tiré tout le parti qu'elle eſpéroit de ſon artifice, & croyant ſa fille ſuffiſamment convaincue, non ſeulement de l'impoſſibilité de s'unir à un homme dont la famille & la ſienne étoient ſi déſunies, mais à un impoſteur qui ſe jouoit avec tant de perfidie de ſa tendreſſe & de ſa bonté, elle l'avoit preſſée plus que jamais d'accepter la main de Galéazzo d'Imola, qu'elle lui avoit offerte. Genie-

vre, tourmentée par ſes inſtances autant que par le déſeſpoir & la honte d'avoir été trahie, dans l'excès de ſa douleur, & peut-être de ſa colere, avoit cru ſe venger de ſon infidele, en cédant aux importunités de ſa mere.... Elle avoit promis .... mais le dépit ſeul eut part à ce conſentement que le déſeſpoir arrache, & ſon cœur déſavouoit encore ce que ſa bouche avoit oſé prononcer.

Anaſtaſie triomphante, n'importe à quel prix, annonce à Angiolo les réſolutions de ſa fille, & de concert ils ſe livrent aux ſoins & aux arrangemens qui doivent précéder ce mariage. Déjà tout étoit préparé, il ne s'agiſſoit que de fixer le jour d'un hymen formé ſous des auſpices ſi malheureux. C'eſt dans ce moment que Violante parvient juſqu'à Genievre, & qu'elle la force de lire la lettre qu'elle s'eſt chargée de lui rendre.... Elle héſite encore, mais un preſſentiment inconnu la décide; elle lit ..... elle voit.... Ciel! quelle eſt ſa ſurpriſe!.... elle en croit à peine ſes yeux .... elle s'écrie : Quelle trahiſon ! .... quelle horreur ! .... qu'a-t-elle fait? On accourt. Anaſtaſie effrayée vient; elle voit cette lettre.... Dieux ! tout eſt perdu, dit-elle. Genievre reprend vis-à-vis

de ſa mere tout l'aſcendant que la vertu ſait oppoſer au crime démaſqué. Anaſtaſie veut exiger de ſa fille l'exécution de ſa promeſſe. Non, lui dit Genievre baignée de larmes, non, je mourrai plutôt que de céder à une impulſion qui n'a été que la ſuite des erreurs dont vous m'aviez enveloppée : je n'ai rien promis, puiſque j'étois trompée ; & puiſqu'il n'a point ceſſé d'être tendre, je ne ceſſerai point de lui être fidelle. Anaſtaſie, outrée d'une réſolution ſi ferme & ſi contraire à ſes deſſeins, excite la colere d'Angiolo contre ſa fille infortunée, & tous deux ſe décident à l'envoyer ſecrétement dans un couvent éloigné, pour y finir ſa malheureuſe vie. Ce projet horrible & barbare eſt auſſi-tôt ſuivi que formé. Genievre étoit déjà loin de ce qu'elle aime, quand on apprit qu'elle s'éloignoit pour toujours. Sa retraite eſt un myſtere que Pérégrin ne peut découvrir ; & tout ce qu'il peut donner à Genievre ne ſont plus que des larmes impuiſſantes.

Parens inhumains & cruels, ſont-ce là les droits que vous tenez de la Nature?

Nous voici arrivés à un moment où l'imagination folle du Romancier va paroître dans tout ſon jour ; mais nous ne

ferons qu'indiquer ces écarts, qui ne produiſent rien de ſatisfaiſant.

Pérégrin, inſtruit de l'éloignement de Genievre, tenta mille moyens de découvrir le lieu de ſa retraite; mais tout fut inutile. Dans cet état cruel de regret & de perplexité, il prend le parti de voyager, & de viſiter tous les couvens du monde, dans l'eſpoir que le Ciel enfin couronneroit de ſi immenſes travaux. Agathès le ſuit, & après une longue navigation, ils abordent en l'iſle de Chypre. Ils y rencontrent un Aſtronome fameux, nommé Zaccus Calogero, qui leur fait de longs diſcours ſur le bonheur & le malheur, & qui enfin, après s'être inſtruit du motif de leur voyage, les envoie à Damas, avec des lettres de recommandation pour un nommé Anſelmo, fameux Magicien, dont le pouvoir étoit au deſſus de toutes les puiſſances humaines. Ils arrivent à Damas, après avoir eſſuyé la plus violente tempête, & trouvent en effet Anſelmo, qui les reçut d'abord aſſez mal, & enfin, vaincu par les larmes de Pérégrin, conſentit à l'aider de ſon art. Agathès eſt alors renvoyé auprès de Zaccus, pour le remercier & y attendre le retour de Pérégrin, car Anſelmo ſe préparoit à lui faire faire

un voyage d'une toute autre importance.

Agathès parti, Anſelmo fit coucher Pérégrin ſur l'herbe, & ſe mit en priere à l'entrée de ſa cabane : après quelques premieres évocations, Pérégrin doucement s'aſſoupit ; mais le ſommeil auquel il ſe livre ne lui ôta (dit le Romancier) ni la faculté de voir, ni celle d'entendre. Ecoutons le récit que fait Pérégrin lui-même de ce ſonge miraculeux, en éloignant toutefois les inutilités & les redites, c'eſt-à-dire, en en retranchant plus des trois quarts.

= A peine fus-je endormi, que je me vis tranſporté avec Anſelmo ſur le bord d'un fleuve qui rouloit, dans une plaine vaſte & aride, des eaux noires & tranſparentes. Là, nous trouvâmes un vieillard conduiſant une barque effrayante :

» Les rames étoient lacrymes & tra-
» vaulx ; les bancs, ſoupirs continuels ; ſa
» proue, pénitence ſempiternelle ; la
» pouppe, partie poſtérieure, damnation «.

Je ſuppliai le vieillard de me recevoir dans ſa barque avec d'autres paſſagers de l'un & l'autre ſexe qui bordoient le rivage, & parmi leſquels j'eus grand ſoin d'examiner ſi je ne verrois pas Genievre. Le Nautonnier nous refuſa d'abord, ſous le pré-

texte qu'il ne recevoit point les vivans ; mais, par la vertu d'Anſelmo, nous fûmes admis. Paſſé à l'autre rive, je vis ce lieu fameux & redoutable, formé pour la punition des crimes. Pluſieurs Ombres me queſtionnerent, & je les queſtionnai à mon tour. Nous arrivâmes à la porte du Palais de Proſerpine, gardée par cet effroyable chien à trois têtes : il ne peut rien ſur les Ombres, parce qu'elles n'ont point de corps qu'il puiſſe dévorer ; mais Anſelmo & moi nous avions tout à craindre de ſa furie. Anſelmo lui donna un pain énorme, & pendant qu'il s'occupoit à le dévorer, nous paſsâmes ſans crainte.

Je m'adreſſai à Proſerpine, & lui fis humblement ma priere, en la conjurant de me dire ſi Genievre n'étoit point dans ſon empire. La Déeſſe me combla de bontés, me donna la permiſſion de chercher dans l'immenſité de ces lieux, celle qui m'avoit fait former une ſi pénible entrepriſe, & m'aſſura que ſi je la trouvois, il me ſeroit loiſible de la reprendre. Nous parcourûmes ces gouffres immenſes, nous vîmes le Cocyte, le Phlégéton, & arrivâmes juſqu'au pied du trône de Minos.

J'eſſayerois inutilement de peindre la multiplicité des ſupplices qu'offroit à

nos yeux ce barbare ſéjour; mais ce qui ne peut ſe concevoir, c'étoient les plaintes ameres, les cris déchirans des malheureux vonés à d'éternelles tortures. Nous quittâmes ces lieux d'horreurs, où Genievre ne pouvoit pas être; ſes graces, ſes vertus lui en auroient interdit l'entrée. Nous paſſâmes au ſéjour des bienheureux, & tout en marchant je demandois à Anſelmo ce que c'étoit que l'ame, qu'elle certitude il avoit de ſa réſurrection, par quelle puiſſance elle reſſuſciteroit.

Nous ſupprimons totalement ces diſcuſſions, qui ne ſeroient que de mauvaiſes controverſes qui n'auroient pas même le mérite du ridicule.

Je paſſai enſuite aux Champs Eliſées; c'eſt un lieu où tous les plaiſirs ſe raſſemblent. Les ames, qui y errent de mille côtés, y ſont dans un état de tranquillité, de paix, de douce langueur, qui montre aſſez combien le bonheur dont elles jouiſſent eſt pur. Je venois de quitter ce lieu de délices, où Genievre encore ne s'étoit point montrée, quand nous vîmes venir à nous une Ombre jetant des cris aigus. O mon pere! dis-je à Anſelmo, quel crime a donc commis cette ame? & quel châtiment va lui être infligé? Interroge-la toi-même, me dit-il, je lui enjoins de te répondre. Par la vertu d'Anſelmo, lui dis-je, réponds, quel eſt ton nom? Ciel! repond l'Ombre épouvantée, quel prodige! c'eſt Pérégrin! Etonné

d'être reconnu dans ces lieux, je l'interroge encore, & la preſſe de répondre. Je ſuis, me répondit-elle, Aſtane, reconnois-moi, & me plains. C'eſt moi qui cauſai ſeule preſque tous tes tourmens & ceux de Genievre. J'appris à ſa mere vos amours l'un pour l'autre, je l'inſtruiſis du don qu'elle t'avoit fait de cette médaille, qui depuis me fournit à moi ſeule le projet de te rendre ſuſpect à Genievre, en diſant que tu la donnois à Léonore; ſeule j'ai formé tous les complots que la généroſité d'Anaſtaſie m'a mis à portée de faire réuſſir; enfin c'eſt moi qui ſuis la cauſe de tes derniers malheurs. Gagnée par Anaſtaſie, c'eſt moi qui forçai Genievre à te fuir, & à quitter tout à la fois ſon pere, ſa mere & ſon amant, pour aller gémir au loin ſur ſon infortune. Malheureuſe, m'ecriai-je, tous les tourmens divers qu'enfante ici la barbarie la plus outrée, réunis ſur toi, n'expieroient point ton crime! Que t'avois-je fait pour faire mon malheur? pourquoi me priver du ſeul objet que j'aime au monde, & m'éloigner de celle qui, dans le fond de ſon ame, me rendoit plus de juſtice? Mais je ne te quitte pas, réponds, quel lieu habite Genievre? où la fureur de ſon pere a-t-elle conduit ſes pas? Ceſſe, me dit Aſtane, de me reprocher des crimes que je ne peux me diſſimuler à moi-même; dans ces lieux de tourmens & d'horreurs, les ames ſe jugent elles-mêmes, ſe connoiſſent, & ne repouſſent plus cette voix intérieure, à laquelle les Mortels évitent trop ſouvent de répondre. Genievre eſt dans un Couvent de l'Ordre de Saint-Benoît, ſitué en Italie vers le pied des monts Apennins, non loin de la mer. Ne m'en demande pas d'avantage; & elle diſparut tout à coup. J'entendis une voix qui me dit: *Sors*

de ton ſommeil, Pérégrin, & ſuis ta deſtinée. A l'inſtant mes yeux s'ouvrirent au jour ; & la tête étonnée de toutes les idées qui ſe préſentoient en foule à ma mémoire, je portois de tous côtés des regards fixes & cependant incertains, qui témoignoient aſſez mon extrême ſurpriſe ; peu à peu le nuage qui les tenoit enveloppés ſe diſſipe, & je vois Anſelmo en priere au même lieu où je l'avois vu ſe placer en commençant à m'endormir. —

Pérégrin, après avoir quitté Anſelmo, & lui avoir promis de ſuivre exactement ſes conſeils, monte ſur un vaiſſeau qui faiſoit route en Chypre ; mais une tempête affreuſe le jette ſur une côte déſerte, où l'équipage eſt forcé de mouiller pour réparer ſes dommages. Pérégrin, excédé de fatigues & de travaux, s'endort ſur le ſable, & le vaiſſeau en état de remettre à la voile, part ſans s'appercevoir de ſon abſence. Il vécut pendant pluſieurs jours de quelques fruits & de coquillages, ſans rencontrer perſonne dans cette iſle ; enfin il apperçoit au pied d'une montagne quelques Paſteurs. Il n'entend point leur langage, & ne peut s'en faire entendre ; mais il marque avec des ſignes ſes beſoins : bientôt ils le comprennent, & on l'emploie à la garde des troupeaux. Il y avoit deux mois que Pérégrin vivoit ainſi dans un coin de la terre dont la mer ne lui permettoit pas de ſortir, lorſqu'un petit vaiſſeau vint échouer ſur cette côte. Il aide à le réparer, &, pour prix de ſes ſoins, demande ſon paſſage. Ce n'étoit point encore là le terme de ſes malheurs, le vaiſſeau ſur lequel il étoit monté fut pris, & l'équipage conduit priſonnier à Lisbonne ; le haſard le mit à portée de rendre ſervice au Roi de Portugal, qui lui donna

ſa liberté ; enfin il s'embarque encore, & arrive à Ravenne.

On eſt tout étonné de voir, quelques momens auparavant, Pérégrin cauſer avec Agathès, ſans que l'on ſache comment ils ſe ſont rejoints : mais ces irrégularités ne ſont pas faites pour arrêter dans les Ouvrages de ce genre & de ce temps-là.

Quoi qu'il en ſoit, Pérégrin, arrivé à Ravenne, fut au Couvent de Saint-André, & y parla long-temps avec une Sœur Converſe, nommée Ruffine, qui lui demanda s'il ne travailloit pas à la journée, offrant de lui procurer de l'emploi dans le Couvent, parce que le jardinier de la maiſon les quittoit. Pérégrin accepte, & fait ſes conditions. Cette converſation mérite d'être rapportée : c'eſt Pérégrin qui commence. = Quelque déſir que j'aie d'accepter vos offres, je voudrois, avant tout, ſavoir quel eſt le travail que vous exigez, les gages & la nourriture que l'on donne. = Les gages ſont de trois *Boullongnins* par mois ; quant à la peine, il faut bien labourer, car la Communauté eſt nombreuſe. = Combien êtes-vous ? — Soixante. = Toutes Profeſſes ? = Aſſurément. = Combien de Domeſtiques ? = Quinze. = Et de Converſes ? = Quatorze. = Ces Dames ſont-elles toutes du pays ? = Oui, à l'exception d'une, qui depuis trois ans fut ici amenée, non pas pour y être Religieuſe, mais pour y vivre ſous la même diſcipline que les autres. = C'eſt apparemment quelque femme mal vivante à qui l'on a donné cette pénitence ? = Je ne le crois pas ; du moins elle mene une vie exemplaire. = Pourquoi donc eſt-elle ici ? = Pour fuir le monde. = Et quel eſt ſon pays ? = Je l'ignore. = Son nom ? = Hip-

polyte. = Eſt-elle belle ? = La nature ne fit jamais rien de plus parfait. = Les traits de ſon viſage ? = Sont parfaits. = Son teint ? = D'une blancheur auſſi éclatante que celle des perles orientales. = Ses cheveux ? = blonds & longs. = Son front ? = Grand & ſerein. = L'œil ? = Très-brillant. = L'âge ? = Dix-neuf ans. = Le nez ? = Bien fait. = La bouche ? = Vermeille. = Les dents ? = Du plus beau blanc du monde. = L'haleine ? = Saine & odoriférante. = La voix ? = Mélodieuſe. = La prononciation ? = Franche & nette. = Les mains ? = Plus blanches que la neige. =

Nous ſupprimons le reſte de ce portrait détaillé, qui devient faſtidieux.

Pérégrin apprend de Ruffine, qu'Hippolyte eſt arrivée dans ce Couvent accompagnée de deux femmes, dont l'une, nommée Aſtane, eſt morte il n'y a pas long-temps ; & l'autre, appelée Lena, eſt encore auprès d'elle. A ce nom d'Aſtane, morte depuis peu, Pérégrin ne doute pas que ce ſoit Genievre ; mais il ſe contient, & ſe garde bien de s'ouvrir à la ſœur Ruffine ; au contraire il lui dit qu'il a beaucoup voyagé, qu'il rapporte une Relique précieuſe, & qu'il déſireroit bien la remettre entre les mains d'une perſonne d'une grande piété ; & d'après le bien qu'elle lui a dit d'Hippolyte, il ajoute que c'eſt à elle qu'il la deſtine.

La bonne ſœur Ruffine n'a rien de plus preſſé que d'aller conter à Hippolyte tout ce qu'elle vient d'entendre. Cette Hippolyte en effet n'étoit autre que Genievre ; elle fit à peu près ſur Pérégrin les mêmes queſtions qu'il avoit faites ſur elle, & ſon cœur ne lui permit pas de s'y méprendre. Mais comment ſe voir ? Ce fut Ruffine, qui, perſuadée

qu'elle travailloit pour la plus grande gloire de Dieu, fut chargée de toute cette affaire. Le lendemain elle conduisit Pérégrin dans le jardin, au pied d'une fenêtre, & déjà Genievre y étoit à l'attendre.

Nos Amans se virent, se reconnurent, se racontèrent tous les maux qu'avoit occasionnés leur absence; ils ne se dirent rien du plaisir qu'ils avoient de se revoir, leurs yeux l'expliquoient assez. Ils convinrent entre eux de chercher enfin les moyens de s'unir ensemble après tant de malheurs : mais Genievre ne voulut y consentir qu'avec le consentement de son pere. Quelque dure que fût cette loi, quelque impossibilité qu'il y eût à l'obtenir, Pérégrin obéit. Tels sont les vrais Amans, leur zele n'est jamais rebuté par les obstacles.

Ces choses ainsi convenues, Pérégrin vint trouver Agathès, & lui fit part non seulement de son heureuse découverte, mais de la nécessité d'obtenir l'aveu d'Angiolo pour son mariage avec Genievre. Agathès, qui voyoit mieux les difficultés, parce qu'il n'étoit pas amoureux, imagina que ce seroit s'éloigner à jamais de la réussite, que de porter directement cette demande à Angiolo : mais il proposa de retourner à Ferrare seul, & de répandre le bruit de la mort de Pérégrin; parce que, disoit-il, si Angiolo s'en applaudit, ce sera une preuve qu'il ne consentiroit pas à lui donner sa fille; & de plus, ce sera une raison pour qu'il fasse donner la liberté à Genievre, qu'il n'aura plus de raison de cacher aux poursuites de son Amant. Si au contraire il s'en afflige, on lui dira que cette mort, quoiqu'elle paroisse certaine, n'est cependant qu'une conjecture, & que si Pérégrin reparoissoit,

ſoit, il pourroit terminer toutes ſes peines, en lui accordant la main de Genievre.

Cette idée plaît à nos Voyageurs; ils s'y arrêtent; & Agathès part pour en ſuivre la réuſſite. Pendant qu'il fut à Ferrare, on penſe bien que nos Amans ne manquerent pas de ſe voir, & que la bonne Ruffine, croyant toujours ſe prêter à la conſervation des ſaintes Reliques, leur en procuroit les moyens. On fit bien plus. Pour éloigner d'elle toute eſpece de ſoupçons, Pérégrin remit à Genievre un petit coffre d'ivoire artiſtement travaillé, qui étoit ſuppoſé contenir ces Reliques; & Genievre dit à Ruffine que c'étoit un Ange qui lui étoit envoyé du Ciel avec ce préſent, & qui avoit pris un corps pour lui parler plus librement. Il ne faut que de la ferveur & l'eſprit étroit d'une vieille Religieuſe pour croire à de pareilles choſes.

Cependant Agathès avoit répandu à Ferrare le bruit de la mort de Pérégrin: mais loin d'attendrir Angiolo, il n'y vit qu'un moyen aſſuré de marier ſa fille ſuivant ſes déſirs. En conſéquence il écrivit à l'inſtant à l'Abbeſſe de Saint André, que la mort Pérégrin ne laiſſant aucun eſpoir à ſa fille, elle devoit renoncer au penchant malheureux qu'il lui avoit inſpiré, & ſe rendre enfin à ſes déſirs, en épouſant Galéazzo d'Imola, auquel il la deſtinoit depuis long-temps; que ſi elle s'y refuſoit, il falloit la punir de cette réſiſtance, en lui rendant la vie bien plus malheureuſe encore; qu'il comptoit ſur ſes bons offices, & la prioit de lui marquer ce qui ſe paſſoit à ce ſujet.

Angiolo ne fit point myſtere dans ſa maiſon de cette lettre, ni de ce qu'elle contenoit, & chargea un de ſes Domeſtiques de la porter au Meſſager.

Ce Domeſtique, ami de Violante, paſſant devant ſa porte, lui fit part de tout cela. Violante, inſtruite de la vérité du fait par Agathès, l'avertit auſſi-tôt de ce qui ſe paſſoit; & celui-ci fut aſſez adroit pour s'emparer, ſur un prétexte quelconque, de la lettre d'Angiolo, & d'en ſubſtituer une autre pour la même Abbeſſe, dans laquelle on lui faiſoit dire qu'il avoit enfin dépoſé la haine ancienne & injuſte qui régnoit entre ſa famille & celle de Pérégrin; qu'ayant même appris qu'il étoit à Ravenne, & qu'il n'avoit ceſſé d'aimer Genievre, il la conjuroit, au reçu de ſa lettre, de le faire venir, & de procéder au mariage de ſa fille & de lui; qu'il lui aſſuroit pour dot deux poids d'or, & un autre poids d'or pour les bijoux & joyaux; voulant que la préſente lettre ſervît de pouvoir, & que, d'après elle, le mariage fût incontinent fait & conſommé.

Cette lettre eut tout l'effet qu'Agathès s'en étoit promis. L'Abbeſſe fit venir Pérégrin & Genievre; &, charmée de réunir deux cœurs ſi conſtans malgré leurs infortunes, elle fit célébrer le mariage dès le lendemain, au moment ou Agathès, qui avoit voulu laiſſer arriver la lettre avant lui, entroit dans Ravenne. L'Abbeſſe s'empreſſa d'annoncer à Angiolo l'exécution de ſa volonté, & la conſommation de ce mariage. Mais Agathès ſurprit encore cette lettre, y ſubſtitua une réponſe relative à la véritable lettre d'Angiolo, & revint encore à Ferrare, pour être témoin de tout ce que ce ſtratagême alloit produire.

A peine fut-il arrivé, qu'il apprit qu'Anaſtaſie étoit dangereuſement malade, & que Violante ne la quittoit pas. Celle-ci cherchoit à lui inſpirer

de temps à autre quelques remords ſur la maniere dont elle avoit traité ſa fille. Sa maladie empiroit, ſa tête foibliſſoit, la peur du dernier moment commençoit à ſe faire ſentir : Anaſtaſie fit appeler ſon mari, &, fondant en larmes, elle lui marqua toute ſa douleur de la cruauté dont ils avoient uſé l'un & l'autre envers Genievre. Elle joignoit à ce récit des ſanglots & des ſoupirs qui la fatiguoient conſidérablement dans ſon état de foibleſſe, & faiſoient craindre à Angiolo qu'ils ne lui devinſſent funeſtes : pour la calmer, d'après les conſeils de Violante, Angiolo lui dit de ne pas s'affliger davantage ; qu'il conſentoit, ſi Pérégrin reparoiſſoit, à le marier avec Genievre, qu'il lui en donnoit ſa parole, en faiſoit le ſerment, & qu'elle pouvoit être tranquille. Il ne croyoit pas s'engager beaucoup avec de pareilles promeſſes, puiſqu'il étoit perſuadé que Pérégrin étoit mort.

Anaſtaſie raſſurée en partie par ces paroles, commença à donner quelques eſpérances de rétabliſſement ; elle ne manqua pas de les attribuer à cette réſolution & à ſon repentir de ſes duretés pour Genievre. En conſéquence, elle crut qu'il falloit conduire ce repentir juſqu'au bout, & exigea d'Angiolo, qu'il fît partir Violante pour Ravenne, à l'effet de ramener ſa fille auprès d'elle, voulant elle-même lui aſſurer qu'elle conſentoit à ſon mariage avec Pérégrin, ſi jamais il revoyoit ſa patrie. Angiolo, toujours pour ſatisfaire ſa femme & la calmer, non ſeulement conſentit à ce que Violante partît pour Ravenne, mais lui donna tout pouvoir de marier Genievre & Pérégrin enſemble, ſi celui-ci, par haſard, ſe rencontroit ſur ſa route.

Les choſes ainſi convenues, Angiolo ne croyant jamais que de tels engagemens puſſent rien changer à ſa volonté premiere, Violante partit, & ne fut pas plutôt arrivée à Ravenne, qu'elle écrivit à Angiolo & Anaſtaſie, que Pérégrin s'y étoit effectivement trouvé, & que, n'ayant rien plus à cœur que d'accomplir ſa promeſſe, elle l'avoit marié à Genievre.

Angiolo fut furieux de cette nouvelle, & vit bien, mais trop tard, qu'il avoit été joué; il n'étoit plus temps de ſe décider. Genievre & ſon mari revinrent à Ferrare, où ils furent reçus à bras ouverts de leurs patens. On y renouvela toutes les fêtes de la noce, comme ſi elle ſe fût faite le jour même; & nos Amans, après tant de peines, jouirent enfin du vrai bonheur. Mais hélas! il ne fut pas de longue durée. Genievre, au bout de neuf mois, donna à ſon mari un fils qui lui coûta la vie; & la perte de Genievre conduiſit peu de temps après Pérégrin au tombeau.

Nous ne nous permettrons pas de rapporter ici les détails d'une converſation de Violante & de Genievre; mais nous devons du moins l'indiquer, pour faire connoître la bizarrerie & le mauvais goût des Auteurs du commencement du ſeizieme ſiecle. Celui de Pérégrin donne à Violante la curioſité de pénétrer juſque dans les myſteres les plus cachés du mariage de Genievre. Malgré le ridicule d'un pareil tableau, nous ſommes forcés de convenir qu'il y a des demandes & des réponſes dans ce dialogue, qui ſont d'une naïveté piquante & peu commune.

On ne peut ſe refuſer, en terminant cet ex-

trait, de remarquer que Caviceo finit ſon Roman par une Epitaphe dans laquelle l'ombre de Pérégrin même ſe recommande en quelque façon à quelques Auteurs & Poëtes de ſon temps, qui ſont encore connus. Il lui fait dire qu'il prie Lazaro Maria, Hercules Strozza, Marſile Ficin, Ange Politien, Pic de la Mirandole, & Philippe Béroalde, de manifeſter & rendre publics ſes malheurs & ceux de Genievre. L'Ouvrage eſt tout-à-fait terminé par un compliment à une Dame qui paroît avoir été de la Maiſon des Urſins, & la même à laquelle le Livre eſt dédié. C'eſt une ſingularité que nous n'avons pas cru devoir laiſſer ignorer à nos Lecteurs.

L'Ane d'or d'Apulée, Roman ſatyrique, compoſé, comme on ſait, en Latin, a été traduit pluſieurs fois en François pendant le cours du ſeizieme ſiecle. La premiere Traduction, qui eſt de Guillaume-Michel, porte la date de 1522; la ſeconde, de George de la Boutiere, fut imprimée pour la premiere fois en 1553; & la troiſieme, de Jean Louveau en 1558. C'eſt un des premiers Ouvrages dont on ait parlé dans la Bibliotheque des Romans: l'extrait s'en trouve dans le premier Volume de Juillet 1775.

En 1526, Gilles Corrozet, Libraire, connu par un grand nombre de Traductions, fit paroître celle d'un Roman Eſpagnol, ſous le titre de la *Priſon d'Amour, laquelle traite de l'Amour de Leriano & de Lauréole, à la louange des Dames.*

On trouvera un léger extrait de cet Ouvrage

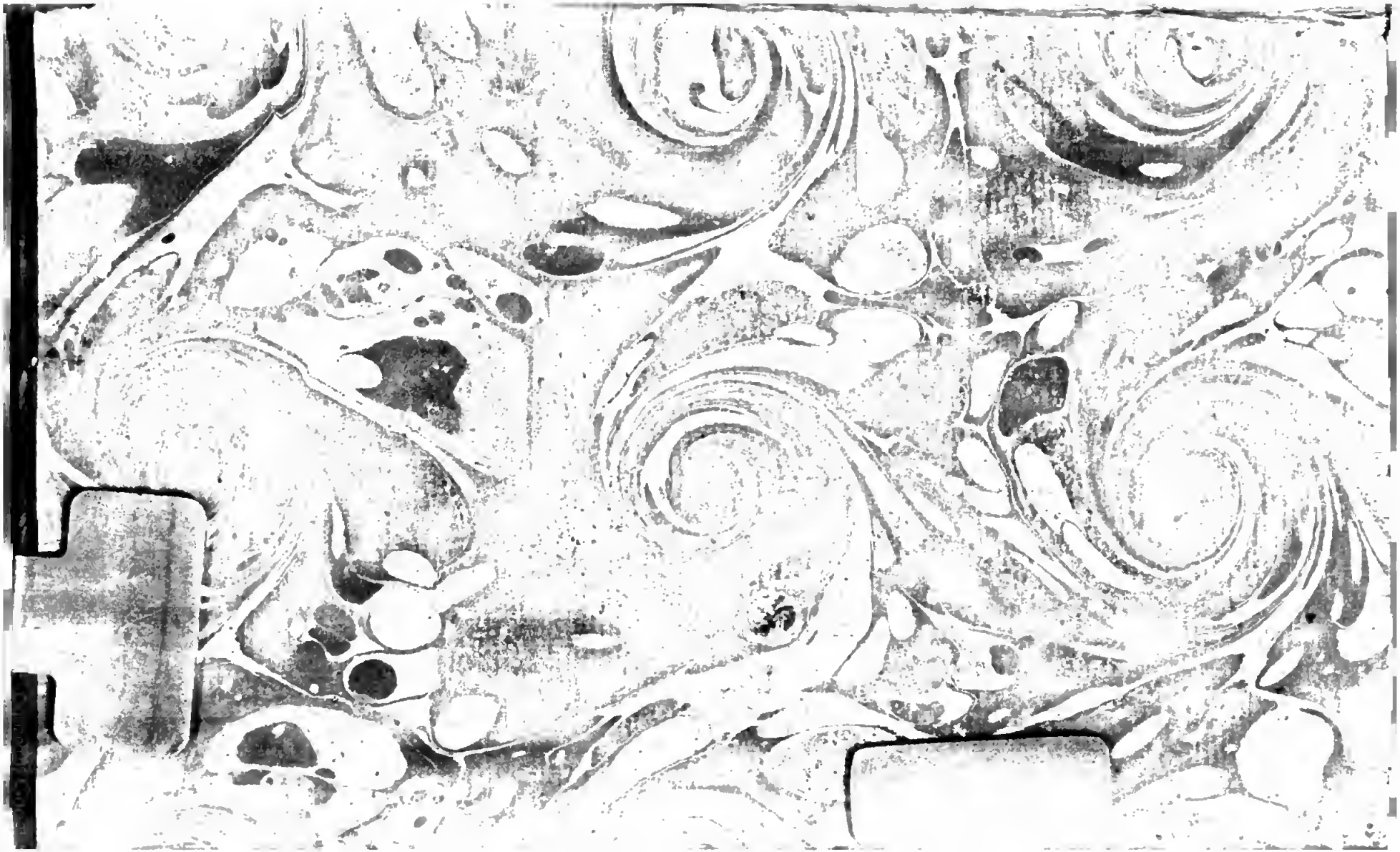
dans le premier Volume de Juillet 1779 de la continuation de la Bibliotheque des Romans. Sans trop examiner ſi cet extrait eſt auſſi bien fait qu'il pourroit l'être, nous croyons qu'il peut nous diſpenſer d'en donner un autre. Le Roman original a eu le plus grand ſuccès dans ſa Langue naturelle. La premiere édition en Eſpagnol eſt de l'année 1496, Burgos. Nous en connoiſſons une ſeconde de 1516, une troiſieme de 1525, une quatrieme de 1526, & enfin deux de 1560 & 1567, où le texte Eſpagnol ſe trouve à côté de la traduction de Corrozet. L'Auteur s'appeloit Hernandès Diego de ſan Pedro. Lelio Manfredi l'a traduit en Italien.

FIN de la quatrieme Section des Romans du ſeiziemo ſiecle.

627853

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans cette quatrieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

Chroniques de Normandie. (Extrait) Page 195
Hiſtoire des trois fils de Rois. (Extrait) 219
Hiſtoire du petit Jehan de Saintré. 276
Floridan & la belle Ellinde. ibid.
Gerard de Nevers & Euriant ſa mie. ibid.
Guiſcard & Giſmonde. 277
Pérégrin & Genievre. (Extrait) 278
L'Ane d'or d'Apulée. 391
La priſon d'Amour. 392

FIN de la Table.